

Histoire mirifique

de

Saint Dodon



DU MÊME AUTEUR

Larmes en fleurs, épuisé.

Mes Tonnelles, contes de la Thudinie . . . . 3 50

A PARAÎTRE :

Jeux de cœurs, contes.

Bietrix, roman.

---



1  
MAURICE DES OMBIAUX



Histoire mirifique

de

Saint Dodon

— DEUXIÈME ÉDITION —



FS-VN  
XVIII  
1.785

PARIS  
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF,  
28 bis, RUE DE RICHELIEU, 28 bis

—  
1899

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays,  
y compris la Suède et la Norvège.







HISTOIRE MIRIFIQUE  
DE SAINT DODON

---

A PROPOS

I

A Lobbes, entre Thuin et Solre, dans mon pays, il y a, sur la colline au bas de laquelle la Sambre s'attarde, paresseuse, à flâner le long de ses rives fleuries, une église romane qui fut bâtie par les moines, du temps de Monseigneur saint Ursmer, pour servir de tombeau aux plus illustres d'entre eux. Le pape, en remettant à Ursmer le reliquaire de cristal et d'argent contenant un os de la jambe, des cheveux et des poils de la barbe de saint Pierre, lui donna commandement, voire même prohibition expresse, sous peine d'excommunication et malédiction, que personne de quelque qualité,



état ou condition que ce fût, pût prendre lieu de sépulture dans l'église conventuelle dédiée au grand apôtre, ni dans le pourpris du cloître, ni l'enclos du monastère, car après ce pur joyau dont l'éclat a traversé les siècles et brille encore comme au premier jour, il ne pouvait plus y avoir de place pour une autre gloire du paradis.

Le pape agissait ainsi prévoyant les destinées de l'abbaye et le grand nombre de saints qui devaient l'illustrer. Cette défense n'était point inutile en un siècle où les monastères étaient remplis d'hommes éminents en béatitude, comme on le vit dans la suite des temps, en plusieurs lieux, à tel point qu'à Liège, Gand, Nivelles, etc., des cathédrales consacrées d'abord à saint Pierre passèrent sous le patronage d'autres saints et changèrent de nom.

C'est pourquoi l'on avait édifié, pour servir à l'usage qui vient d'être indiqué, l'église, qui serait en même temps la paroissiale du petit village dont les maisons bâties de moellons dégringolent jusqu'à la rivière verte.

On dit aussi que saint Ursmer en la bâtissant



au sommet de cette montagne si rude, voulut, comme saint Benoit, élever un temple en l'honneur du vrai Dieu, à l'endroit même où les Druides avaient sacrifié à leurs divinités et où le peuple se livrait encore à des pratiques superstitieuses, notamment en l'honneur du dieu Mars. C'est à l'autel de ce dieu que Lobbes, alors, devait son nom de Famars, *fanum Martis*.

Aujourd'hui, de tous les prestigieux et splendides monuments que le moyen-âge édifia en ce lieu, cette église, dernier vestige en terre wallonne du style roman, subsiste seule. La somptueuse chapelle gothique fut détruite, avec le reste de l'abbaye, par l'incendie des soldats de la Révolution française sous la conduite du général Charbonnier, ainsi que par les paysans des environs qui en enlevèrent tout le zinc et le plomb et en tirèrent des pierres et des marbres comme d'une carrière.

Elle est là, dominant la vallée à l'autre bout de laquelle se dresse Thuin avec ses jardins en terrasses et son beffroi aux pierres couleur de bronze, au clocher bulbeux gardé par quatre clochetons. De l'autre côté, elle est longée par le



cimetièrre, où les croix de bois peintes en bleu et les tombes de pierre grise s'entrevoient parmi la verdure des sapins, des ifs et des saules, les plantes grimpantes et les fleurs. Tout autour sourient de bonnes petites maisons blanchies à la chaux, à volets verts, aux toits d'ardoises, adornées de glycines, de capucines et d'espaliers au milieu desquels sont accrochées des cages à pinsons.

Cette église est primitive et familiale autant que le décor qui l'entoure. La lumière y entre heureuse et claire par les trois baies du chœur et les cintres des côtés; les chaises et les bancs frustes n'y accueillent que des gens simples et des marmots qui n'abandonnent que le dimanche les sabots noirs ou jaunes pour les souliers aux semelles ornées d'une belle galette de clous. Ils la font retentir de claquements peu religieux peut-être, mais à coup sûr pleins de la volonté de vie qui les anime et de leur espièglerie. Dans un coin brûlent toujours des cierges en l'honneur de sainte Brigide que l'on implore pour les maladies des bêtes à cornes et de sainte Raynelde qui guérit les maux d'yeux, la croûte de lait, les maladies de la peau et les ulcères.



Mais, de tous les saints à qui les paysans de la contrée viennent rendre hommage, il en est un qui est particulièrement intéressant. Il a son tombeau dans la crypte, sous le chœur. Une grande pierre scellée au mur et vieille de quelques siècles le représente en bas-relief, crossé et mitré, bénissant des deux doigts levés de sa main droite.

Les gens qui souffrent de rhumatismes viennent, pour se guérir, frotter, en récitant des litanies, la partie charnue de leur dos contre son gros orteil tout usé, poli et luisant comme du marbre. L'artiste naïf le sculpta pieds nus, avec le dessein probable de rendre sa vertu curative plus efficace que s'il l'eût chaussé de brodequins.

Il ne faut pas le confondre, à cause de ce détail, avec un autre saint très populaire, mais dont personne ne saurait garantir l'authenticité, célèbre aussi par des cures miraculeuses à peu près du même genre, je veux parler de saint Guignolet. On prétend qu'il suffisait de dévisser le doigt de pied de ce bienheureux et de l'appliquer sur la partie malade pour obtenir une gué-



raison immédiate. On ajoute même, et je tiens à consigner ce détail afin que l'on ne croie pas que Dodon ait été, lui aussi, l'objet d'aussi folichonnes aventures dont le caractère pourrait atténuer le respect et la vénération qui l'entourent, on raconte, dis-je, qu'un malheureux souffrant de coliques depuis plusieurs mois, était allé implorer Guignolet, juste au moment où le gardien de celui-ci, ayant fait un repas plus copieux que d'habitude, s'octroyait, sur sa chaise, un petit supplément de sieste. Il ronflait donc, l'âme tranquille et repue, si bien que le visiteur put, à son gré, dévisser le doigt de pied du bienheureux et l'appliquer, j'ose à peine le dire tellement est grande l'irrévérence, mais enfin l'on connaît l'impatience des gens qui souffrent et l'oubli total des convenances où les plonge le mal, l'appliquer à l'endroit par où s'écoulait la colique jaune. Guignolet, indulgent, le guérit tout de même. Or, il vint aussitôt après un pèlerin, que travaillait une rage de dents. Le gardien réveillé par ses plaintes et rempli de sollicitude pour le pauvre homme, lui indiqua le moyen de guérir. Mais le patient, après avoir



mis le gros orteil de Guignolet sur la dent malade, fit une atroce grimace. Interpellant le vieux bonhomme de gardien : « Vous faites sortir souvent votre saint ? — Non, dit l'autre, deux fois par an seulement, aux grandes processions. — Alors c'est que vous le promenez pieds nus, reprit le visiteur guéri de sa dent, mais grimaçant toujours et crachant, car il a dû marcher dans quelque chose lors de sa dernière promenade. »

Le visage de notre saint est rond, mais les traits en sont trop effacés pour que l'on puisse y distinguer une expression. Seules, les lèvres apparaissent encore un peu. Elles semblent esquisser un sourire plein d'une exquise bonté. Je me le figure d'une inaltérable aménité. Je l'aime pour sa bonhomie. Il n'a pas une figure émaciée, en lame de couteau, comme la plupart de ses confrères, mais une allure de bon vivant, d'homme qui n'a point inutilement compliqué sa vie, qui s'est occupé, au contraire, à la fleurir de toutes manières. Il doit avoir fait son salut joyeusement, sans ces macérations que je qualifierais de ridicules, si je ne professais le plus grand respect



pour quelques bienheureux qui y eurent recours.

J'ai donc pour Dodon une vénération particulière.

Pour ceux qui, comme moi, ne croient pas qu'il faille renoncer à tous les biens de la terre pour gagner le ciel et qui considèrent la nature, non point comme le domaine du diable mais celui du bon Dieu; pour ceux qui pensent également que ce n'est point Satan, mais bien notre père qui a tout créé et que l'on doit le révéler dans toutes ses œuvres même les plus minimes; pour ceux qui estiment qu'on doit aimer la vie parce qu'elle est bonne et parce que c'est le Seigneur qui nous l'a donnée pour nous en servir, un tel saint doit être évidemment le patron, plutôt que l'un de ceux qui se sont perpétuellement livrés au jeûne et à l'abstinence.

Je voulus tout naturellement connaître, pour mon édification, la vie de ce bon Dodon qui me paraissait plus accessible que les autres saints. Mais je parcourus inutilement les calendriers, je compulsai presque vainement les *acta sanctorum*, je me renseignai sans succès auprès de



quelques savants, je ne trouvai que de très vagues indications concernant ce bienheureux.

Les vies de saint Amoluin, saint Ulgise, saint Ursmer, saint Landelin, saint Ermin, saint Théodulphe, du bienheureux Anson, de saint Hydulphe, sainte Amalberge et saint Abel, tous patrons de Lobbes, ne me donnèrent aucune satisfaction à cet égard,

Je trouvai bien dans la biographie du doux Werric, chanoine de saint Lambert de Liège, compagnon de saint Bernard et prieur d'Aulne, homme pur et simple de cœur, le paragraphe suivant : « Un jour que Werric chevauchait sur la route de Fontaine-l'Evêque avec Dom Dodon, sommelier de l'abbaye, un pauvre clerc les aborda, implorant avec instance une aumône. Dodon tira de son escarcelle les petites pièces d'argent qu'il avait prises avec lui afin de pouvoir se désaltérer en route. Mais le saint prieur jugeant sans doute que le don n'était point suffisant, laissa passer quelque peu devant lui son compagnon, puis tirant ses chausses, il les donna avec une charité enflammée au pauvre étudiant qui lui en sut bon gré. »



Ce passage ne m'éclairait que médiocrement, car, bien que cette fonction de sommelier parût s'appliquer à merveille à mon saint, ce détail n'était point suffisant à me garantir son identité avec le joyeux compagnon de Werric.

Je renonçai bientôt à trouver les renseignements dont j'étais si friand, lorsqu'un jour, en fouillant dans la bibliothèque d'un archéologue de mes amis qui habitait un ancien couvent et chez qui je passais des vacances, je fus attiré par un bouquin sur le dos gaufré duquel je lus en lettres d'or presque effacées : Vie de Saint Ursmer. Je m'assis dans l'une des stalles de chêne noir provenant de la chapelle, qui couraient le long du mur et j'ouvris le livre relié de cuir fauve. Le caractère en était de grande dimension, bien arrondi et agréable à l'œil, pareil à celui d'un missel. La première page en était enlevée, de sorte que le nom de l'auteur me reste inconnu ; j'ai compris seulement que c'était un prêtre binchois vivant il y a quelques siècles. Quant à la langue, c'était moitié un vieux français ressemblant assez au wallon que l'on parle à Binche et moitié un latin de sa-



cristie qui n'avait pas l'air de se douter que le siècle d'Auguste eût jamais existé.

Je parcourais l'œuvre de cet obscur hagiographe des patrons de Lobbes, lorsque arrivant à la chronique qui forme le livre IX du tome, je vis, en caractères italiques agrémentés de fioritures, cette phrase alléchante :

*... Cui et Dodonem praefecit, virum admodum sanctum, utpote a se instructum...*

Je tenais enfin un renseignement sur Dodon ! Mais, nouvelle déception, j'eus beau tourner la page, il n'était déjà plus question de lui et le reste du livre ne m'en apprit pas davantage.

De colère, je frappai du pied la grande table chargée de livres qui se trouvait à proximité de moi.

Elle gémit et des nuages de poussière vénérable s'échappèrent de ses jointures. Mon ami, qui était en ce moment plongé dans la lecture de quelque cartulaire carlovingien, peu habitué à d'aussi bruyantes manifestations, releva la tête et, par dessus ses lunettes, montra deux yeux effarés.

— Qu'as-tu donc, mon cher enfant, et qu'est-



ce donc qui peut te troubler dans un milieu aussi paisible ? Aurais-tu été effrayé par l'une ou l'autre de mes compagnes, les araignées qui tissent leurs toiles dans les coins des solives et ceux de la bibliothèque, malgré la vigilance du plumeau de Mélanie ?

— Impossible, lui dis-je, de trouver quelques renseignements précis sur la vie du saint Dodon qui a son bas-relief dans la crypte de l'église romane de Lobbes. Ce bienheureux paraît mettre de la coquetterie dans ses rapports avec moi et sauf le respect que l'on doit aux élus du Seigneur, je le comparerais volontiers à la jeune et folâtre Galatée qui, après avoir laissé entrevoir les trésors de sa gorge naissante, s'enfuit vers les saules en ayant soin de montrer sa cheville et le commencement d'un mollet adorable.

— Tu cherches des renseignements sur saint Dodon, me dit-il en déposant ses lunettes sur la table, mais tu n'en trouveras guère et le peu que tu découvriras ne te satisfera aucunement. Car le père Thysius, qui fut un bollandiste éminent, aura beau nous parler de Dodon de Wallers



né à Vaulx-la-Douce au pays de Lomage, sous Pépin maire du Palais, comme d'un ascète épuré au creuset des tentations, nous ne pourrons jamais nous résoudre à le croire. Ce bollandiste reconnaît d'ailleurs qu'il ne peut que nous donner cette indication : « Plusieurs aveugles et boiteux qui avaient été amenés à sa cellule, recouvrèrent l'usage de leurs membres et retournèrent dans leur demeure sans guide ni soutien. Des malheureux que leurs crimes avaient fait condamner à la chaîne, durent au mérite de l'homme de Dieu d'être débarrassés miraculeusement de leurs liens qu'ils voyaient tomber en s'approchant de lui. »

La négligence des contemporains nous prive du récit de tels prodiges.

Il en est de Dodon comme de beaucoup de Saints que l'on appelle régionaux. L'imagination populaire les a seuls béatifiés. Ils n'ont été canonisés ni reconnus par l'Eglise, leurs vertus ayant fleuri dans quelque obscur coin de pays, sans que leur renommée se répandit dans la chrétienté. Dodon eut en plus cette malchance que toutes les pièces qui eussent pu servir à sa



gloire furent brûlées vers la fin du xvi<sup>e</sup> siècle. Lis plutôt ce passage de la chronique de Lobbes. Et il me mit sous les yeux ce paragraphe : « L'an 1596, par le feu occasionné de la cuisine de Lobbes, toute l'église, le monastère et la très noble et riche bibliothèque abondante en livres écrits, fut réduite en cendres ; perte inestimable ! La mémoire de tant d'hommes illustres et sçavants, qui par si longues années avoient esté dans cette Royale Abbaye, fournira la matière pour cognoistre le dommage que ce désastre a traîné après soy, qui nous cause les regrets qu'avons présentement, en ce que nous ne pouvons déclarer si particulièrement l'histoire des vies et miracles de nos Saints Patrons. »

Mais tant était grand le souvenir de ce bon Dodon, que les habitants du pays le perpétuaient par la tradition ; les moines l'enjolivaient par toutes sortes de détails de leur imagination et formaient une légende qui, à en juger par ses anachronismes, subit de nombreuses additions et transformations. Chaque époque y mit son empreinte, la modifia selon ses idées. Moi je la tiens de mon grand-père qui vécut en plein



xviii<sup>e</sup> siècle et vit brûler les trois grandes abbayes de notre pays, Lobbes la noble, Aulne la riche et Bonne Espérance la belle.

— Tu connais donc l'histoire de saint Dodon ? lui dis-je, transporté de joie.

— Oui, et je veux te la conter, mais laisse-moi mettre quelques signets à ces manuscrits et les serrer dans mon armoire.

La vieille salle poudreuse, avec ses grands panneaux en bois où s'écaillait une peinture primitive aux couleurs passées, mais harmonieuses et suaves, représentant l'adoration des mages et l'annonciation à la manière de Van Orley, avec ses tableaux tout couverts de blasons établissant les quinze quartiers de noblesse de quelques prélats et abbesses, avec ses stalles de chêne noir et son grand fauteuil à oreillettes, où, dans un coin gisait, le goulot débordant d'un panier à bourgogne, une bouteille vêtue d'un vénérable limon gris, me parut plus respectable encore.

Le soleil entrant par les trois fenêtres, caressait le cuir fauve des vieux livres et faisait danser des milliers d'atomes.



— Il commence à faire chaud ici, me dit mon ami, nous avons assez travaillé, va au jardin, je t'y retrouverai dans un instant.

Je traversai les longs couloirs déserts du vieux couvent et le cloître, un joli cloître dont les fenêtres aux carreaux verts très petits, aux tablettes en céramique à dessins bleus, donnaient sur un préau où l'herbe et les groseillers croissaient, où paissait une chèvre et d'où l'on voyait les ogives opposées encadrées de deux lignes de briques d'un rouge écarlate courant dans la pierre grise.

Un dernier corridor traversé, j'arrivai au jardin où je vis venir mon ami couvert de son grand chapeau de jonc tressé, avec la servante portant précieusement des bouteilles et des verres.

Nous nous assimes sous la tonnelle formée par une vigne vierge, à l'ombre d'un contrefort de la chapelle.

— En l'honneur de saint Dodon, me dit-il, nous allons boire le meilleur vin de ma cave, c'est du Corton 65, un velours de vin qui fera descendre en notre compagnie l'âme du bon saint



de notre pays qui est à nous, à nous seuls, sans que personne ait jamais songé à nous le disputer comme les autres, quoiqu'il soit, selon moi, le plus intéressant peut-être... Mais buvons à la santé de notre saint et revenons à son histoire.

Nous vidâmes à la santé de Dodon quelques vénérables dames-jeannes, toutes tapissées à l'intérieur par la « mouche » du vin. Nous savourions le bouquet de ce bourgogne merveilleux. Il mettait un enchantement velouté sur la langue au fond du palais. On le tenait longtemps dans la bouche avant de l'absorber par petites gorgées pour en bien développer tout l'arome. Il faisait surgir à l'esprit d'opulentes images, des rêves richement colorés et sublimait le récit de mon ami dont le cœur chaud l'entraînait tantôt aux sublimités pourpres et cuivrées de l'éloquence et tantôt le ramenait à ses teintes plus familières, à une exaltation ou une simplicité de bonté infinies.

Toute une vie magnifiée de nobles et généreux sentiments s'épanouissait.

Devant nous riait le jardin avec sa grande



pelouse où les arbres fruitiers ployaient sous le faix des poires jaunes, des pommes rouges et des reines-claude vermeilles qui se crevassaient tellement elles étaient savoureuses.

Les fleurs rutilaient dans les parterres et, par delà, les vergers montaient avec des peupliers et des haies touffues sur une colline en pente douce. Des vaches y paissaient, paisibles, les tachant de blanc, de noir et de roux.

Le soir étoilé nous trouva là encore, tandis que des vapeurs blanches couvraient les prés.

Mon ami avait cessé de parler, mais nos âmes chantaient, lumineuses. Nous étions plongés dans la délicieuse ivresse du vin, du paysage et du récit. L'arome d'un tabac d'Obourg de curé, que nous fumions dans de grandes pipes de Nimy, nous enveloppait et achevait de nous griser.

Quand nous rentrâmes, la lune venait se jouer sur les dalles du cloître, à travers les petits carreaux verts des fenêtres ogivales.

Je m'endormis d'un bon sommeil plein de rêves où repassait, en même temps que l'histoire de saint Dodon, le souvenir des meilleures



choses de ma vie, si bien que quand je me remémore le récit de mon ami, je ne puis m'empêcher d'y associer tout ce qu'il évoqua en moi.

— Quand tu retourneras là-bas, me dit ce charmant compagnon, parle de Dodon à de vieux paysans, ils t'en apprendront plus encore.



J'allais quitter le pays! Mais, encore une fois, je voulais communier avec ses vallées de rivières et de ruisselets gracieux glissant entre des collines boisées comme des orvets dans la verdure, ruisselets clairs, pimpants et guillerets et chantant au ciel bleu la fraîcheur de leurs eaux brillantes courant sur le brun cailloutis.

Je voulais les suivre longeant les champs frangés de saulaies, faisant écumer les aubes couvertes de mousse d'un vieux moulin au toit d'ardoises, clapotant au pied de rochers gris, traversant les ruines envahies par la verdure de quelque ancien couvent, ou bien encore emplis-



sant les fossés d'un manoir de pierre flanqué de ses tours en poivrière.

Je m'étais enfoncé dans une vallée, suivant la Thure capricieuse en ses nombreux méandres, au milieu d'un bois rempli de chèvrefeuilles et d'arbres morts qu'un lierre épais, d'un vert humide, faisait revivre d'une vie un peu fantastique. Vallée pleine de recueillement, emplie du murmure des sources d'eau vive, de chants d'oiseaux et du bruit que font les lapins en détalant vers les campagnes prochaines.

Après une éclaircie, voici Bersillies-l'Abbaye, un vieux petit village pauvre. La vallée se resserre, les collines s'affaissent. On ne voit plus la Thure, mais on l'entend, douce et tendre, couler sous les ramées. Puis ce sont les premières maisons de Cousolre, ville française, dans un cirque de montagnes : de petites demeures toutes fleuries, garnies de vigne vierge dont l'automne empourpre le feuillage, d'autres enguirlandées de capucines et parées de géraniums rouges et roses.

Mais il y a, à gauche, une autre vallée qui nous attend. Il ne faut point s'attarder à regar-



der le soleil qui descend vers la terre de France et fait ressembler une partie du ciel à un lac d'émeraude dans une terre de feu.

Déjà le crépuscule nous précède vers *le fond des gouttes*. Nous sommes entre deux collines boisées. Un ruisseau bordé de joncs serpente dans les prés humides. De lentes vapeurs blanches s'élèvent, s'avancent, les recouvrent. D'abord on croit voir des linges étendus sur les blanchisseries, puis le brouillard grandit et s'étend, et dans le soir on dirait une mer qui vient doucement mourir vers les falaises, au fond d'un golfe tranquille.

Les choses se recueillent et méditent, pieuses. L'angelus tinte aux clochers effilés des églises de hameaux. Et tout là-bas, fermant l'horizon et dominant la vallée, Beaumont, au milieu des arbres, apparaît tout rose des dernières lueurs du couchant. Sa vieille tour en ruine est là comme une vigie.

Dans la gorge où nous avançons avec la mélancolie du soir, nos âmes tremblent d'inconnu. Nous longeons de délicieux jardins fleuris qui embaument notre route. De l'eau clapote, invi-



sible. Nous croisons des troupeaux de vaches qui rentrent silencieuses, et comme apeurées par la nuit, aux étables. Nous longeons encore le ruisseau où s'est condensé tout ce qui reste de cette lumière incertaine qui fait penser à des yeux d'aveugles, puis, par un sentier de chèvre longeant un précipice, nous montons vers la tour aux formes inquiétantes confondues avec les ténèbres : des murs énormes déchiquetés aux embrasures béantes, et des voûtes redoutables que le temps n'a pas encore entamées, et sous lesquelles les moindres sons grondent, comme irrités. Ça et là c'est la grâce indécise d'un arbuste qui a planté ses racines entre les pierres.

De confuses légendes nous hantent. Nous parlons bas comme dans un cimetière, de peur de troubler des morts. Cette tour gardait seule la gorge. Des princes y gémissaient, prisonniers. Et les profondeurs des âges les souvenirs vers notre cœur affluent. Nous songeons à ce qui nous précéda et forma lentement, lentement notre âme, comme les gouttes d'eau qui, tombant pendant des siècles, formèrent les stalactites brillantes. Tout cela se revêt d'effroi et de mystère en cette nuit.



Songeurs, nous passons une poterne, nous prenons un chemin de ronde entre les remparts et nous arrivons sur la grand'place tiquetée de lumières jaunes.

Le lendemain, de grand matin, nous redescendîmes dans la vallée pleine d'une vapeur de lait, parmi le doux éveil des choses et, suivant la route qui serpente, monte et descend les collines et longe des ravins, par une belle journée où l'automne rougissait les pommes des vergers et faisait étinceler les bois verdoyants, nous retournâmes vers Solre par Montignies-Saint-Christophe. Nous passâmes près de son château-ferme perché sur le rocher que précède une grande esplanade plantée de sapins, puis sur le pont romain aux nombreuses arcades jeté sur la Hante qui vient des monts et qui, après des cascades, des tours et des détours, baignant les murs de l'ancienne abbaye des Carmes de Grand-pré, s'en va vers Wihéries se perdre dans la verte Sambre.

Finies, maintenant, nos longues flâneries dans les bois, dans les vergers et les champs où, à la tombée du soir, tandis que la plaine se couvrait d'ombres immenses et d'une douce mélancolie,



nous allumions un grand feu avec les bergers.

Finis les repas dans quelque métairie ou quelque maison de sabotier avec des tranches coupées aux jambons pendus aux solives et d'œufs aux jaunes d'or, pris par nous-mêmes dans les peunettes des étables.

Finies nos danses aux ducasses, sous les lanternes multicolores, aux accents éclatants d'un piston, d'une clarinette et d'un trombone, nos quadrilles aux tournoyantes arabesques et les valsestroublantes, puis les retours par couples sous le ciel criblé d'étoiles, charmés par la romance, d'une fraîche voix de femme, coupée par les refrains de toute l'amoureuse théorie.

Finis nos joyeux devis, quand, mollement bercés par les flots de la Sambre, dans des nacelles enguirlandées de fleurs, chargées de fruits et de jeunes filles, les bois et les collines proches nous renvoyaient l'écho chevrotant des violons.

Je quittais mon pays pour un lointain voyage et je ne pensais point que quelques jours après, rappelé en toute hâte, je retrouverais mon père, mon vieux père que j'avais laissé malade, s'éteignant doucement par une après-midi d'automne,



le visage, pâle et amaigri, argenté par les cheveux blancs et la barbe blanche, tourné vers le jardin et le verger qui montaient le coteau et où les arbres étaient chargés de pommes, de poires et de noix. Pendant la journée, un peu de fièvre avait rosi ses pommettes que la douleur avait fait saillir. Mais quand le soleil commença à descendre, la respiration devint plus lente. Quand l'astre fut au ras de l'horizon, couleur de gloire et de sang, incendiant les vitres, nous entendîmes un long soupir, un frémissement passa sous les draps. Dans la chambre claire où le couchant mettait une chaude lumière d'ambre et d'or, la mort se trouvait parmi nous.

Non, je ne pensais pas au douloureux mystère auquel je participerais quelques jours plus tard, mais je portais le cœur triste de la tristesse douce des choses chères qu'on laisse derrière soi, car pour une âme forte, avide des émotions de la vie, peut-il y avoir d'autre tristesse à regarder vers l'avenir.

Choses qu'on a vécues, choses qu'on a aimées, souvenir et joie, était-ce de regret que je pleu-



rais en vous quittant ou versais-je en votre honneur des larmes de reconnaissance pour tout le bonheur que j'avais goûté avec vous?

L'esprit confus, le cœur ballonné d'émotions quand l'adieu des mouchoirs eut disparu au tournant de la route d'Hantes-Wihéries, je me dirigeai par la Buissière vers Lobbes, à travers vallées et montagnes, voyant paraître et disparaître tour à tour le beffroi de Thuin, gris et bleu, dans le lointain. Tout mon pays, je l'avais là sous les yeux, plein les yeux, plein mon sang qui me battait les tempes. C'était une ivresse. Parfois, oppressé, je m'arrêtais pour respirer profondément, de toute la force de mes poumons. Le vent soufflait; il me fouettait voluptueusement parce qu'il venait des prés, des bois, parce qu'il avait passé dans quelque hameau que j'aimai.

— Pourquoi, me disais-je dans mon exaltation, pourquoi ne point rester ici? Je retournerai là-bas dans la vallée, je quitterai pour toujours ces habits de ville. Je chausserai mes sabots, j'endosserai ma blouse qui laissera toute liberté à mes membres et, tous les jours que le bon Dieu donne, je les passerai dans mon champ, le long du fossé, auprès du



bois, à faire paitre mes troupeaux. Couché dans l'herbe, je regarderai les cieux et les nuages qui passent. Les jours d'été torrides, les pieds nus dans l'eau claire, j'écouterai palpiter la vie intense de ce petit ruisseau. Je verrai la vie qui l'anime, les herbes innombrables qui festonnent ses rives, les plantes d'un vert merveilleux de palais sous-marins, et les milliers de bestioles qui les traversent, ou bien encore assis sous un chêne, ma pipe répandant autour de moi un nuage de fumée, je réfléchirai comme un druide aux vérités éternelles.

Pensées folles ! une autre vie est là que j'ai choisie et qui m'attend. Allons, en route, paresseux, gobe la lune bucolisant ; la vie, comme une cavale impatiente, piaffe et hennit. En selle. Voici Lobbes. Bon saint Dodon, priez pour moi. C'est pour vous que je suis venu ici. Je grimpe, par de grands escaliers, vous retrouver dans votre crypte. J'ai pensé, bon saint joyeux, que je ne pouvais quitter mon pays sans vous faire ce pèlerinage, pour qu'en ce moment de crise de mon cœur, je voie dans votre doux sourire figé par la pierre, dans votre regard candide et enfantin,



dans l'exemple de votre existence bienheureuse, la bonne règle, la règle éternelle, le fil d'Ariane qui me mènera, dans la vie, par les chemins de joie et de fécondité,

Bon saint Dodon, je me confesse à toi. Je suis un jeune homme un peu fantasque, un mélange assez drôle de sentiment et de sensualité, assez de sentiment pour n'être pas un satyre et un peu sensitive à ce que prétendent certains amis, quoiqu'il n'y paraisse pas trop. De prompts mouvements d'humeur. Je n'ambitionne aucun pouvoir. C'est par instinct que je n'aime pas le pouvoir, car je dois reconnaître qu'il ne m'a jamais gêné. J'ai toujours trouvé assez de place entre ses bornes pour évoluer à mon aise.

J'ai bien parfois quelque gloriole, mais elle ne dure guère et ne m'absorbe jamais. Je suis d'une déplorable inconstance. La moindre jouissance de la vie me fait oublier tous ses buts.

J'ai besoin de voir autour de moi des gens qui me sourient, de sorte qu'il est bien rare que je contredise quelqu'un avec vivacité. Lorsque ceux que j'aime me parlent avec enthousiasme d'idées qui ne sont pas les miennes, je perds de



vue mon opinion pour m'exalter avec eux. Cependant je n'en continue pas moins de penser à ma guise. Ainsi le besoin que j'ai de ne point faire de peine aux autres, de ne jamais les désillusionner, me fait considérer comme un être sans consistance, lorsqu'on veut bien ne point me taxer d'hypocrisie. Je suis avec mes amis comme un amant qui ne sait rien refuser à sa maîtresse. Quand je ne suis pas certain de rallier entièrement à mon avis un interlocuteur, il m'est impossible de troubler sa croyance ; donc je l'approuve.

Comme beaucoup de jeunes hommes de mon temps, j'ai passé par bien des alternatives, bien des états d'âme, j'ai poursuivi bien des chimères, mais j'ai fini par revenir aux notions que j'avais apprises dès ma tendre enfance, dans le milieu de simplicité et de travail où je fus élevé.

Maintenant, je crois que la bonté est une des plus grandes forces suggestives du monde. Quand on la fait rayonner autour de soi, elle finit toujours par revenir multipliée vers son centre. Elle est la source inépuisable d'exaltations infinies.



De vos exemples j'ai appris, bon Dodon, à préférer les gens simples et les travailleurs. Je n'eus jamais à déplorer leur compagnie. Les oisifs, au contraire, m'ont plus souvent laissé de la mort dans l'âme. Les plus intéressants d'entre eux échafaudent de dangereuses théories. Leur dilettantisme les pousse à des extravagances plus malfaisantes pour les autres que pour eux-mêmes. Aucun germe de bonne vie n'est en eux.

J'ai vu aussi des hommes illustres et souvent je n'ai pu leur pardonner leur amertume que par considération pour leurs œuvres. J'ai trouvé peu de joie et de réconfort parmi eux. Pour quelques Hans Sachs que je vis souriant au milieu des tracas, des ennuis de l'existence, combien n'y eut-il pas d'âmes adultérées par la vanité, la basse envie et toutes sortes de mauvais sentiments. Puis, il y en a si peu qui savent se résoudre à être humains, simplement. Les demi-dieux sont ennuyeux. Ce sont les adversaires des Dieux. La gloire est dangereuse pour les hommes, elle est l'ennemie de leur bonheur.

Me voilà donc, bon saint Dodon. Tu excuseras



la complaisance avec laquelle je t'ai parlé de moi. J'ai sans doute bien des défauts encore. Si je ne t'en parle pas, c'est qu'ils ne me déplaisent point ou que je ne les considère pas comme tels. Tu les as d'ailleurs devinés.

Je viens auprès de toi rafraîchir ton souvenir. Sois-moi propice, car je veux vivre selon ta vie et suivre tes exemples.

Voici l'église romane avec ses murs en moellons violets et bruns saupoudrés de paillettes cristallines, l'église fruste couleur de rouille. Voilà son portail massif tout en haut des degrés de même pierre, où ronfle le vent des hauteurs.

J'entre ; l'église est presque déserte. Le chœur apparaît tout là-bas, au sommet de gradins, de paliers et d'escaliers que le grand saint Ursmer gravissait à genoux avant de célébrer le mystère divin. Il est si loin et si haut, cet autel, que les trois fenêtres vitraillées qui l'éclairent, semblent être l'entrée d'un paradis trop difficile à atteindre.

Adonaï, Jéhovah, Dieu puissant et terrible, tu es trop haut dans ce tabernacle plein de ma-



jesté, et toi, divin fils, saignant et couronné d'épines, tu es trop lamentable malgré toute la tendresse de tes yeux qui meurent. Mon âme est en fête, mon cœur est en joie, comment veux-tu qu'avec toi je pleure? Je viens ici pour vos saints, des saints familiers que je sens près de moi, qui furent comme moi des humains et dont la vie fut un flambeau d'amour. Père et fils, vous êtes trop divins. Je veux aimer les hommes, les arbres, les plantes, les fleurs, la terre généreuse, les fleuves, les rivières et les petits ruisseaux, les pierres et les bêtes, tout ce qu'un sang rapide fait palpiter et tout ce qui vit d'une vie cachée, obscure. Je veux frémir des moindres choses qui frémissent, j'y tiens mes sens et mon cœur attentifs.

Je m'arrête un instant à la chapelle de sainte Brigide que l'on implore pour la maladie des bestiaux. Devant la larme d'or d'une chandelle allumée, dont la cire dégoutte sur un plateau de fer, et la sainte aussi fruste que ceux qui l'implorent, des paysans en blouse bleue, la casquette à la main, recueillis, prient. Sainte Brigide, guérissez leur vache qu'une mauvaise herbe a ren-



due stérile ou qui dépérit à cause d'un sort jeté par une créature malfaisante.

Je descends dans la crypte; sous les voûtes que supportent de grossières colonnes de pierre, où une bande de lumière glisse d'une étroite fenêtre grillagée, plusieurs bienheureux qui illustrèrent Lobbes m'invitent au recueillement. La pierre votive de saint Dodon est enchâssée dans le mur, vis-à-vis de celles de saint Amoulin et de saint Hydulphe. Mais un jeune homme est déjà dans la crypte et prie, à genoux. Sur la herse où sont des cierges surmontés d'une petite flamme immobile, pareille à une topaze brûlée, il y a un cœur de cire suspendu [en ex-voto.

Je m'arrête contemplant le regard attendri et le doux sourire du bienheureux, mêlant mes prières à celles de mon compagnon.

Saint Dodon, indulgent aux faiblesses, toi qui fus plein de pardon parce que tu savais qu'un simple phénomène physiologique modifie l'état de notre conscience, homme passionné de bonté, en extase devant la nature, hume le parfum de notre jeunesse en fleurs, voici nos cœurs en ex-



voto, nos cœurs tout brûlants de vie et tremblants d'amour.

Tu souris de ce naïf holocauste. Je sais combien il te plaît. Tu nous aimes et ton souvenir nous suivra dans tous nos chemins.

L'autre jeune homme se relève, sa méditation finie. Nous nous regardons au fond des yeux jusqu'à l'âme, et, bien que nous ne nous soyons jamais vus, nous tombons dans les bras l'un de l'autre, nous donnant l'accolade fraternelle.

Nous sortons silencieusement. Tout en traversant le cimetière plein de croix émergeant d'une verdure touffue, parcourant le village aux petites maisons blanches, dont les fenêtres ont des regards étonnés de petites vieilles, au seuil desquelles tricotent des paysannes, il me dit tout son trouble à la pensée de quitter le pays, il part pour la Russie. Il laisse ici son amie. Sans doute pour qu'elle lui conserve sa foi et pour qu'au loin il ne perde rien de sa gaieté, de la fraîcheur de son âme simple, et pour qu'il ne se laisse pas envahir par le découragement, il a mis un cœur en ex-voto à saint Dodon. Déjà, me dit-il, saint Dodon lui a été secourable. Si bon



et si doux! je ne lui confiai point les complications, pour lui trop ténébreuses, de mon âme plus blasée de jeune homme des villes. Au fond, à quelques détours près, n'étais-je pas, moi aussi, un enfant également naïf, avec plus de sentiment en surface peut-être, mais moins en profondeur?

Jusqu'au chemin des Waibes où nous nous quittâmes, il me parla des miracles de saint Dodon.

Je pris alors un sentier vers les bois. Un instant encore, je me retournai pour voir tout ce que je laissais derrière moi. C'était Thuin, là-bas, avec son grand clocher, le gracieux campanile du collège de l'oratoire, la flèche du couvent des sœurs de Notre-Dame, toute la ville haute sur la crête de la montagne. Plus loin encore moutonnait la cime des arbres et, dans la lumière éclatante de midi, il me semblait voir l'âme tendre et maternelle de mon pays monter en tremblant vers le ciel bleu.

M'arrachant à tout ce passé d'amour, j'entrai dans le taillis, mais là, vaincu par la fatigue et l'émotion, je me jetai par terre en pleurant,



embrassant et étreignant cette chère terre dont  
les paysages avaient formé mon âme.

C'est l'histoire de saint Dodon ainsi recueillie  
que je vais raconter.



# SAINT-DODON

---

## I

Dodon, qu'il ne faut pas confondre avec l'assassin de Saint-Lambert, gentilhomme liégeois du même nom, dont les descendants ont encore aujourd'hui six doigts à la main droite en témoignage du châtement qui frappe, à travers les siècles, le sacrilège de l'ancêtre, Dodon, notre héros, habitait une ville qu'il est impossible de désigner d'une manière précise. Est-ce Mons, la cité de sainte Waudru, du doudou et du char d'or, Tournay aux cinq clochers et aux trois cents tours, Binche le pays des Gilles ou Namur célèbre pour tout, est-ce Dinant, la ville des copères, est-ce même Bruxelles ou Malines la vieille



parée de dentelles, est-ce encore Nivelles qui a pour marraine sainte Gertrude et pour parrain le fameux Jean, fils de s'père ? On l'ignore. Cela importe du reste assez peu.

Sa jeunesse s'était écoulée de façon joyeuse, dans une paresse que l'on peut très justement appeler sainte, puisqu'elle conduisit à la béatitude celui qui la pratiqua. Ce n'était certes pas de rudes labeurs, pas plus les travaux manuels que ceux de l'esprit, qui l'avaient revêtu de cette épaisse couche de graisse qui gonflait ses bras comme des saucisses trop bourrées et lui coulait du visage à la poitrine en plusieurs mentons.

Dodon n'avait jamais pu se résoudre à se donner la moindre peine pour satisfaire une ambition quelconque ou un goût de lucre. Il avait même fait pendant longtemps le chagrin de son père, un riche marchand de draps, de tapis, de brocards et d'orfrois, syndic de sa corporation et échevin de la ville, un homme considérable enfin, qui eût voulu que son fils continuât son négoce et lui succédât dans ses charges honorifiques. Car les pères de cette époque n'étaient



guère différents de ceux d'à présent. Plus préoccupés d'argent, d'ambition et d'orgueil et en général de soucis matériels, que du bonheur que l'on a de vivre d'une beauté morale, et n'admettant pas que l'on puisse avoir de la vie une autre compréhension que la leur, ils veulent que leurs fils se plient à l'existence qu'ils ont rêvée pour eux.

Sans doute ce père, fidèle à son éducation rudimentaire qui lui faisait considérer l'accumulation des richesses et des honneurs stériles comme le but suprême de la vie, ne pouvait comprendre que son rejeton, celui qui, selon lui, devait continuer et augmenter encore la puissance de la famille, eût d'autre volonté que la sienne au sujet de son avenir.

Il ne se rendait pas compte que pour être à la hauteur d'une situation comme celle à laquelle il était arrivé par sa barbare et grossière intelligence de conquérant, que pour être digne de conduire et de diriger les hommes ainsi qu'il le désirait, sa lignée devait y rendre apte son âme en l'ornant de vertus et de connaissances peut-être absolument inutiles pour un marchand, mais



à coup sûr nécessaires à ceux qui veulent contribuer à la marche et au développement idéal de l'humanité.

Mais toutes ses objurgations, ses remontrances, ses réprimandes, sa sévérité, s'étaient heurtées à la douceur passive et à l'inertie de son fils.

Le gros Dodon était d'ailleurs soutenu par sa mère. La bonne femme avait compris que la vocation de son enfant ne le poussait pas à trôner derrière un comptoir, à conclure des marchés, à diriger les travaux de l'atelier. Comme elle le savait d'une aménité et d'une simplicité grandes, elle eût plutôt redouté de le voir entrer en lutte avec les loups cerviers du négoce, par qui il eût été infailliblement trompé, dupé de toutes manières. Elle préférerait qu'il allât où ses penchants naturels, la tournure de son esprit et les goûts de son caractère le mèneraient. Elle avait la ferme confiance qu'il ne sortirait jamais des voies de Dieu et elle avait bien raison, ainsi qu'il fut démontré par la suite.

Dodon eut ainsi une existence très douce, remplie d'agréments et de plaisirs. Il vécut dans la haute chère, la bombance et la liberté.



Il aimait d'ailleurs les événements joyeux. Son humeur rieuse et gaie, loin d'être jamais altérée, repoussait toute espèce de soucis et de chagrins.

Toute la ville aimait sa bonne grosse figure ronde, ornée au menton d'une courte barbe soyeuse. Sa bouche était lippue, sensuelle et pleine de bonté. Sa moustache fine se redressait au-dessus des commissures des lèvres avec une pointe de coquetterie. Un rire discret, un contentement continuels faisaient briller ses yeux bleus d'une enfantine naïveté. Son bedon le faisait marcher avec plus de solennité qu'il n'aurait voulu, mais il s'efforçait toujours de montrer une allure légère et dégagée.

Quand il passait dans la rue, tous les gens souriaient de le voir et lui envoyaient un salut.

Sa popularité était encore plus grande dans les tavernes et chez les filles. Mais il ne faut pas croire que c'était l'esprit du mal qui le poussait à boire la bière vermeille et mousseuse en compagnie de joyeux drilles, jusqu'à l'ivresse quelquefois, à lutiner les belles filles aux bras blancs qui apportaient les verres, à les prendre par la



taille, à les embrasser et à leur donner des rendez-vous le soir dans l'obscurité des charmilles qui longeaient les remparts ; bien au contraire, Dodon, en ce faisant, n'avait qu'un but : admirer l'ouvrage du Créateur qui nous a donné d'aussi délectables choses.

On dit qu'une colombe descendue des cieux fit connaître la vertu de saint Liévin en déposant trois gouttes de lait sur les lèvres de sa mère Agalmide ; sans doute un moineau espiègle avait-il laissé choir quelques gouttes vermeilles de cervoise ou de vin sur les lèvres de la mère de Dodon pour annoncer la destinée joyeuse de l'enfant attendu.



Il ne manqua point cependant d'occupations plus actives.

Connaissant la droiture de son esprit et son aménité extrême, on l'avait chargé de rendre la justice.

Dodon jugeait les ivrognes, les vagabonds qu'il traitait avec bonté, il jugeait aussi les filles publiques, les prostituées et il se montrait à leur égard d'une bienveillance évangélique, connaissant que les maux dont elles pâtissent sont tellement innombrables que la plupart d'entre elles pourraient entrer en paradis beaucoup plus glorieusement que des reines, en raison de ces souffrances.



Les bonnes paroles que Dodon leur adressait du haut de la lourde stalle de chêne dans laquelle il siégeait, étaient comme un baume sur les ulcères de ces pauvres cœurs et il obtenait de la sorte beaucoup plus que par la sévérité et la rigidité des anciennes coutumes.

Aussi fut-il vénéré par les humbles. Ils le considéraient comme leur ami, leur protecteur, leur père. Une remontrance de lui faisait surgir le repentir dans les cerveaux les plus durs et les plus entêtés. La colère et l'acharnement des plus mauvais tombaient devant le sourire du saint et le regard de ses yeux de saphir. Il y en a qui auraient baisé la trace de ses pas dans la rue, si la modestie du saint n'eût été troublée par une manifestation aussi peu en rapport avec l'idée qu'il se faisait de ses mérites et de ses vertus; tant il est vrai que la douceur plus que la violence et la sévérité, hostile ou indifférente, a toujours eu d'empire sur les hommes les plus vicieux même et les plus incorrigibles. Ce n'était pas un glaive que la justice avait mis entre les mains de Dodon, mais un dictame pour les souffrants, un électuaire pour les faibles. Et



ainsi il découvrit et fit épanouir des vertus ignorées, enfouies au plus profond d'âmes jusquelà scélérates, comme quelques épis perdus dans un champ d'ivraie.

Il agissait ainsi sans s'en attribuer aucun mérite, car il n'avait jamais réfléchi à la meilleure manière de juger les hommes, ni prémédité sa conduite à leur égard. Il agissait par amour. Dodon aimait ses semblables et l'amour seul lui inspirait des paroles de paix, de réconfort, de consolation et d'espérance. Cet amour attirait à lui les bonnes volontés.

Lorsqu'il devait sévir, il y avait une ombre noire qui voilait l'azur de sa quiétude, sa voix s'altérait et tremblait et s'il avait suivi l'impulsion de son cœur, il eût aussitôt demandé pardon à celui qu'il venait de condamner.

Souvent il s'accusait de trop de sévérité. Au lieu de comparaître devant moi, se disait-il, ne devraient-ils pas se trouver là au banc de l'accusateur, tandis que tous ceux que je représente se trouveraient à leur place. Ce sont des faibles et des innocents que mes mandants ne se contentent pas d'exploiter, mais s'arrogent encore



le droit de juger quand ils commettent la plus légère infraction aux règles arbitraires qui leur ont été imposées et auxquelles ils n'ont jamais consenti.

Ainsi Dodon avec une exactitude scrupuleuse pesait le juste et l'injuste dans des balances d'or. Et quand, à propos d'un misérable, d'un loqueteux, d'un vagabond ou d'une prostituée, il constatait la somme d'iniquités qui l'entouraient, sa conscience était torturée et, pendant quelques instants, il en perdait la joie. Mais, se disait-il, ce sont les voies de la Providence qui sont telles, et un jour ou l'autre, dans ce monde ou dans celui que nous attendons, la compensation se fera certainement, sinon, il n'y aurait plus une minute à attendre pour supprimer ces monstrueuses lois d'airain qui écrasent les faibles et les pauvres.

Mais ces impressions tristes ne pouvaient pas troubler pendant longtemps l'âme naïve du bon Dodon ; la joie qui émanait de lui, fraîche comme un parfum de printemps, les effaçait vite de sa pensée.

Dodon s'était fait rapidement une philoso-



phie de la vie. Ce n'était pas un chercheur d'absolu et le regret de l'imperfection de toutes choses ne le tourmentait point. Si son esprit et son cœur, enclins à la bonté, lui faisaient aimer la justice, la douceur de son caractère et le besoin de s'arranger facilement avec l'existence, l'empêchaient de tomber dans les exagérations des agitateurs. Mais il n'en poursuivait pas moins son idée et il arrivait à des fins que les réformateurs exaltés n'ont atteintes que rarement, et encore, en semant les germes des réactions pires !

Il importe de faire remarquer que Dodon vivait à une époque où l'action individuelle, où le pouvoir d'une haute intelligence étaient autrement considérables sur les règles de la société, qu'à l'heure où nous sommes. Maintenant, nous vivons enserrés dans un réseau de tant de lois surannées et ridicules, qu'il faut bien admettre que certains hommes, épris d'équité et d'harmonie sociale, ne pensent, pour s'en débarrasser, qu'à des moyens violents. Mais souvent ils ne lèsent que des malheureux ne pouvant rien à la situation défectueuse que l'on veut modifier.



C'est pourquoi Dodon, au lieu de rêver de justice idéale et de bouleversements sociaux qui, selon tous les novateurs, doivent donner aux hommes la forme définitive du bonheur, s'appliquait davantage à pénétrer les actes et les mobiles de chacun en examinant leur organisme, leur état et les déviations qu'ils engendrent dans la compréhension de la morale usuelle.

Dodon, pour les bien apprécier, fréquentait les milieux qui fournissaient le plus de délinquants à sa magistrature. Tripots, bouges, caberdouches et lupanars ne lui étaient pas inconnus. Il convient de dire qu'ils lui étaient plutôt familiers. Cette fréquentation ne lui pesait pas, lui plaisait même, car elle lui donnait des occasions exceptionnelles de voir fleurir, sur le fumier des vices, des tulipes de bonté, de désintéressement, d'enthousiasme et d'amour.

Et par ce moyen il put rendre souvent une justice parfaite. Nous allons en donner un exemple.

Un soir que Dodon passait par une rue de plaisir, il entendit un grand tapage de chansons et



de cris sortir d'une de ces maisons hospitalières où ceux que le rut enflamme vont exprimer leur débauche, en compagnie de filles peu farouches, bienfaisantes et propices à l'apaisement des maux occasionnés par les trop longues continences.

C'était à l'une de ces heures nocturnes où la joie s'enfièvre et transporte, pour peu que le vin et la bière activent les ferments des cerveaux, hors de la vie coutumière, dans les régions où l'âme s'exalte et s'enflamme au moindre choc des passions.

Dodon qui, comme de coutume, ne savait point se décider à réintégrer sa demeure, saisit avec empressement l'occasion de s'attarder encore. Il entra.

Dans une salle qu'éclairaient vivement des flambeaux brandis par des bras de cuivre sortant des miroirs, ou par des déesses nues, des femmes, vêtues de claires robes courtes et légères étaient étendues, nonchalantes, sur des sofas et des tapis aux laines bariolées.

Des clercs les lutinaient entre de nombreuses libations. Ils chantaient, discouaient, buvaient



et chatouillaient ces filles. De temps en temps, ils imitaient un orchestre avec violons, cuivre et grosse caisse, ou bien ils aboyaient, miaulaient et rugissaient, au grand plaisir de leurs compagnes. Elles n'étaient pas en reste d'amabilité envers eux. Elles leur coulaient des caresses dans le dos, sous la tunique, les embrassaient sur le cou, la nuque, à pleine bouche.

On s'agitait tellement que l'on ne s'aperçut point tout de suite de la présence de Dodon, Mais sa vue fut accueillie par un charivari des plus bruyants. Un bon rire creusa des fossettes dans ses joues rebondies.

Ces jeunes gens ne lui étaient pas inconnus, il les tenait pour de joyeux compères. Mais eux le connaissaient davantage. Ils étaient remplis pour lui d'admiration et d'amitié, aussi ne les dérangeait-il point. Rien d'ailleurs ne pouvait troubler leur étourdissante félicité, ils eussent flanqué sur le pavé le visiteur qui eût manqué de sympathie pour leur genre de plaisir.

La pétulance de ces clercs remplissait Dodon d'une hilarité continue. Ils passaient d'une agitation folle, de cris assourdissants, à un calme



relatif pendant lequel ils dissertaient sur de graves questions. La philosophie, la métaphysique, l'économie sociale et des considérations sur les événements du temps avaient une grande part. Puis, sur une plaisanterie, des fusées de rire et de chants partaient.

Parmi eux, il y en avait un que l'on remarquait aussitôt, à cause de son aspect extraordinaire et l'éloquence qu'il mettait à développer des théories pleines de générosité, d'élévation d'âme et de folies tour à tour. Petit et gros, trapu, la tête énorme enfoncée dans les épaules, la barbe longue et frisée, d'un roux de sang caillé, il s'imposait à l'attention. Son visage était éclairé par deux yeux bleus, pleins d'une bonne et naïve enfance, qui contrastaient avec l'aspect un peu terrible que lui donnaient d'épais sourcils fortement arqués. Ses grosses lèvres d'où s'en-voaient souples, harmonieuses et grandioses les périodes de ses discours, témoignaient d'une nature généreuse.

Ses amis faisaient cercle autour de lui et l'engageaient à parler. Ils le taquinaient, l'excitaient de toutes manières. Mais il s'amusait avec la



gorge d'une grosse fille blonde et se contentait de les éconduire par quelques mots rapides.

A ne considérer que sa tête, il avait l'air d'un lion au repos ; s'il se levait et marchait, on eût dit un nûton des vieilles légendes germaniques, un de ces bons génies de la terre tels qu'ils sont représentés en d'anciennes images, bienfaisants pour les humbles, les opprimés et ceux qui se laissent guider par le cœur dans la vie, l'un de ces petits dieux familiers qui font mousser la bière, pétiller le cidre, qui s'enivrent dans les treilles aux vendanges et que l'on voit le visage barbouillé de vin rouge épais comme du jus de mûres, l'un de ceux aussi qui reconduisent, la nuit, les compagnons de la bonne trogne ayant laissé leur esprit au fond des bouteilles, et les ramènent sains et saufs auprès des épouses inquiètes.

Quand on parvenait à l'entraîner dans la discussion, il se redressait, agitait la tête, donnait à son regard un vif éclat, puis, d'une voix puissante et sonore, lançait quelques phrases d'un charme martial.

Mais il retournait aussitôt à sa blonde pour



qui il paraissait avoir un goût marqué, à en juger par la paillardise de ses yeux et de ses lèvres, lorsqu'il reluquait la bouche rouge de la fille ou ses seins copieux.

Mais les amis devinrent plus pressants. Les femmes aussi voulurent l'entendre, si bien que sa compagne, sous peine de ne plus lui continuer ses faveurs, lui enjoignit amicalement de parler.

— Adresse un discours à ces dames, lui dit-on, et prends-les pour sujet.

— Oui, oui, reprirent-elles en chœur avec insistance.

Le bon génie, d'un air rêveur, regarda un instant une girandole, prit sa barbe dans sa main droite pour l'étreindre toute, la caressa, la lissa, redressa ses moustaches et vida d'un trait le broc le plus rapproché. Il avait un air terrible et doux à la fois.

Les femmes vinrent, suppliantes, suspendre, autour de son cou, leurs bras émergeant de flots de dentelles, pareils à des guirlandes de troëne blanc, tandis que les compagnons battaient des mains. Tel, le petit homme barbu était sembla-



ble à Silène que les jeunes bergers Chromis et Mnasyte, poursuivant des nymphes joueuses, avaient trouvé le matin, endormi dans la fraîcheur d'une grotte, les veines gonflées, comme d'habitude, du Bacchus de la veille ; la tresse de fleurs qui ceignait sa tête était tombée à côté de lui et la coupe pendait à sa ceinture par une anse usée.

Dodon évoquait ce tableau :

« Les bergers s'emparent de Silène, car souvent il leur a promis de chanter, puis s'est moqué d'eux. Ils l'enchaînent avec les débris même de ses guirlandes. Eglé accourt vers eux et les encourage, Eglé, la plus belle des Naïades, et, au moment où Silène s'aperçoit de leur ruse, elle lui barbouille, du sang des mûres, les tempes et le front. Lui, riant de la supercherie, leur dit : Pourquoi m'avez-vous enchaîné, gamins. Déliez-moi. C'est assez d'avoir pu me surprendre. Ecoutez ces chants que vous désirez. C'est pour vous que je les répéterai. Quant à cette nymphe, ajoute-t-il, en clignant de l'œil et esquissant de ses grosses lèvres un sourire lubrique, je lui réserve une autre récompense.



Aussitôt il commence et l'on eût vu les fauves danser autour de lui et les chênes balancer leur cime orgueilleuse. Jamais la lyre d'Apollon ne réjouit davantage le rocher du Parnasse, jamais le Rhodope et l'Ismare n'admirent plus Orphée.

Il chantait comment étaient, jadis, dans le néant, confondus les germes de la terre, du souffle, de l'eau et aussi du feu fluide. Comment, de ces éléments primordiaux, tout se coordonna et comment le monde naissant décrivit lui-même son orbe dans l'éther infini. Puis comment le sol se durcit et commença d'enfermer Nérée dans ses limites et établit les formes des choses. Il chanta l'extase de la terre devant le rayonnement de son premier soleil. Il montra comment les pluies tombaient des profondeurs nuageuses du ciel, lorsque les jeunes forêts commençaient à déployer leurs cimes vertes et que les premiers animaux erraient sur les montagnes inconnues. Il chanta enfin tout ce que l'heureux Eurotas entendit de Phœbus, qu'il répéta aux lauriers de ses rives et que les échos des vallons renvoient vers les cieus jusqu'au



moment où l'Olympe voit avec mélancolie Vesper monter lentement à l'horizon. »

Le Silène présent s'était levé aux applaudissements de ses folâtres compagnons. Dodon lui prêtait une oreille attentive.

Tout d'abord, il se complait en un galant badinage sur les charmes féminins et leur invincible attirance. Il décrit les gorges débordantes, aux chairs copieuses, ou les petits seins durs, ingénus et pervers, les croupes rebondies et fermes, les lignes voluptueuses des hanches. Il célèbre les regards tendres ou lascifs des yeux bleus et des yeux noirs qui vrillent les cœurs, l'irrésistible attrait des bouches rouges et le mystère qui flotte sur les tempes d'un blanc un peu fuyant et voilé, jaspé de veines bleues qui s'y entrelacent, runes de destins impénétrables.

Légalement et par alternative, il passait du plaisant au grave avec un art incomparable, à tel point que lorsqu'on avait encore sur les lèvres un sourire provoqué par un trait d'esprit pétillant, déjà l'on se sentait le fond du cœur remué par quelque vérité flamboyante.

Le badinage n'était qu'un exorde. La face de



l'orateur s'enflammait peu à peu avec son âme. Les marivaudages du début n'étaient que le fer dont on frotte le silex pour en faire jaillir l'étincelle.

Maintenant Satyre s'adressait à ses amis. Il disait les communes sympathies qui les rassemblaient malgré d'évidentes dissemblances, des différences de goûts et d'aptitudes. Il exaltait les sentiments qui les réunissaient, faisant oublier à chacun la banalité coutumière d'une existence sans action et sans grandeur.

Il les promena dans les jardins de la fraternité humaine. Il parlait aussi aux femmes, non plus en propos grivois, mais en pénétrant, malgré leur frivolité, jusqu'au plus profond de leur âme. Elles étaient suspendues à ses lèvres et Dodon constata que, déjà, elles ne paraissaient plus être un vil bétail prostituable au premier passant venu pour quelque monnaie. Une flamme intérieure les illuminait toutes. Bien qu'elles ne comprissent point toujours exactement le sens des phrases du Nûton, ses paroles avaient néanmoins sur elles une puissance magnétique.



Il s'élevait, s'échappait des contingences, s'envolait dans une humanité meilleure. Il attaquait les mensonges séculaires qui empêchent les hommes de s'aimer, de comprendre la solidarité qui doit les unir tous. Il montrait comment, de la liberté de chacun peut se dégager l'universelle harmonie. Dans son monde idéal il n'y avait plus de lois, car les lois engendrent la mauvaise foi au lieu de la réprimer et déchaînent le mal au lieu d'assurer le bien. Les hommes, suivant leurs goûts, leurs aptitudes et leurs besoins, consentaient ensemble les règles communes qui se modifiaient au fur et à mesure des circonstances.

Le souffle des religions antiques, des corans et des évangiles, passait dans sa voix et aussi celui des modernes philosophies qui ont prétendu nous révéler notre essence. Mais il ne faisait qu'en extraire les idées de liberté et d'amour. Cependant sa pensée, dans l'orbe qu'elle parcourait, rencontrait parfois quelque obstacle. Elle se heurtait au souvenir de quelque injustice récente, de quelque iniquité sociale brusquement surgie. Alors, des yeux du Nûton jaillissaient



des éclairs. Ses lèvres s'avançaient assourdissant la voix. Il secouait la tête et les boucles de ses cheveux s'agitaient. On eut dit un lion rugissant; les échos de cette tempête déchainée faisaient trembler toute la salle.

Dodon savourait ce spectacle rare. Il restait béat devant le Satyre qui, dans les moments les plus pathétiques, semblait chercher dans ses yeux l'expression d'une sympathie compréhensive et exaltée.

Le Nûton parla encore de la justice. Il décrivit celle qui est au-dessus des hommes, qui existe au fond de tous les cœurs, que l'égoïsme social tient enchainée et qui aux grandes époques seulement de l'humanité, réussit à se faire jour, au prix de quelles violences! mais qui veille tout de même, attentive, qui finit néanmoins par tout punir, par tout réparer, celle enfin qui manifeste l'universelle conscience!

Le juge, qui était en Dodon, gravait ces paroles au fond de lui-même, comme une loi sacrée en lettres d'or sur des tables d'airain.

Mais le Satyre continuait. De nouveau il s'adressait aux filles qui l'entouraient, ces malheu-



reuses qui sont comme un carrefour où aboutissent toutes les iniquités sociales, ces femmes qui assument l'assouvissement des passions folles, honteuses souvent, qui drainent les vices des villes et qui subissent, dans les ghettos et les lupanars, où la misère, l'inégalité sociale, la dureté et la mauvaise foi des hommes les ont plongées, toutes les turpitudes et la pourriture de l'humanité.

— Il faut, dit le Nûton, se prosterner, s'abîmer devant la grandeur de votre écrasement, de votre sacrifice. Vous êtes les brebis chargées de toutes nos hontes, de tous nos péchés de luxure. Vous êtes plus grandes encore que les martyrs du christianisme. Vous êtes pareilles à Marie l'Egyptienne dont la charité était si brûlante, qu'elle laissait des matelots, même rongés de lèpre, assouvir sur son corps leur animalité fermentée. Que le monde, avec son hypocrisie grossière vous conspue, c'est pour vous, à nos yeux, un mérite de plus, car plus vous serez écrasées de mépris, plus vous serez chargées de sacrifice, plus vous serez élevées dans les consciences de ceux qui jugent encore les choses, dégagées de



leurs contingences boueuses, sous leur aspect d'éternité.

Et Silène, ainsi, était semblable à un prophète : la barbe rousse, la figure rouge, les veines de son front saillant par la violence des périodes, les lèvres éclatantes sous les flots de l'éloquence, les yeux en feu et la crinière agitée, les gestes larges, amples, comme si, dans ses bras, il eût voulu étreindre le ciel !

— Laissez-moi, termina-t-il, me prosterner devant vous, ô saintes d'une humanité injuste et brutale, et que ma bouche, par un baiser, atteste la vénération profonde de mon cœur fraternel pour l'énormité de votre abnégation.

Les compagnons se mirent à hurler d'allégresse tandis que les femmes sanglotaient d'attendrissement, jusqu'à la tenancière du lieu, une matrone énorme qui trônait dans un fauteuil débordant de sa graisse. En un instant le Silène fut entouré. Sa tête disparut presque dans les étreintes, sous les bras émergeant de dentelles, sous les visages que toutes, à la fois, tendaient vers lui.

La matrone vint aussi, lourdement, ménageant



une hernie, lui donner l'accolade et éponger sa figure ruisselante de sueur.

Après quoi l'on fit venir du vin pétillant qui faisait sauter le bouchon des bouteilles. Dodon prit place parmi ces joyeux drôles, car son enthousiasme était à l'unisson du leur, et l'on but tellement que le jour pâle et fluet du matin, le petit jour gris, trouva, ronflant sous les tables ou sur les banquettes, ceux qui avaient préféré les charmes de la bouteille à celui des filles et à leur couche hospitalière.

Longtemps après, Dodon siégeait dans une salle gothique pareille à la justice de paix de Bruges, au Franc, place du Burg, à celle de Malines dans l'ancien palais de Marguerite de Parme, où le jour arrive d'un jardin, tamisé par de petits vitraux verts encadrés de losanges de plomb. Il vit amener, par des hommes de la maréchaussée, avec des vagabonds, des filles de joie, des ivrognes et des voleurs, le Silène de cette nuit inoubliable. La veille, dans une saoulerie, il avait rossé quelques hommes du guet et ce cas, selon la coutume du temps, ne manquait point d'une certaine gravité. Dodon reconnut aussitôt



son homme et jugea que, de sa part, ce ne pouvait être un mauvais sentiment qui l'avait poussé à commettre un tel délit. Sans doute, se dit le bon juge, son esprit suréchauffé par les sentiments généreux plus encore que par le vin, il se sera rué sur d'injurieux philistins. Les natures les meilleures connaissent parfois ces emportements qui témoignent seulement de convictions fortes en des âmes bien trempées. Le Christ n'a-t-il pas lui-même commis une infraction de ce genre en chassant du temple, à coups de fouet, de répugnants épiciers.

Dodon inclinait donc vers une entière indulgence. Mais la force publique réclamait une punition, avec un entêtement dont il ne sut se rendre maître. Il ne put donc trop déroger à l'usage. Mais en frappant le Silène d'une peine insignifiante, il eut un ton de voix confus, une expression de visage qui implorait le pardon. Le condamné, qui s'en était aperçu, s'en alla d'un cœur plus joyeux que s'il eût été renvoyé complètement absous, plein d'admiration et de tendresse pour ce juge extraordinaire.

A quelque temps de là, ils se retrouvèrent



ensemble, en compagnie d'amis communs, à l'estaminet du vieux château d'or, rue Sainte-Catherine, où l'on boit de la bière du diable, couleur de topaze brûlée et du lambic aux cerises qui laisse dans la bouche un délicieux goût de noyau.

Dodon, un peu anxieux à cause de l'extrême conscience qu'il apportait à tous les actes de sa vie, expliqua au Silène comment et pour quelle raison il avait été forcé de lui appliquer la loi. Sa parole était pleine d'excuses et suppliante. Le Silène, en proie à une grande émotion se leva, agita sa crinière, puis, de sa voix claire et chaude, célébra les mérites du juge, exalta sa bonté. Son éloquence était telle que, de toutes parts, les fenêtres du voisinage se garnissaient de têtes curieuses. Dans la rue, un rassemblement se formait devant le cabaret. Après chaque période, des applaudissements éclataient et Silène, enivré par cet encens de gloire populaire, reprenait avec plus de feu.

Il prêchait la réconciliation des classes de la société par la bonté et l'amour. Il montrait comment le juge par sa bienveillance, avait fait entrer dans les cerveaux les plus révoltés, les



plus rebelles, la notion de la solidarité humaine et de quelle manière il obtenait par son bon cœur et ses exhortations, ce que jamais n'obtiendront les lois avec leur appareil de répression violente.

Dodon rougissait et balbutiait. Sa modestie était mise à une rude épreuve. Mais, pour se donner une contenance, il vidait son verre à grandes gorgées, et dans sa distraction, il absorbait aussi les verres de ses voisins.

Quand Silène eut fini, on força Dodon à se lever pour sceller la réconciliation du juge et du condamné, de la classe dirigeante et de la classe dirigée. On les poussa dans les bras l'un de l'autre. Le condamné donna au juge le baiser de paix et de pardon. Ils étaient petits, gros et ventrus tous les deux ; en cette attitude on eût dit la conjonction de deux œufs de Pâques.



### III

Sortant d'une taverne, cette nuit-là, après que l'enthousiasme lui eût fait vider de nombreux brocs d'ambre jaune, de topaze, de vermeil, l'or pourpre des bières, et caresser les cuisses fermes et douces, les ventres ronds, ou durcir, à les chatouiller, les tétines de quelques filles, il s'extasiait à regarder le ciel qui pâlisait en bleu au-dessus de lui. Il allait par les vieilles rues, les pignons en escaliers blanchissaient aux clartés vaporeuses qui surgissaient de l'orient, les maisons avaient de bons regards de matin, elles étaient calmes et reposées.

— Vraiment, se dit Dodon, elles sont parées



aujourd'hui de candeur. Comme elles sont charmantes et gentilles ! D'aucunes sont de charitables et guillerettes petites vieilles. D'autres ont des airs ingénus et pieux de premières communiantes.

Toutes ces maisons qu'il avait coutume de voir animées le jour et le soir, avec leurs vitrines étincelantes où s'amoncelaient des marchandises de toutes sortes, ces maisons enfiévrées de commerce, ou du va-et-vient des locataires, dont chaque fenêtre était un petit jardin, comme elles étaient changées ce matin ! S'il ne les avait connues depuis de nombreuses années, peut-être aurait-il cru qu'il ne les avait jamais vues.

Dans ces rues où il n'avait jamais entendu que le bruit des charrettes, le fracas des voitures et le brouhaha des foules, c'était maintenant le chant des oiseaux qui charmait son oreille. Il respirait avec délices, s'émerveillait comme s'il se fût trouvé dans un bois rempli de la fraîcheur de l'aube. Sans doute, il n'eût pas eu plus de plaisir à se trouver au bord d'une source, écoutant frémir les herbes, de la vie ardente d'été.

— Choses délicieuses, se disait-il, que je vous



aime en votre candeur ! Et de son âme de satire les idées libidineuses s'étaient envolées. Il aimait sa bonne ville pour les images spirituelles qu'elle faisait surgir à son esprit, de bonté, de simplicité et d'enfance.

Cette impression de bien-être ne se ternit que lorsqu'il arriva dans les quartiers riches, dont les maisons l'ennuyèrent par la sévère et inflexible rectitude de leurs lignes. Là ce n'était point une fantaisie légère et ailée, une chimère joyeuse et folle, qui avait élevé dans l'air des formes gracieuses et inattendues, c'était un esprit de caste, anonyme et brutal, dépourvu d'élégance et de finesse, ne comprenant de la nature qu'une géométrie de tire-ligne. Il fut sur le point de s'attrister quand il vit, dans l'une d'elles, derrière de solides barreaux de fer, luire encore la flamme pâlissante d'une lampe. C'était une Banque. Ce mot fit immédiatement surgir à son esprit une série d'idées effrayantes, horribles, qui prirent aussitôt forme dans son imagination. Elles dépassèrent même les turpitudes rêvées et peintes par Jérôme Boch : des becs d'oiseaux de proie sur des ventres d'hydropiques gonflés



au point d'éclater, des monstres sentant le roussi des flammes de l'enfer.

Elles dépassèrent, dis-je, les songes colorés de Boch, car l'horreur qu'elles inspirèrent à Dodon fut telle que les images qui se formaient dans son esprit, de colorées qu'elles étaient d'abord, devinrent noires.

Il se représenta des juifs à lunettes derrière des grilles de fer. Il les vit sordides, avec un rictus comique et féroce à la manière de Daumier, ou infâmes, bestiaux et purulents ainsi que Forain nous les montra en de définitives attitudes.

Mais heureusement pour Dodon, ce spectacle n'attrista pas longtemps son regard d'azur, l'avenue s'étendit bientôt devant lui avec la frondaison touffue de ses grands arbres peuplés d'oiseaux, et, par delà, à l'horizon subitement découvert, sur une mer de toits rouges, le disque d'or du soleil étincela.



#### IV

Si Dodon apportait tant d'attention et de scrupule à discerner les causes des actions des prévenus qui comparaissaient devant son tribunal, et si, au lieu de les écraser par des peines trop rudes qui les auraient à tout jamais bannis de la communauté, il s'attachait plutôt à les remettre dans le chemin d'amour par des exhortations fraternelles, il eut, plus d'une fois, l'extrême, l'ineffable bonheur de voir quelles fleurs de vertus étaient écloses des semences qu'il avait ainsi jetées.

Il reçut un matin un singulier message. Un certain nombre de repris de justice qui, naguère,



avaient été condamnés par lui, organisaient un banquet en son honneur et le priaient instamment d'y assister.

Il crut d'abord à une farce des joyeux compagnons qu'il avait coutume de rencontrer à la Fleur de Blé, à la Grosse Tour, ou bien encore au Vieux Château d'or.

Ce jour là, Dodon, à l'heure habituelle de l'après-midi, alla retrouver ses amis et se garda bien de souffler mot de la communication reçue. Mais il ne surprit aucune expression malicieuse sur leurs visages.

Il était donc très perplexe quand, le surlendemain, ses anciens clients, inquiets de ne recevoir aucune réponse, vinrent le trouver et le supplièrent de leur accorder la faveur sollicitée.

Dodon, voyant que l'invitation était sérieuse, leur promit de se rendre à la fête.

Il s'y rendit en effet. Il arriva à l'heure fixée. Son entrée dans la salle fut saluée par des cris de reconnaissance.

Pendant le temps que dura le festin, aucun de ces anciens sacripants, vagabonds, détrousseurs et escrocs ne manqua de tact et d'aménité.



Tous vinrent à tour de rôle auprès du juge, lui exprimer leur gratitude pour l'indulgence qu'il leur avait témoignée et les bons propos dont il les avait réconfortés.

Il eut la joie d'apprendre que tous les convives avaient maintenant pris le bon chemin et que tous se livraient au sain travail.

Dodon leur adressa une allocution toute pleine de l'émotion de son cœur.

Ils se réjouirent de la fraternité de ses paroles. Ils se sentaient réconciliés avec eux-mêmes. De voir le saint au milieu d'eux, leur parlant familièrement, ils prenaient conscience d'une dignité morale qu'ils avaient autrefois méconnue, mais à laquelle ils ne faillirent plus, car Dodon ne les revit jamais à son tribunal.

Ses occupations du jour terminées, Dodon rentra chez lui après avoir fait quelques étapes dans les tavernes où sa gaieté s'était retrempeée dans l'eau de jouvence qui lui avait été servie sous des formes diverses.

Il revêtait une blouse rouge, pâlie par l'usage, surtout aux plis où elle avait la teinte d'une vieille brique rongée, longtemps frottée



et lavée par les pluies. Après avoir dîné, si le temps était beau, il se rendait à son jardin. Tout un plant en était rempli de tulipes de toutes sortes, dont les couleurs, remarquablement combinées, se mariaient, se complétaient agréablement. Il y en avait de nombreuses variétés : toute la gamme, depuis le jaune tendre jusqu'au violet foncé en passant par l'orange, l'écarlate, le rouge vif et le pourpre du sang ; les tulipes panachées, les tulipes composées, se mêlaient et formaient une merveilleuse harmonie de la couleur, à laquelle répondait la fanfare des jacinthes dans un parterre voisin.

Pour Dodon qui les regardait avec tendresse, c'étaient autant de coupes enchantées dans lesquelles il rêvait de boire l'or dont le soleil les remplissait.

En d'autres temps, ses roses trémières l'attiraient. Il suivait des yeux le rouge des pétales qui s'atténuait en violet adorablement tendre pour devenir tout à fait blanc ; chez d'autres c'était le blanc qui s'irisait ou se violaçait vaguement sur les bords.

Il admirait les nuances si légères qu'on eût



dit des ailes de papillons ou des robes de fiançailles, des éventails de princesses ou de marquises ; les fleurs aux couleurs violentes : les bleus crus, les rouges et les vermillons d'une seule teinte ; ensuite les fleurs aux tons d'or rouge ou d'or jaune d'anciennes tapisseries, de cuir de Cordoue, de vieux châles de cachemire.

Ces parterres étaient encadrés par les feuillages de grands arbres et de bosquets et par le gazon d'un vert presque bleu qui bordait un ruisseau à l'eau dormante sur laquelle s'étaient de larges feuilles et où s'épanouissaient les nénuphars.

Dodon était là, assis sur un banc, en extase. Son regard allait de l'un à l'autre des plants, aux feuilles des arbustes proches que le soleil rendait d'un vert jaune transparent et lumineux, puis aux feuillages des jardins voisins qui se fonçaient dans l'éloignement. Entre les arbres apparaissaient les pignons des maisons, et c'était une fête pour Dodon, une ineffable jouissance, une véritable ivresse que de voir la lumière vibrer sur les toits de tuiles, de suivre ses variations



jusqu'au moment où le couchant y faisait couler une lave de pourpre et d'or.

Alors il appelait sa servante que l'on voyait, dans la cuisine, occupée à faire reluire les panses des marmites et les casseroles de cuivre rouge, et quand elle arrivait, portant la bouteille, un sourire plissait légèrement la joue ronde de Dodon, ses yeux luisaient de plaisir. Lorsque la bière vermeille, galonnée d'écume, remplissait son verre, il se plaisait, avant d'y tremper ses lèvres avides et gloutonnes, à en contempler longuement la transparence. Il buvait avec délices, puis poussait un grand soupir de satisfaction.

Il allumait sa pipe, une belle pipe où il pouvait aussi admirer une symphonie de tons fauve, grenat et brun qui variaient chaque jour au fur et à mesure qu'elle se culottait.

Et quand le soir était venu, Dodon était encore là, plein de béatitude, contemplant la grande tache de couleur que le parterre de jacinthes blanches et mauves faisait dans la nuit.

Il s'en allait ensuite retrouver ses camarades, des peintres, des forgerons, des potiers, des orfèvres, des ébénistes.



Ils l'accueillaient comme leur plus joyeux compagnon, c'était à son entrée, un brouhaha général, des exclamations de plaisir. Il était leur ami et leur protecteur, il les encourageait dans leurs initiatives, les réconfortait dans leurs défaillances, leur donnait d'excellents avis sur leur art. Il savait indiquer aux peintres des rapports de tons qu'ils avaient souvent cherchés inutilement, il leur avait enseigné des teintes et des nuances ignorées d'eux. Son œil exercé découvrait dans une peinture une tonalité fautive aussi rapidement qu'un musicien perçoit une note discordante dans son orchestre. Quand il se trouvait devant un chef-d'œuvre, c'était de sa part une telle manifestation d'admiration enfantine que l'artiste se sentait déjà grandement payé de son travail et de son effort, par la joie qu'il en ressentait.

Soit qu'ils martelassent une palme de fer ou une enseigne, qu'ils ciselassent une serrure ou un bijou, les forgerons et les orfèvres le consultaient sur l'élégance de leurs travaux, certains qu'il leur donnerait quelque conseil judicieux. Les potiers le priaient de venir essayer avec eux



les teintes qu'ils voulaient faire couler sur les vases.

Même les tapis, pour lesquels Dodon avait choisi les laines et indiqué le dessin et les arabesques, étaient recherchés par les marchands qui les payaient à prix d'or.

Tout ce qui était noble et beau trouvait un écho prolongé dans son âme ; c'est ainsi qu'il entrait immédiatement en communion avec tous les artistes sans échanger avec eux beaucoup de paroles et de manifestations extérieures. Il s'établissait entre eux une correspondance soudaine. Dodon était pour eux un aimant infallible, ils étaient attirés vers lui par une sympathie irrésistible et il les comprenait instantanément. Une œuvre d'art lui montrait toujours quelque chose d'obscurément entrevu déjà, quelque idée ayant fermenté dans son cerveau, mais restée in formulée du fond de lui-même, car, pour lui, les couleurs et les lignes avaient des significations mystérieuses et c'était chaque fois une révélation de la conscience universelle. Et tel était son bonheur devant l'une de ces manifestations que son visage s'illuminait et que l'on voyait ses



yeux briller d'extase. Telle était son émotion que la parole au timbre d'or ne coulait plus de ses lèvres; quelques syllabes sans suite, quelques exclamations seules sortaient de sa bouche, il bégayait pendant quelques instants avant de pouvoir exprimer sa pensée d'une façon normale.

Il aimait donc à se retrouver en la société de ses amis. Il allait les surprendre à l'atelier, occupés à terminer quelque travail ou les retrouvait au cabaret. Le plaisir d'être ensemble les portait à boire. On faisait cercle autour de Dodon qui vidait les brocs avec componction; on s'amusait à voir le rire s'effacer de sa figure au fur et à mesure que les pots se vidaient. Quand il n'y avait plus rien à ingurgiter, Dodon devenait taciturne et prenait un air malheureux. Si l'un d'entre eux, par pitié pour lui, ne proposait pas de se rendre dans un autre endroit, notre bon saint se faisait un visage plein d'ennui, se trémoussait, regardait avec persistance les verres, qui n'étaient pas encore vides, de ceux qui mettaient quelque malice à le taquiner ainsi, et finissait par dire, après quelques soupirs, « allons



ailleurs » et il leur persuadait que l'endroit se faisait ennuyeux. On le contentait toujours en allant à beaucoup d'ailleurs. On visitait les Trois Perdrix, rue Entre Chien et Loup, le Grand Serment des Arbalétriers, rue des Riches Claires, le Duc Jean le Victorieux, rue de la Bergère, le Vieux Château d'Or, rue Sainte-Catherine, la Grosse Tour, la Tourette, le Cheval-Blanc et encore d'autres cabarets pittoresques, aux comptoirs de chêne, aux plats d'étain, aux carrelages rouges parsemés de sable blanc.

La gaieté montait au fur et à mesure que les bouteilles se vidaient et tous, autour de Dodon, devenaient ainsi que des écoliers. On allait alors trouver quelques commères bien luronnes qui ne marchandait pas leurs baisers et leurs agaceries.

Dodon s'épanouissait, un rire énorme secouait son ventre et congestionnait son visage. Son bien-être n'était plus troublé que lorsque l'un ou l'autre parlait de rentrer se coucher. Lui, n'était jamais prêt à réintégrer son domicile. Il restait avec le plus attardé de ses compagnons, sous une tonnelle, à contempler, à travers le



feuillage, les étoiles qui tremblaient au ciel et il s'ingéniait à trouver des histoires merveilleuses pour lui faire oublier l'heure avancée.

Il restait souvent jusqu'à ce que le jour commençât de rosir l'azur assombri par la nuit. La clarté naissante du jour l'éclairait comme il parlait toujours, il avait alors des gestes d'aube, une douceur ineffable l'envahissait, des rayons irisés venaient se jouer dans sa barbe frisée et ses yeux bleus reflétaient la lumière qui, radieuse, s'avancait vers lui comme une belle jeune fille. L'aurore s'enflammait à l'horizon et c'était pour lui une jouissance ineffable de la voir teinter les légers brouillards qui flottaient dans les jardins, les vergers et les arbres.

Il s'attardait encore dans les rues pour voir les paysans arrivant au marché avec leurs carrioles emplies de légumes et de fruits. Il leur achetait quelques fraises qu'il mangeait en retournant chez lui, pour contempler la saveur ineffable de leurs tons.

Il était heureux ainsi, les choses lui parlaient, lui murmuraient leur secret, toutes rajeunies par la fraîcheur juvénile du matin. Il se sentait



pénétré par l'âme universelle, il humait la vie dans l'air frais tout parfumé par les tilleuls fleuris et les lilas qui bordaient sa route. Il ne rentrait chez lui qu'à regret, triste de quitter pour quelques heures de sommeil et d'oubli, toutes les belles choses vivantes dont la force et la puissance dilataient son cœur ingénu. Il s'y résignait pourtant, car sa fatigue, une bonne fatigue commençait à l'envahir, engourdissant son esprit et appesantissant sa marche.



Les lendemains de ces beuveries nocturnes, Dodon se réveillait un peu lourd, les cheveux sensibles, l'esprit incapable de penser avec continuité. Il s'en allait alors promener sa vague torpeur par les vieilles rues aux murs salis par de très anciennes pluies, aux fenêtres assombries par de solides barreaux de fer, aux grandes ogives ciselées, ornées souvent de primitives sculptures ; il longeait les canaux dans le calme desquels s'écroulent les degrés des pignons, les toits rouges, les arceaux et les feuillées d'arbres passant au-dessus des murailles bosselées d'in-



formes pierres, il passait sur des ponts à dos d'âne et voyait d'autres canaux fuyant dans un jour équivoque entre des murs, toujours des murs jaunes et gris où vient mourir un peu de lumière, et d'autres canaux encore où des canards blancs gigotent semblables à des pétales de fleurs éparpillés sur le passage d'une procession. Partout, c'était une complication de tours massives et barbares, de tourelles ajourées terminées par des girouettes d'or, de vieilles maisons aux enseignes variées de roses d'or, de paniers d'or, de cochons d'or, d'étrilles en fer forgé, de bas-reliefs multicolores.

En de longues et étroites rues, des doigts maigres de souffreteuses femmes, alignées sur les seuils, couraient, revenaient et couraient encore, jonglant avec les fuseaux chargés de fil blanc, et allongeaient de fines dentelles.

De temps en temps il contemplait au haut des tours gothiques endormies dans un rêve de gloire, attachées par d'imperceptibles fils comme de grandes toiles d'araignée accrochées à l'espace, si frêles sur les auvents pleins d'ombres des côtés, les cadrans d'or des horloges. Sur le



fond des murs gris et noirs, les heures lumineuses apparaissaient dans un cercle de lumière soutenues en l'air invisiblement et les aiguilles tournaient, poussées par une force occulte.

Avec la ballade du carillon qui sautille autour d'elles et s'envole en chants et rires de petites voix égrillardes, son esprit s'en allait par-dessus la ville marquetée de toits rouges, vers les campagnes vertes traversées de routes blanches, vers les toits de chaume veloutés de mousse et les houleuses forêts.

Toujours rêvant, il finissait, machinalement, par arriver au marché aux poissons, près de la rivière couverte de petits bateaux en forme de sabot, dont les innombrables mâts soutenant des cordages étaient ornés au sommet de pavillons bariolés.

Là une émotion lui venait en voyant les écailles des poissons en tas accrocher la claire lumière du matin, s'argenter, se dorer et chatouiller son regard de rayons bleu d'acier, rose tendre ou vert d'émeraude. Il rêvait alors de manteaux d'impératrices, de bijoux inestimables, de chasses d'or et d'orfrois. Il se sentait



transporté dans un autre monde, il était au ciel et la couleur chantait pour lui ses plus merveilleux cantiques.

La tache jaune des citrons parmi les autres teintes renforçait encore son ravissement. Il admirait les grosses marchandes en tabliers blancs, aux bras rouges, découpant cette marée et la distribuant aux acheteurs. Il conversait avec elles; leur langage assez brutal, salace autant que primitif, l'amusait infiniment. Leurs plaisanteries énormes, pleines de crudités, leurs discussions bruyantes et leurs disputes le faisaient rire aux larmes.

C'est là qu'il avait fait la connaissance de Trillodinus maintenant son ami.

Ce Trillodinus était un personnage bizarre. Grand, maigre, la barbe noire et les cheveux frisés, les yeux bleus rêveurs et tendres, il avait été bientôt remarqué par Dodon. Lui aussi venait réjouir ses regards de la séduisante variété de couleurs qui faisait de ce lieu l'endroit le plus pittoresque de la ville et des jeux de la lumière sur les raies éventrées, blanches et sanguinolentes, les saumons découpés, les harengs bleu-



tés et argentés. Dodon l'avait vu maintes fois marchander la marée en la dépréciant pour le seul plaisir de mettre les commères en fureur, de se faire injurier par elles en expressions pittoresques et croustillantes et, mieux encore, en être poursuivi et menacé de coups de balai. Il fuyait prestement, et quand il était hors de leurs atteintes, se retournait, tirait de sa poche une flûte à sept trous. Il en mettait l'embouchure aussi bien dans son nez qu'en sa bouche et jouait des airs fous, aux trilles moqueurs, aux trilles aigus, aux trilles endiablés, si bien que ces poissonnières, moins cruelles que les femmes de la Thrace qui, dans le temps sacré des orgies, à la faveur des mystères nocturnes de Bacchus, irritées des mépris d'Orphée, se jetèrent sur lui, le mirent en pièces et dispersèrent ses membres dans les campagnes après avoir fait rouler dans les gouffres de l'Hèbre Oeagrius sa tête séparée de son cou d'albâtre, décoléraient bien vite pour se mettre à rire aux éclats. Un charcutier grincheux et sa digne épouse étaient seuls restés insensibles aux contorsions musicales de Trillodinus, sa flûte n'était point parve-



nue à les adoucir et jamais il n'avait manqué d'exciter leur courroux. Souvent ce n'était que grâce à la rapidité de ses jambes qu'il échappait au peu endurant marchand de tripes. Celui-ci avait un aspect solennel et terrible : gros, la figure boursouflée, les yeux rouges et chassieux, aux paupières alourdies, le ventre proéminent recouvert d'un tablier blanc sur lequel se voyaient des empreintes de mains ensanglantées, et un couteau énorme pendant au côté, à la ceinture. Trillodinus se tenait à une distance respectueuse, lui parlant avec une politesse pleine d'insolence. Il était accompagné souvent d'un garçon presque aussi étrange que lui, à tête de bouc, qui imitait, à s'y méprendre, le grognement du cochon en fourrant son nez au-dessus des côtelettes, des saucisses et des boudins étalés. Le boucher proférait des menaces de mort d'un air tragique qui le faisait ressembler à un assassin de caricature.

Un jour que le gros homme était éloigné de son échoppe et que sa femme y siégeait seule, matronesque et digne en ses nombreux mentons, Trillodinus s'approcha d'elle et lui dit cérémo-



nieusement : Voulez-vous nous servir votre langue, madame. Et aussitôt, le compagnon à tête de bouc, se mit à imiter le cri du porc amoureux et se pencha par dessus le tréteau pour embrasser la commère. Le charcutier terrible les avait vus venir et les guettait. Il était arrivé doucement derrière eux, les avait saisis au collet et déjà les cognait l'un contre l'autre, hurlants, quand Dodon le bon juge, vénéré de tout le peuple, amusé par ce spectacle, était intervenu pour les délivrer d'une friction trop prolongée. Leur ennemi, en les lâchant, se contenta de leur administrer à chacun un coup de pied dans le derrière qui les fit partir en couvrant de leurs mains cet endroit endolori.

Dodon était parti avec eux rafraîchir son gosier du brûlant qu'y avaient laissé les trop copieuses libations de la veille et leur amitié avait été scellée ce jour-là entre de nouvelles rasades.

Trillodinus était peintre. Dodon étant allé visiter son atelier retrouva dans ses tableaux le ravissement dans lequel le plongeaient les fastes de la couleur et de la lumière. Cette vie des choses inanimées, ce charme profond de quel-



ques fruits, oranges, citrons ou tomates auprès d'un quartier de viande saignante et d'un saumon coupé en son milieu sur une nappe blanche ou sur un étal dans une atmosphère ambrée, qui exaltait son âme, cette poésie intime qui l'emplissait d'extase, Trillodinus l'avait rendue en des toiles nombreuses, avec une prodigalité géniale.

Partout où cet être bizarre avait promené son pinceau, c'était le même éclat, la même transparence, la même pureté, le même amour sublimé de la couleur, âme de la nature. Dodon le retrouvait partout jusque dans les compositions les plus cocasses, d'une drôlerie à froid, d'une fantaisie macabre et puérile. A travers des farces, mais toujours d'une compréhension difficile, des farces d'ingénu halluciné, le génie du peintre s'attestait.

Les êtres que peignait Trillodinus faisaient songer à une humanité entre le singe et l'homme, mais plus près encore du singe que de l'homme. Les visages de ses héros ressemblaient plutôt à des gorilles qu'à la figure d'Apollon, de Dionisos ou de la Vénus Aphrodite. Il leur faisait des



yeux malicieux et sournois où brillaiènt des instincts de primates, leur ruse et leur convoitise toujours en éveil. C'est ainsi qu'il voyait le monde autour de lui. Et pour mieux l'exprimer encore il en faisait un carnaval. Il composait des pierrots plus blancs que la farine, des diables plus noirs que le charbon, des soudards coiffés de casques monumentaux et fantastiques ressemblant à des volailles vidées, avec des nez trognonnants et juteux et d'énormes verrues couvertes de poils, pareilles à des bêtes, des femmes plus atroces que les sorcières réunies du moyen-âge, mais il ne retenait de leur laideur que le grotesque. Il avait des personnages étiqùes, pouilleux, dégingandés, et au milieu de cette fantasmagorie, des masques éclatants, diaprés, lumineux, une vraie fête : un éblouissement d'ailes de papillon, du pollen de fleurs, de plumes de colibris et des merveilleux oiseaux des tropiques, du sang des pivoines, des tulipes et des roses, du jus d'épinard, d'oseille et d'euphorbe, de flammes sulfureuses et de couchers de soleil dans des nuages d'orage.

Trillodinus saisit un escabeau et s'assit dans



un coin de l'atelier devant un clavecin aux touches ivoirines usées et toutes défoncées, sur lesquelles ses doigts coururent précipitamment, ainsi que des « faucheux », tantôt les frôlant à peine pour en faire sortir un gazouillis lointain, puis les martelant, les exaspérant, les endiablant jusqu'à la folie. C'étaient des danses de squelettes s'entrechoquant, des rondes de diables, des courses échevelées de vieilles femmes à cheval sur des manches à balai, puis quelques notes scintillantes, quelques accords cristallins, irisés, un sautellement gracieux, une lumière d'aurore, une gerbe de tulipes, de chrysanthèmes, de dalhias et d'œillets, un rêve d'âme ingénue, enfantine et comme frileuse regardant étonnée autour d'elle et s'avouant. Mais voilà un petit diable qui vient de surgir, il s'allonge et grimace et aussitôt le clavecin tremble d'un rire aigu, plaqué nerveusement par les mains osseuses de Trillodinus. C'est un rire moqueur, presque méchant : Non, ne croyez pas ce que je viens de vous avouer, disait-il dans ce rire, c'est de la farce, je me suis moqué de vous. Et alors les démons gigottaient, grinçaient, comme dans un



théâtre de marionnettes et s'enfuyaient dans une dernière sarabande.

Le clavecin de Trillodinus, sa flûte et ses pinceaux disaient tous la même chose, se complétaient l'un l'autre.

L'audition terminée, le fantastique musicien peintre passa ses deux mains longues et maigres dans ses cheveux d'ébène et reprit son air de Don Quichotte, de Méphistophélès, de vieux soudard bretteur et de dieu assyrien.

Un peu gêné par la majesté de son nouveau compagnon, un peu méfiant même, car la méfiance ne l'abandonnait jamais, il répondait d'une voix sourde, manquant d'haleine et saccadée aux compliments de Dodon, et sans oser le regarder : je suis très flatté, monsieur, enchanté, monsieur, que cela vous plaise, car c'est très bizarre, monsieur, très embrouillé et très difficile à comprendre parfois.

Bref, Dodon n'avait jamais rencontré un être aussi complètement instinctif, aussi sincère, aussi original.

Ils s'en furent se désaltérer après cette débauche de musique. Dans une taverne où ils étaient



assis silencieux, l'un en face de l'autre, un petit bossu se trouvait à côté de Trillodinus. Il pérorait à tort et à travers, en gesticulant beaucoup.

— Ce quasimodo, monsieur, dit le peintre à Dodon, est d'une suffisance matamoresque. Regardez sa bosse, monsieur, il enfle sa bosse comme une outre en débitant ses balivernes et son œil est comme une huître terne braquée vers le zénith.

Trillodinus avait à peine exprimé cette réflexion que le bossu, en discourant, renversait, d'un geste brusque, sa pinte de bière. Un flot d'ambre écumeux se précipita sur la table et, de là, sur la jambe du compagnon de Dodon. Il ne put se retirer à temps et fut aspergé. Le bossu, sans se préoccuper de cet incident qui ne l'avait pas atteint, continua de bavarder sans même s'excuser de son inadvertance.

Dodon, après avoir aidé Trillodinus à s'essuyer, essaya de lui parler, mais il n'obtint pour réponse que quelques monosyllabes, un vague grognement. Le peintre semblait réfléchir. Son œil seul, d'une mobilité extrême, indiquait la rapidité avec laquelle les idées se succé-



daient en son esprit. Tout à coup, après un long intervalle, il prit son verre en main et se tournant vers son importun voisin, plus intarissable que jamais, l'interpella en ces termes :

— A propos, monsieur, vous avez tout à l'heure renversé votre bière sur ma tunique... et ce disant il lui vida sur la tête tout ce qui restait de liquide dans son cruchon de grès. Carabosse en fut recouvert. Sa chevelure en broussaille s'aplatit aussitôt sur son crâne tortueux et s'y colla; la bière ruissela de ses oreilles sur son pourpoint.

Le bossu se fâcha, hurla, provoqua Trillodinus, mais celui-ci resta calme, imperturbable, laissant seulement percevoir quelques hu hu, hu hu de satisfaction en dissimulant un sourire sarcastique dans sa barbe frisée.

Dodon, qui ne pouvait retenir plus longtemps son rire, l'entraîna au dehors, tandis que Trillodinus lui disait d'une voix étouffée :

— Vous le voyez, monsieur, les suffisances matamoresques appellent la finale crevaison grenouillère.

Dodon et Trillodinus, à partir de ce jour, de-



vinrent d'inséparables compagnons. Ensemble ils faisaient le tour des tavernes et des filles et lorsqu'ils s'ennuyaient à la ville, ils partaient vers les banlieues. Ils vagabondaient dans de riches campagnes, se laissant aller, pleins d'indolence et de paresse, à de douces rêveries. L'âme du pays songeant parmi les arbres, les clochers pointus et les toits de chaume, les imprégnaient de tendresse. Ils goûtaient le simple et ineffable bonheur d'être.

Vers la fin du jour, tandis qu'à l'horizon les moulins-à-vent faisaient tourner leurs ailes noires sur le ciel enflammé de l'Occident, Trillo-dinus jouait, sur sa flûte à sept trous, des airs tellement joyeux et entraînants que Dodon, malgré son embonpoint, se mettait à danser.

Les paysans attirés par la musique sortaient de leurs demeures et la kermesse s'improvisait. Des valse frénétiques, des galops exaspérés, des ruées furieuses sortaient du flageolet magique et les gars et les garces se saisissaient à plein corps, tournoyaient, sautaient, gesticulaient en des danses désordonnées, jusqu'au moment des culbutes dans les coins et au bord des fossés.



On amenait sur place des tonneaux de bière que l'on défonçait, on faisait rôtir des volailles, on découpait les jambons roses fraîchement cuits et c'était une godaille qui durait jusque bien avant dans la nuit. Les deux compagnons fantastiques, le petit gros et le grand maigre, étaient fêtés comme des seigneurs.

Quand la danse était finie et que, empiffrés de mangeaille, les villageois, autour des tables rustiques, se soulageaient par des rots et des pets sonores, tonitruants, Dodon racontait des histoires merveilleuses.

Aussi, dans leur sommeil, les convives de ces ripailles rêvaient-ils d'un paradis de bombance : dans une salle grande comme un pays, que font trembler cent mille clarinettes et violons, où nos grand'mères dansent encore avec nos grands papas, il y a des montagnes de saucisses, de cervelas, de fricadelles, de jambons et de volailles, des tartes au riz jaunes comme de l'or et des tartes aux prunes dont on ne voit pas la fin. Des fontaines de bière coulent intarissables. Au milieu de ce festin, saint Dodon couvert de gloire, rose comme une fleur de santé, lève son broc



en l'honneur du bon Dieu, prétendant qu'il faut toujours boire et s'y engageant pour l'éternité. La douce et timide sainte Ursule, gagnée par tant de joie, vient pour prendre un verre au buffet, mais, dans son empressement à la servir, saint Pierre la pousse et lui renverse toute une cruche de cervoise sur son corsage blanc. L'on voit aussi tous les saints martyrs se guérir de leurs plaies en bâfrant de grosses viandes avec un appétit inconnu sur la terre.

Et ces songes de goinfrerie idéale s'achevaient dans une bonne humeur énorme, celle de nos ancêtres, hommes libres et vaillants, lorsque l'arbalète ou la dague étaient suspendues au clou, ou que la hallebarde sommeillait dans un coin, pendant les trêves que leur laissaient les mutineries, les révoltes et les guerres.



VI

Mais Dodon ne vivait pas toujours aussi inoccupé. S'il semblait à beaucoup de gens que son temps s'écoulât dans la bombance, les beuveries, les flâneries et les promenades, il n'en était rien à la vérité. Ses amis savaient bien que ce n'était pour lui qu'une préparation à de très nobles travaux auxquels il pensait sans cesse et qui l'occupaient beaucoup, mais auxquels il ne se livrait que quand il y trouvait son plaisir, et certes leur qualité lui permettait bien d'être paresseux quelquefois. Il avait écrit une merveilleuse histoire de saint Nicolas avec un calame vert trempé dans l'or, sur de beau parchemin



fait avec de la peau d'agneau mort-né. Il avait enluminé son livre avec un art incomparable. On eût dit, à voir les couleurs éclatantes dont il avait revêtu les personnages et les paysages de ses miniatures, qu'il les avait empruntées aux corolles des tulipes glorieuses qui fleurissaient dans son jardin, qu'il avait trempé son pinceau dans les sèves qui gonflent les bourgeons et déploient sur les arbres le pavillon d'espérance du printemps, et qu'il était parvenu à fixer la lumière virginale de l'aurore se jouant dans les voiles de brouillard du matin, et la lumière triomphale que les couchants glorieux font couler comme une lave de pourpre à l'horizon. Il serait impossible de rendre l'éclat et l'opulence de ses teintes. Ses bleus étaient aussi lucides, aussi éclatants que ceux des saphirs, ses prés parsemés de marguerites pouvaient rivaliser avec les plus riches émeraudes. On eût dit que son œil réverbérait sur le parchemin toutes les visions somptueuses qu'il avait contemplées et toute l'extase dont il était pénétré devant les merveilles de la nature. C'était une harmonie qui ne peut avoir d'égale que celle qui emplit



tout le paradis quand les anges chantent la gloire du Seigneur, et l'on n'eût pas pu dire ce qui était le plus beau, du récit de la vie du grand saint Nicolas ou des arabesques, des lettrines et des tableaux en miniature dont il l'avait adorné, tant il avait su trouver pour son histoire des phrases lumineuses, des images éclatantes, des expressions de couleur intenses et vives et aussi évocatoires que le récit même.

Tous ceux qui l'avaient entendu étaient restés émerveillés.

La renommée de Dodon s'était répandue bien au dehors de sa ville.

Le comte de Hainaut était devenu l'un de ses plus fervents admirateurs et pour qu'il pût encore enrichir son esprit et son art par la vue d'autres choses que celles parmi lesquelles il avait vécu, l'avait chargé de diverses missions, non seulement dans les pays limitrophes, mais aussi, au loin, jusqu'en Italie, à Rome. Il vit l'Ombrie où naquit saint Benoît, il vit Assises toute brûlante encore des vertus de saint François. Florence l'emplit de délices.

Mais, bien qu'il aimât beaucoup voyager,



ayant l'esprit curieux, c'était toujours avec un bonheur sans mélange qu'il rentrait dans sa ville. Il manifestait alors sa joie par de copieuses ablutions intérieures. Il se sentait un besoin irrésistible de revoir tous les coins, d'entrer dans toutes les tavernes, d'embrasser toutes les gouges, de s'imprégner de l'atmosphère familiale, de s'y vautrer avec délices, comme une bête dans sa litière.

Alors Dodon se retrouvait avec une satisfaction infinie dans sa maison, parmi les cuivres rouges et les plats d'étain qui reluisaient aux murailles et les pots de grès orange sur lesquels on eût dit que l'ouvrier avait fait couler la sève des arbres, une lave verte, onctueuse et sombre d'un vert pareil à celui du jus d'épinards, ses vases à paysages bleus, ses cruches aux panses arrondies comme le ventre du vieux Silène avec qui Dodon offrait quelque ressemblance.

La couleur chantait partout chez lui sa chanson claire, son hymne radieux, elle se pâmail de volupté. Il se plaisait souvent à harmoniser les choses qui l'entouraient, avec les fleurs et la verdure de son jardin que l'on apercevait par les



fenêtres larges ouvertes, avec la glycine qui encadrait les croisées à l'extérieur et dont les fleurs mauves pendaient de façon à être aperçues du dedans. Assis dans son fauteuil de chêne noir et de cuir brun, il faisait déplacer par sa servante les objets de sa salle de travail, jusqu'à ce que leurs tons eussent trouvé la place qui convenait dans le concert de couleurs, du décor et de la lumière du jour et de l'heure. Dodon était là comme un chef d'orchestre qui dirige une symphonie, et c'était vraiment une musique ineffable, un poème merveilleux aux sonorités troublantes qui faisait surgir en lui-même des sensations multiples et des émotions profondes.

Quel ravissement quand à de certaines heures proches du soir, un air de flûte champêtre, à travers les haies touffues, les arbres et les fleurs, venait caresser son oreille ravie et renforcer encore la joie que manifestaient ses yeux éblouis. C'était alors que lui venaient des expressions adéquates à ses impressions, à sa béatitude, à son bonheur d'aimer ainsi les choses et d'en être aimé. La nature se faisait pour lui douce et câline et lui révélait ses plus chers secrets, le mystère



de son éternelle jeunesse, de sa splendeur ; Dodon en fixait un peu de la beauté, avec quelle ferveur, sur son parchemin rugueux ou satiné. Il écrivait et peignait avec ivresse ; il ressentait une volupté infinie à caresser longuement ses périodes et ses images comme de beaux oiseaux de féerie et comme des corps faits de lumière, de lait et de rose, des femmes amoureuses. Son récit, pareil à celui du pasteur de Virgile, coulait plus doux que le miel et aussi plus suave qu'une rosée de printemps, plus éclatant que l'aurore et plus lilial qu'une vierge consacrée à la très sainte Mère de Dieu.

Dodon narrait l'Annonciation, l'Adoration des Mages, le Massacre des Innocents, la Fuite en Egypte, les miracles du Sauveur, ses paraboles et sa passion et Nazareth qui s'était endormie dans l'or après le départ du Seigneur et des disciples. Mais c'étaient les coteaux avoisinant la ville qu'il décrivait ou peignait, les coteaux où les arbres en fleurs des vergers arrondissaient leurs cimes blanches et laissaient leurs pétales neiger aux moindres brises sur le gazon étoilé de marguerites et de boutons d'or. On recon-



naissait les jardins aux haies bien taillées et aux bordures de buis et les maisons blanches aux toits rouges perdues dans la verdure. Ses personnages, c'étaient les gens de son pays, les types les plus pittoresques qu'il rencontrait dans ses promenades et qui vivaient dans son entour.

On reconnaissait les greniers sillonnés par les madriers de la charpente des vieilles auberges dans lesquels il faisait dormir le petit Jésus, la Vierge et saint Joseph, lorsqu'ils fuyaient Bethléem où les armures des lansquenets d'Hérode s'empourpraient du sang des nouveaux-nés.



VII

Mais Dodon ne cherchait pas son inspiration dans les souvenirs qu'il avait rapportés de ses voyages aux pays lointains. Lorsqu'un artiste ou quelque noble personnage lui en faisait la remarque, lui en donnait le conseil, une sainte indignation s'emparait de lui.

Quoi, disait-il, lorsque le Seigneur m'a fait la grâce, m'a octroyé le bonheur de naître dans un pays tel que le mien, je m'empresserais d'en dédaigner les beautés pour m'atteler au char grec ou romain, quelque triomphal qu'il soit et recommencerais ce qui a déjà été peint et repeint, Dieu sait combien de fois.



Trouverais-je à Athènes, à Rome, à Florence ou à Venise de plus belles figures que celles que je vois autour de moi et qui me sont chères? Je préfère la commère du Panier d'or avec son petit nez retroussé, son minois un peu chiffonné, ses lèvres rouges et ses yeux bleus, la belle et robuste fille du Cheval Blanc, à la chair si fraîche et si laiteuse, à la plus pure des beautés grecques y compris leur Vénus Aphrodite, et tel et tel gars que je vois jouer à la balle ou se battre dans une ducasse quelconque me paraissent bien plus beaux que leur discobole ou l'Apollon du Belvédère.

Est-ce parce que mon ami, le superbe cabaretier de la Fleur de Blé, préfère tenir entre ses mains des saucisses plutôt que des serpents, qu'il est moins intéressant que le Laocoon?

Tout comme je préfère nos sauces au beurre aux sauces à l'huile, la salade de laitue à celle des olives, et nos boudins blancs et bruns à leur macaroni, je préfère nos riches campagnes, nos collines verdoyantes à leurs paysages arides d'une lamentable sécheresse de couleurs. Je bois avec plus de plaisir notre bière blonde mous-



seuse et la piquette blanche des treilles de nos coteaux et le merveilleux vin de Bourgogne, que les crus du midi pourtant recommandables. Ils ont eu raison d'être de chez eux; ils sont magnifiques, mais ce n'est pas une raison pour les recommencer éternellement. Je suis bien chez moi, j'y reste, je m'y vautre, je m'y épanouis. Mon académie à moi, c'est mon jardin, c'est la rue, c'est la campagne, c'est l'estaminet de telle ou telle enseigne où je vois de superbes modèles et où je contemple le jeu merveilleux de la lumière en vidant des chopes. Je m'amuse mieux à cela qu'à rêver mélancoliquement à des choses mortes en poussant de nombreux soupirs.

Il fallait aussi entendre le bon Dodon prendre le parti des garnements qui s'en allaient brigander dans les villages voisins, se rouler dans les herbes, les ruisseaux, se perdre dans les bois, au lieu d'aller à l'école.

Vos écoles, disait-il à ses amis étonnés, ne font qu'inspirer à l'enfant des sentiments de révolte. On paralyse son initiative, on étouffe ses aspirations, on lui impose des admirations et



les commentaires dont on entoure, pour la lui expliquer, une œuvre belle, finissent par la lui rendre odieuse, tant ils sont insipides et nauséabonds. Ce n'était certes pas ainsi que le Christ s'y prenait pour attirer à lui les petits.

Il ne les enfermait pas entre quatre murs monotones, mais il les promenait dans de riants paysages avec lesquels il harmonisait ses récits, de sorte que pour eux sa parole était toujours vivante et fleurie. Il les aimait et ils l'aimaient et rien déjà que ce seul amour entre eux leur révélait des choses jusque-là inconnues ou demeurées inexplicables à leur jeune intelligence.

Nos souvenirs d'enfance les plus doux et tout ce que j'ai retenu d'alors, je l'appris quand je faisais l'école buissonnière. C'est une après-midi d'automne, un jour où je jouais au bord du ruisseau qui descend entre deux collines vers la rivière, que se révéla le doux Virgile dont on m'avait, jusque-là, ennuyé. Je reconnus, à la lumière qui s'atténuait et aux vapeurs qui commençaient à voiler l'horizon, que l'heure était arrivée de retourner vers la ville, je vis soudain le paysage correspondre à ma mélancolie et c'est



alors seulement que je compris ces deux admirables vers du pur poète, qui n'avaient été pour moi, jusque-là, qu'un assemblage de mots sans vie :

Et jam summa procul villarum culmina fumant,  
Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.

C'est à partir de ce soir que je commençai d'avoir conscience de la beauté, et de saisir combien il y a de joie à la comprendre et aussi à la formuler avec une telle élégance.

Dodon aimait les enfants, c'était pour eux qu'il avait écrit cette belle légende de saint Nicolas. Et ils confondaient, quand ils entendaient la parole simple et ingénue de leur bon ami qui la racontait, le bienheureux qui, tous les ans, leur apportait des jouets avec lesquels ils trompaient l'ennui des jours de dégel et de pluie, et le narrateur de sa vie. Quand il passait dans la rue ils le suivaient par troupe, faisaient des rondes autour de lui, s'accrochaient à ses vêtements, lui baisaient les mains ; et sa bonne grosse figure s'épanouissait de les voir, il levait dans ses



bras les plus barbouillés, les plus espiègles, et les embrassait.

Quand il se rendait à quelque ducasse dans les villages voisins, il leur distribuait des bonbons, montait avec eux sur les chevaux de bois. C'était un spectacle très pittoresque que ce gros homme à califourchon sur un tout petit cheval, les jambes ballant dans le vide, se cramponnant aux rênes pour ne pas chavirer, entouré de marmots ravis et de commères qui riaient aux larmes. Mais les hommes ne tardaient pas à venir solliciter Dodon de les accompagner et comme il ne savait rien refuser, il se laissait entraîner par eux sous quelque tonnelle fleurie et rehaussée par des trognes rouges de buveurs.

Il leur arrivait de tant boire en sa compagnie, qu'on les retrouvait quelquefois le lendemain, ronflant sur un banc ou sous quelque table.



## VIII

Malgré la vie joyeuse que menait Dodon, le curé de sa paroisse était loin de désespérer de son salut. Un jour qu'il conversait avec l'évêque et déplorait qu'un homme, aussi doué des faveurs célestes que Dodon, se laissât entraîner si souvent, si facilement, à toutes sortes de péchés, en compagnie de drôles, le prélat qui le connaissait et l'aimait lui dit :

— N'ayez aucune crainte, Dodon a une âme d'enfant qui ignore le mal. C'est un simple quoi qu'il soit doué d'un esprit d'élite. Son cœur est fleuri des plus belles vertus. Ne voyez-vous pas à la manière dont il décrit les splendeurs célestes,



dont il symbolise les richesses spirituelles, dont il peint l'enfant Jésus, la très sainte Vierge Marie, saint Joseph et beaucoup d'autres bienheureux, à la façon terrible dont il a parlé du démon et aux formes épouvantables dont il l'a revêtu, qu'il est en communication avec le ciel. Ah ! certes, à de certains moments, on croirait qu'il écrivit sous la dictée de l'Ange Gabriel ou de quelque autre séraphin. Celui qui ne serait pas marqué par la grâce pourrait-il puiser de la sorte à la source divine, pourrait-il faire couler intarissablement l'hydromel de la poésie ?

Je crois que si tous les deux nous avons l'unique et ineffable bonheur de voir s'ouvrir pour nous les portes du paradis, nous y trouverons Dodon et sa bonne figure souriante auréolée d'une gloire d'or, et ce sera le saint le plus joyeux du ciel.

Non, il ne faut rien craindre pour lui. Ses actions ne doivent pas être mesurées à la même aune que celles du commun des hommes, parce que sa vie est autre.

Certes, lorsque vous voyez des jeunes gens sans beauté morale fréquenter dans des lieux de dé-



bauche et s'acoquiner à des compagnons tarés, vous pouvez dire qu'ils travaillent à leur avilissement et à leur perte. Mais si leur but est de chercher, en ces périples, quelques paroles d'humanité supérieure, dites que s'ils traversent les marécages du monde, c'est pour arriver sûrement à la plus haute des vertus.

Les conseils que notre sacerdoce nous charge de donner aux hommes ne peuvent s'appliquer à des créatures d'exception comme lui. S'il s'écarte des règles communes à tous, il ne nous appartient point de l'en empêcher, car il semble que ce serait mettre obstacle à la volonté divine. Il entre peut-être dans les desseins de la providence souveraine que Dodon côtoie le péché pour faire rayonner un peu de sa bonté aux yeux de ceux sur qui plus rien d'autre ne peut avoir de prise, tels que les ivrognes et les filles de mauvaise vie.

Il est un instrument de la volonté supérieure ; au lieu de songer à lui faire des représentations au sujet de sa conduite, c'est nous qui devrions solliciter son secours, car nous sommes à peine dignes de dénouer les cordons de ses vieilles san-



dales éculées. C'est lui que nous devrions souvent prendre comme modèle à cause des exemples de bonté, de charité et d'amour qu'il a tant de fois prodigués. Avez-vous vu ses yeux briller d'extase quand les orfrois, les brocards, les bannières tissées d'or et de soie, parsemées de bijoux, sont déployés pour la fête du Seigneur, que l'encens fume, que les orgues retentissent et que la majesté du plain-chant emplit toute la cathédrale ! Si ses prières sont différentes des nôtres ; combien elles sont plus belles ! Si notre Mère la sainte Eglise en a fixé d'immortelles, c'est pour ne pas priver de ce pain indispensable, de cette rosée bienfaisante, tous ceux qui sont incapables d'en formuler ; mais celles que Dodon adresse au Créateur de toutes choses dépassent les nôtres autant que le chêne immense domine les broussailles qui l'entourent ; et s'il ne se prosterne pas comme nous à chaque heure du jour devant l'autel où le Verbe s'incarne, c'est qu'il n'a pas besoin du recueillement des temples pour s'entretenir avec le bon Dieu. Il lui parle et l'admire dans chacune de ses œuvres, en chantant aux choses des hymnes ra-



dieux. Le paysan sème l'orge et plante le houblon qui s'enroule gracieusement autour des perches plantées en terre. C'est un homme. Mais celui qui boit la bière avec des compagnons envers qui, à chaque pot, il se sent plus fraternel, transforme en amour la moisson et les efforts du cultivateur. Ainsi toutes choses se lient. Les croyances de nos pères et les anciennes philosophies aboutissent par des voies invisibles à la religion. Laissons Dodon mettre tout ce qu'il veut dans son pressoir, soyez sûr qu'il en sortira de bon vin.

Il y a plus d'un chemin qui conduit au ciel. J'ai le pressentiment qu'un jour viendra où Dodon, entrant enfin dans les voies, moins impénétrables pour nous, de la Providence, nous apparaîtra dégagé des ambiances matérielles parmi lesquelles nous le voyons cependant travailler à la gloire de Dieu.

Et le pieux prélat avait bien raison de ne pas désespérer de Dodon. Comme il l'avait dit excellemment, Dodon servait de trait d'union entre l'église et les gens perdus de vices, buveurs, violents, batailleurs, entêtés, qui se plaisent sou-



vent, par forfanterie, à blasphémer le saint nom de Dieu.

Par lui et peut-être sans qu'il s'en doutât, ils devenaient meilleurs.



IX

Dodon avait fait le tour de la Zélande en compagnie de Trillodinus. Ils étaient revenus dans un bateau de pêcheur à Ostende, puis ils avaient visité les villes flamandes. Ils avaient marché au pardon de Furnes avec les pèlerins. Dodon aimait ces vagabonds qui vont pieds nus à travers l'Europe, raclant les chemins de leurs bourdons, couchant le soir derrière les haies ou près des meules, ou dans les soupentes qu'on leur abandonnait. Ils avaient vu des choses extraordinaires et leurs récits étaient remplis d'événements merveilleux. Leur conversation était une légende dorée de saints, de loups garous, de



nùtons et de fées. Les compagnons avaient passé deux nuits avec eux, aux alentours de la ville, auprès de grands feux qui projetaient des clartés et des ombres fantastiques.

Ils s'étaient rendus à Ypres où l'on mange des biscuits qui se dissolvent dans la bouche en une poussière croquante et délicieuse.

Ils étaient remontés vers Damme. Ils y étaient arrivés au son des cloches. Celles de l'Hôtel de ville, celles de l'église s'élevaient, retombaient, clamaient de grandes mélodies de bronze. Au loin, à travers les arbres au feuillage mordoré par le soleil matinal, le carillon de la tour des Halles, à Bruges, leur répondait, pareil à un gazouillement d'oiseau.

Au port, les mâts innombrables, comme les arbres d'une forêt d'hiver, étaient tous pavoisés. Les vaisseaux dormaient, voiles carguées. Dans les rues, des jeunes filles semaient des fleurs, des feuilles et des herbes des champs. Des pêcheurs en costumes verts et rouges, avec les filets et les harpons sur les épaules, portaient sur des rames disposées en brancard, un grand Christ cloué sur une croix à demi pourrie.



Quelques jours auparavant la tempête hurlait et faisait bondir les vagues de la mer du Nord. Les rafales accrochaient la voile des bateaux et les engouffraient dans les abîmes creusés et soudain comblés par une poussée de liquide furieux, écumant. Quelques pêcheurs en détresse priaient. Ils invoquaient leur sainte dame patronne, remettant leur âme entre ses mains, lorsque soudain ils aperçurent au loin, sur les flots cabrés, le signe qu'en leurs cœurs naïfs ils venaient d'évoquer.

Au fur et à mesure qu'il approchait, le calme se répandait comme si l'on eût versé de l'huile sur les eaux et peu à peu les glauques montagnes roulantes, hérissées de crêtes blanches, s'éloignaient avec de grands remous. Les nuages tumultueux reprenaient leur chevauchée désordonnée vers l'ouest et un rayon de soleil illuminait l'océan apaisé. Les pêcheurs agenouillés, priaient. La croix flottait dans la lumière, elle vint vers eux, ils la retirèrent de leurs filets avec une quantité considérable de poissons scintillants et frétilants.

Maintenant on la promenait à l'admiration des



fidèles et des étrangers accourus de toutes parts à la nouvelle de ce miracle.

Dodon et Trillodinus, qui avaient déjà leurs poches et la bouche pleines de moques de Damme, très renommées, ouvraient de grands yeux émerveillés, car tous les malades que l'on avait transportés sur le passage de la Croix guérissaient subitement.

L'après-midi, n'ayant plus rien à faire à Damme, ils partirent le long du canal vert parsemé de feuilles, au bord duquel processionnent les grands arbres sur les drèves couvertes de mousse et d'herbes. Ils voyaient les mirages du ciel dans l'eau à travers les ramures. Les nuages y passaient entre les feuillages, s'allongeaient et changeaient sans cesse d'aspect. Ils rêvaient à leurs formes bizarres de grands guerriers blancs qui se dressent sur des chevaux cabrés, de torses de géants terrassés, de neigeuses montagnes qui s'affaissent ou roulent en avalanches, de palais écroulés dans l'azur. Glauque auprès d'eux, ils regardaient le canal s'atténuer en blancheur vers les lointains et se dérouler comme un ruban d'argent dans la plaine flamande. Quelquefois un bateau à la proue



arrondie et relevée comme le bout d'un sabot, avec ses nageoires repliées sur les flancs bombés et sa voile grise enflée telle qu'une joue rebondie, ouvre un sillon scintillant ; appuyé à la barre le pilote en veste rouge regarde la campagne où paissent les bœufs et où le lin moutonne comme une mer, tandis que l'eau sous le glissement doux, clapote et décrit de grandes ondes qui vont agiter les roseaux des rives et faire fuir les pluviers effarouchés.

Le jour commençait à s'assombrir sous les voûtes ogivales du feuillage, l'heure était mystérieuse et recueillie, et tout à coup, comme un vitrail au chœur d'une cathédrale, Bruges apparut toute rose dans la chaude clarté du couchant, le clocher effilé de Notre-Dame, celui de la cathédrale plus massif, découpant ses angles dans le ciel orangé, la tour plus barbare des Halles avec sa couronne dont les jours étaient remplis par les bijoux de la lumière, puis une infinité de petites tours et de clochetons, de toits pointus et de pignons en escaliers. Le canal se dora lui aussi, de sorte que Dodon et Trillo-dinus semblaient marcher, petites ombres noires, sur une



route d'or, vers une cité de féeries aux fines architectures perdues dans une brume rose aux ombres pourpres. Et tout autour de la ville, la rendant plus fantastique encore, des petits moulins faisaient tourner leurs ailes éperdument.

Ils franchirent un pont-levis flanqué de tours massives, passèrent sous une voûte qui se mit à gronder au bruit de leurs pas et entrèrent en ville.

La nuit était belle dans Bruges. Les compagnons flânaient le long des canaux noirs où tremblaient des reflets de lumières. D'indistinctes verdurees s'écroulaient dans l'eau où, de temps en temps, glissait une forme blanche de cygne. L'air était tiède et les fenêtres grillées des maisons défendues comme des citadelles, étaient ouvertes sur la douceur du soir.

Dodon et Trillodinus après s'être restaurés copieusement à l'hôtellerie du Panier d'or, s'en furent au quai des vaches manger des biscottes à l'anis et des langues de femmes, tout en vidant des pots de bière, à la terrasse d'un cabaret surplombant la rivière.

Ils visitèrent aussi Gand où l'abus du pain



d'épice leur occasionna quelques inconvénients intestinaux.

Comme c'était l'époque de la foire annuelle d'Anvers et que l'on s'y rendait en flotte, ils frétèrent, eux aussi, un bateau. Ils s'embarquèrent vers le soir. Et si fraîches et si chantantes, si débordantes de vie étaient leurs âmes qu'ils ne pensèrent point à dormir. Ils passèrent la nuit sur le pont, Trillodinus jouant de la flûte aux étoiles, Dodon laissant son rêve traîner le long des rives et vaguer dans les campagnes enténébrées. Ils virent les premiers embrasements de l'aurore, le soleil sortir des prairies enflammant les gouttes de rosée, et le fleuve majestueux, pareil à un grand serpent de lumière, déroula ses anneaux dans la plaine immense.

Anvers, cria la vigie, Anvers!

Le brouillard se dissipe laissant encore traîner çà et là quelque voile blanc et voici, tels qu'en de très vieilles estampes, sur les vagues irisées par l'aube, qui jouent et clapotent en jetant de l'écume, voiles gonflées comme des visages d'enfants joufflus, des vaisseaux aux ca-



rènes arrondies, de petits vaisseaux qui se dandinent et cinglent en flottille vers la ville.

Déjà ils ont salué de leurs bannières qui s'agitent comme des queues de poissons, la tour de Notre-Dame, dressant vers les lointains sa blancheur ciselée et l'or de sa flèche aux regards roses du matin, la grue coiffée de sa grosse tête de tétard, le Steen élégant, aux multiples clochetons, pareil à un château de légende perché sur un rocher, le fouillis de tours émergeant des toits rouges, et les hauts murs crénelés percés de meurtrières.

Les étendards du marquisat se sont longuement déroulés sous la brise pour souhaiter, la bienvenue aux étrangers.

Et voici que mêlés aux petits bateaux venus du Brabant, ils se couvrent de têtes curieuses échangeant des salutations. Tandis qu'ils se balancent sur les flots, se jettent les amarres ; un à un ils s'alignent le long de la rive où se pressent les matelots du port, les pêcheurs aux casaques rouges, des femmes en bonnets de dentelles et de roses enfants blonds.

Débarquent, s'interpellant en des langues



chantantes, des Vénitiens aux longs et riches manteaux noblement portés, des Espagnols sous la peau transparente desquels coule, en veines bleues, la lave d'une vie ardente, des nègres et des Malais aux yeux de faïence.

Dodon et Trillodinus suivent cette foule bariolée où les rouges, les verts, les blancs, les violets, les bleus et les jaunes s'exaltent à l'envi, qui s'en va en exclamations d'étonnement, en cris de joie par les petites rues du port, vers les marchés où déjà s'allongent les échoppes.

Des terres arrivent sur de gros chars, accompagnés d'orchestres sommaires, les paysans et leurs plantureuses commères faisant ripaille, bâfrant boudins et volailles, soiffant des cruchons de bière et dansant en faisant claquer sur les planches leurs lourdes semelles.

Pour leur arrivée les maisons ont fait toilette fleurie. Il y a de grosses gerbes au coin de toutes les rues sous des Notre-Dames vêtues de soie blanche lamée d'or.

La messe vient de finir à la cathédrale et les cloches reprennent leurs volées.

Le magistrat en longue robe écarlate brodée



d'or aux armes de la cité, est sorti de l'Hôtel-de-ville en éblouissant cortège; à travers le peuple en joie, qui s'est écarté à son passage, il s'est dirigé vers une vieille maison grise où l'enseigne d'or accrochée à une dentelle de fer forgé porte : A la Pucelle d'Anvers.

Là, margrave, bourgmestre et échevins, avec force révérences, présentent leurs hommages à la vierge, la plus belle fille de la ville, une flamande à la chevelure dorée, à la chair de fraise et de lait, fleurie de lèvres rouges, étoilée d'yeux de violettes. Vêtue d'un manteau d'hermine agrafé d'améthiste, elle est aujourd'hui la reine de l'Escaut. Du trône pourpre où elle siège majestueuse en sa beauté rayonnante, aux regards de la foule ravie, elle se lève et offre à chacun des roses rouges et blanches, emblèmes des privilèges de la ville. Le plus jeune échevin recevant son bouquet, presse en sa main la belle main vers lui tendue, dépose un baiser sur les belles joues roses et présente à la Pucelle un plat de douceurs.

Le carillon, au haut de la tour ajourée rit, chante et sautille et, parmi les cris de fête, les



trompettes proclament l'ouverture de la foire.

Les deux compagnons après avoir bien festoyé, s'en retournèrent avec une des chambres de rhétorique de Louvain pour qui Dodon avait composé un mystère.

Mais ils ne séjournèrent point dans cette dernière ville, car ils y trouvèrent trop de pédants. Un matin Trillodinus dit à son compagnon :

— Monsieur, il me semble que le pays flamand commence à devenir monotone. Nous y alourdissons notre esprit, monsieur. Je voudrais trouver une gaité plus légère, plus pétillante, plus mousseuse. Vous qui êtes wallon, monsieur, vous devriez me conduire dans votre pays, les gens y sont drôles, et, au surplus la cuisine y est excellente. On y ordonne les mets mieux qu'en Flandre où les repas ne sont que des goinfreries sans art. Monsieur, conduisez-moi, je vous prie, je vous donnerai pour cela le plus beau de mes tableaux.

Dodon, après un instant de réflexion, lui répondit :

— Monsieur, je vous mènerais bien à Liège où l'on danse de si jolis cramignons, où il y a un



théâtre de marionnettes très renommé et où l'on mange d'excellentes babulaires au miel et au beurre qui s'amollissent dans la bouche en un sirop onctueux, désignées communément par le populaire sous le nom de broques d'Allemands. On y cuisine aussi des krenés, des wafes et des pets de nonnes recommandables. Mais cette ville n'est pas sûre. J'ai appris que le prince-évêque vient d'y être assassiné tout comme le bienheureux monseigneur Saint-Lambert; et les de la Marck, ces ardennais butors, têtus et sanguinaires, y intriguent, les armes à la main, pour mettre sur le trône épiscopal, l'un des leurs qui n'a jamais été ordonné prêtre. Si vous m'en croyez, monsieur, nous nous rendrons plutôt à Namur où les mœurs sont moins barbares et les habitants plus doux.

Arrivés dans cette ville, ils furent tout de suite gagnés par la gaieté qui y régnait. Tous les gens qu'ils croisaient dans les rues leur souriaient et leur adressaient la bienvenue. Quand on eut appris quels personnages de marque étaient venus, ce fut une joie indicible. Des orchestres parcoururent la cité, à leur recherche, conduits par



le célèbre Jean Godinette qui chantait toujours.

Trillodinus, bien que taciturne de sa nature, parlant peu à cause de la difficulté de s'exprimer, s'efforçait de ne point être en reste vis-à-vis d'eux. Pour se mettre à leur unisson, il les accompagnait de sa flûte dans leurs chansons.

Ils goûtèrent des chaussons, des gozettes, des raubosses, des mastelles, des croustillons et des couques de Suisse, spécialités namuroises, dans des guinguettes au bord de la Meuse.

On les conduisit à Dinant. Les reîtres de Rouillon, de Poilvache, de Bouvigne et des autres nids de gerfauts ne les inquiétèrent point et ils parcoururent cette admirable vallée que Charlemagne et ses preux ont peuplée de légendes. Au pays des copères, ils virent travailler le cuivre par ces obscurs et admirables artistes que les soldats du Téméraire, commandés par le comte de Saint-Pol, noyèrent dos à dos, liés dans des sacs, en pleine Meuse, parce qu'ils avaient pris les armes pour la défense de leur ville. Ils mangèrent aussi des couques au miel sur lesquelles étaient dessinés en relief, les châteaux forts des alentours, Walzin, Vèves, Waulsort, Montaigle, Anseremme.



Ils traversèrent l'Entre Sambre et Meuse pour visiter la Notre-Dame noire de Walcourt qui avait quitté son église, une nuit, et que l'on retrouva le matin sur un arbre. Ils passèrent par Beaumont pour goûter les macarons qui, jusqu'à nos jours, ont conservé une éclatante réputation.

Tournay leur offrit des cralins bien cuits sur ses plus belles faïences et Mons ses meilleures tartes au fromage soufflé. Après qu'on leur eut montré le Doudou, le Car d'or et Sainte Waudru, on les conduisit en dehors des remparts, du côté de Nimy, dans un jardin, sous une tonnelle. Une grosse fille aux bras rougis par les baisers des flammes retirait du four de superbes tartes dorées que l'on apporta aux convives sur des ronds de joncs tressés. Ils piquèrent la croûte avec leurs couteaux et, selon l'usage, introduisirent du beurre dans les trous ainsi faits. C'était dans la bouche une onction tiède, molle, presque liquide et parfumée. Trillodinus avait mis tant de beurre qu'il lui en coulait dans sa barbe noire par les commissures des lèvres. Pour faciliter la digestion des nombreuses tartes incorporées, ils burent de



la bière de Louvain en bouteilles qui revient en picotements dans le nez.

Ils visitèrent encore bien d'autres villes. Ils furent reçus par Jean le plus vieil homme de Nivelles, habillé en pèlerin pour faire rire tout le monde, et avec la rue de Monsderrière lui, comme dit la chanson. Les aclos offrirent aux voyageurs leur tarte à la djote faite avec un mélange de fromage blanc, d'œufs, de beurre frit, de bettes, de petits oignons verts et de persil hachés menus.

Dodon et Trillodinus jugèrent enfin qu'il était temps de réintégrer leurs foyers.

Le peintre disait, chemin faisant, à son gros compagnon :

— Je ne me suis jamais si bien amusé. Je vous remercie, monsieur, de m'avoir fait connaître tant de bonnes choses. Quand je serai libre, monsieur, j'irai habiter ce pays pittoresque.

— Moi, répondit Dodon, je me souhaite pour retraite, cette contrée d'Entre-Sambre-et-Meuse qui est, selon moi, la plus belle du monde. Je ne m'étonne point, monsieur, que saint Benoit y ait établi quelques-uns de ses principaux monastères. Les coteaux et les vallées y sont doux



à l'âme et plus rians encore que ceux de l'Ombrie, sa terre natale. Une douceur et une joie perpétuelle semblent passer dans l'air comme une brise printanière. Ses paysages sont ineffables. Oui, monsieur, ce sont les chênes de ce pays qui abriteront ma vieillesse.

Ils rentrèrent donc à Bruxelles où les attendaient leurs amis.

Pour fêter ce retour, on déambula de la Tourette, si attirante par sa grande salle aux solives noires, au comptoir de chêne brun, mystérieux et discret comme une alcôve nuptiale, son poêle aux ornements luisants de cuivre rouge, à la tonnelle du Vieux Château d'or où l'on buvait de la bière du diable. On allait aussi à la Porte Rouge dont l'odeur d'écurie rappelait à Dodon la ferme riante où il avait joué pendant son enfance. Puis on se dirigeait vers Saint-Pierre célèbre pour sa belle collection de plats et de pots d'étain qui ornaient les rayons du comptoir.

Une nuit, Dodon qui avait laissé ses amis endormis sous les tables des Trois Perdrix ou dans les rigoles, s'était mis à la recherche de Trillodinus dont il venait d'être séparé par le



guet poursuivant celui-ci pour tapage nocturne. Il se trouvait dans les environs du Sablon, lorsqu'il entendit une douce musique qui tint attentive son oreille charmée.

— N'est-ce point, se dit-il, le bruit lointain de la flûte de Trillodinus qui lance ses trilles aux étoiles d'or du ciel un peu voilé par une vapeur de lait ? Non, cette mélodie est plus douce et plus tendre. Il y a toujours quelque chose d'aigre, de bizarre, d'échevelé et peut-être même de diabolique dans les airs de Trillodinus, son âme ne doit pas être en état de grâce, il faudra que je m'en assure. Ce que j'entends est une harmonieuse voix de vierge parmi des fleurs.

Ainsi Dodon devisait avec lui-même attiré par le chant gracieux de cette invisible sirène, lorsqu'il se trouva devant l'église. Une lumière qui y veillait faisait resplendir les vitraux. Ils s'animaient de feux multicolores en des robes somptueuses de madones joaillées et des armures de chevaliers. Et d'un vitrail à l'autre, des petites saintes, se donnant la main, faisaient en chantant une ronde tout autour de l'église.



— Ce sont sans doute les croisées du paradis, se dit Dodon émerveillé.

Il entendait plus distinctement maintenant la voix céleste qui l'attirait. C'était une sainte du vitrail qui chantait d'insidieux cantiques d'amour.

Elle l'appelait vers une autre contrée et il l'écoutait rougissant, un peu honteux d'être surpris par une bienheureuse, dans un pareil état, au sujet duquel elle lui faisait de tendres remontrances.

Dodon ne fut tiré de son ravissement que par l'aube qui éteignit les splendeurs célestes des grandes croisées gothiques et par Trillodinus qui avait cuvé sa bière dans l'ombre d'un porche.

Ils s'en retournèrent de compagnie, l'un soutenant l'autre. Les chariots bourrés de légumes, sentant bon le village, descendaient au marché de la Grande-Place. Ils montèrent sur l'un d'eux pour remettre un peu de fraîcheur factice dans leurs cerveaux embrumés.

Dodon continua d'entendre la voix céleste et, bientôt, n'entendit plus qu'elle. On le trouvait,



ravi en de longues extases, sourd à tous les bruits de la terre. La voix lui disait de partir, mais un peu lâche à se rendre à cet appel, il tentait d'y échapper en la compagnie de ses amis. Mais la voix, dans sa pureté virginale lui parlait jusque dans les tavernes les plus enfumées, les plus culottées. Dodon alors s'arrêtait de parler, devenait rêveur, puis implorant ses camarades par les regards, il leur disait d'un ton navré « allons ailleurs. »

Mais ailleurs, la voix le suivait, un peu irritée, insinuant des remords dans cette âme jusque-là pleine de sérénité.

A la fin, elle se fit irrésistible et Dodon rassemblant tout ce qu'il avait d'énergie, s'en alla, guidé par cette mélodie fraîche comme une source en printemps.

Il traversa un véritable paradis terrestre, car les choses lui étaient douces, l'aimaient, l'entouraient de caresses, et ce fut dans un jardin de délices qu'il aperçut une jeune fille chantant au bord d'une fontaine fleurie.

La sainte y voyait les événements de la vie sous leur aspect éternel. Elle ne leva point la



tête lorsqu'une image qui passa au fond de l'eau lui révéla l'arrivée de Dodon. Son cœur tressaillit d'aise et d'émotion, un sang jeune et ardent nacrâ la pulpe laiteuse de ses joues.

Il n'était pas moins ému et n'osait lever les yeux de peur de rencontrer les regards de la jeune fille. Il se pencha sur le puits. Tous deux virent dans l'onde cristalline leurs têtes émues et souriantes.

Alors il osa relever la tête et vit luire, entre les longs cheveux d'or qui étaient retombés sur le visage de son amie, deux grands yeux bleus mystérieux.

Sainte Amalberge entretint Dodon de choses divines.

Or, il advint qu'en ce temps-là, la très noble et illustre abbaye de Lobbes perdit le lustre de sa primitive dignité et fut frappée d'une telle affliction que l'on n'y voyait presque plus que des ruines, juste de quoi se remémorer qu'elle avait eu sa magnificence et sa grandeur. La gendarmerie avait pillé et rogné tous ses fiefs et dépendances, notamment aux quartiers de Flandre où saint Ursmer avait acquis de nom-



breux héritages. Ceux-ci lui avaient été donnés quand il annonça la parole de Dieu aux Flamans et Wasiens, sur les confins et lisières du diocèse de Tournay, comme dit la chronique.

Lorsque la paix ramena enfin le règne de Saturne, le vénérable Adélard, prélat de Lobbes, se mit en devoir de relever sa maison du misérable état où elle avait été réduite. On fit assembler les chapitres des chanoines et des religieux qui délibérèrent longuement et mûrement. Tous furent d'avis qu'il serait impossible de remédier aux affaires, dommages et intérêts de si grande importance, si l'on ne faisait intervenir les mérites des saints et les prérogatives attachées à leurs reliques. On fut d'avis de transporter le sacré corps de saint Ursmer dans les diverses parties de la Flandre où se trouvaient les biens du monastère, afin de fléchir ceux qui les retenaient et occupaient indûment.

Saint Ursmer entra donc en campagne et fut transporté avec honneur, pompe et appareil solennel, avec l'accompagnement de l'abbé, du doyen, de plusieurs chanoines, du trésorier de l'église et de quelques religieux de Lobbes.



Ils étaient déjà sur la route de Flandre quand, dans un songe, le vénérable abbé vit son patron vêtu avec une splendeur toute céleste se dresser devant lui. Son visage brillait d'une joie lumineuse et, d'un grand geste, lui montrant le chemin qu'il devait prendre, il lui dit : Il y a là-bas un saint homme dont la renommée est merveilleuse, de grandes forces sont en lui et son âme est investie de pouvoirs divins.

S'étant réveillé plein d'espérance, Adélard donna une autre direction au cortège.



Depuis quelque temps, Dodon se sentait pénétré d'une joie profonde telle qu'il n'en avait jamais ressentie. Une admirable sérénité donnait à la candeur de ses yeux bleus une clarté nouvelle, on eût dit qu'ils réfléchissaient maintenant l'azur profond et sans fin des jours les plus radieux de l'été, quand pas le moindre nuage ne vogue dans le ciel.

Il n'éprouvait plus le besoin d'aller chercher des impressions au dehors. Il ne quittait plus sa maison où luisaient les coquemars et les casseroles de cuivre rouge, les étains polis, où la couleur chantait sa folle chanson sur les pots



aux tons vieux bleu, vert tendre ou foncé, orange et pourpre, son jardin fleuri et ensoleillé. Il enlumina maintenant un récit qu'il avait composé de la résurrection et de l'ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il était arrivé à la dernière feuille, celle où, sur l'azur, le Dieu, étincelant dans l'or, montait vers les régions infinies, tandis que des vols d'archanges traversaient les airs pénétrés d'harmonie et de lumière et que trois apôtres du Sauveur, les bras déployés, la tête rejetée en arrière, abimés dans l'extase, regardaient resplendir la gloire de leur divin Maître.

C'était tellement beau et surpassait tout ce qu'il avait peint jusqu'alors, qu'il devenait impossible à jamais, pour lui, de glorifier plus parfaitement, avec plus d'éclat, la majesté du Sauveur des hommes.

Dodon était à tel point pénétré de la solennité de ce moment suprême, que sa main tremblait pour ajouter les dernières teintes. Il tremblait, une émotion étrange, inconnue, faisait palpiter son cœur. Il entendait le murmure lointain d'un hymne de gloire; ce murmure grandissait peu



à peu et les paroles latines arrivaient maintenant jusqu'à lui. Les fleurs de son jardin s'agitaient. Des lys, des roses et des pivoines s'élevaient des anges couronnés de lys, de roses et de pivoines qui s'allongeaient vers lui, souriants et purs ; d'autres anges joufflus et rieurs, aux chairs luxuriantes, dégringolaient en guirlandes à ses côtés ; les chants se rapprochaient de plus en plus et quand Dodon, l'âme dilatée d'amour, fut parvenu à donner en tremblant la dernière touche à son chef-d'œuvre, les portes de sa demeure s'ouvrirent et des prélats en habits pontificaux entrèrent, portant sur leurs épaules la châsse de saint Ursmer. Dodon vit alors le grand confesseur se lever dans la splendeur des élus, venir à lui, le prendre dans ses bras et l'embrasser longuement.

Tous ceux qui étaient là restèrent longtemps plongés dans la prière. Ils ne se dirent pas une parole, ils s'étaient compris sans s'être parlé.

Ainsi venait de se révéler la vocation de Dodon. Il entra maintenant dans l'apostolat et la béatitude.

Quand il fut revenu à lui, il fut tout étonné



de voir combien était humble la châsse du grand saint, car celle qui lui était apparue en songe avait un extraordinaire éclat d'or et de pierres. Il y avait vu étinceler des saphirs, des émeraudes, des améthystes et des topazes. Il comprit que tel devait être le reliquaire du bienheureux et, quelque temps après, on bénissait solennellement une châsse pareille à celle que Dodon avait vu resplendir, car artistes et artisans, peintres, orfèvres, sculpteurs, joailliers, émailleurs y avaient travaillé jours et nuits sans relâche.

Alors, avec saint Ursmer, Dodon quitta sa ville pour se diriger vers la Flandre.

On lui fit d'inoubliables adieux. Tous les pauvres gens de la cité, les ouvriers, les femmes et les enfants, tous ceux sur qui avait pu rayonner sa bonté, l'accompagnèrent vers l'ouest jusqu'à la tombée du jour; alors il les bénit et les congédia. Mais ils ne pouvaient se résoudre encore à le quitter des yeux. Ils se retournaient et s'arrêtaient tout en larmes pour l'apercevoir encore. Sur le chemin blanc bordé de verdure, ils le virent s'enfoncer dans l'or et la pourpre du cou-



chant, tandis que la châsse accrochant quelques rayons du soleil attardé, lançait au loin les feux de ses pierreries et les éblouissait.

Le saint cortège parcourut le Brabant et les Flandres, à travers de riches moissons, de fertiles et opulentes contrées où les rouges devenaient plus humides, les verts plus foncés et plus gras, et l'œil du bon Dodon s'humectait de plaisir à les admirer.

Beaucoup de malades furent guéris sur son passage, des querelles apaisées, des condamnés graciés de la mort. Le livre d'or de saint Ursmer rapporte que les bourgeois de Gand accourus aussi nombreux que des essaims d'abeilles, dans l'église de Sainte-Pharaïlde où la châsse était arrivée, y virent plus de vingt querelles accordées. Il est aisé de reconnaître que la sagesse de Dodon, expert en affaires de justice, y fut pour quelque chose.

La marche de saint Ursmer et de saint Dodon fut triomphale. Est-ce grâce à la vertu miraculeuse du grand patron de Lobbes ou aux mérites du bon Dodon, à sa figure amène et souriante qu'il était impossible de regarder sans plaisir,



qu'ils furent reçus partout avec des transports de joie et eurent bien de la peine à ne point se laisser retenir trop longtemps?

Nous serons plus justes que cet obscur hagiographe binchois, dont nous avons précédemment parlé, qui ne cite même pas Dodon dans l'énumération des miracles alors accomplis, en accordant à l'intervention de chacun la part qu'elle mérite.

Leur chemin se continua vers Bruges d'où le magistrat et le peuple, venant au-devant du saint, le reçurent et conduisirent dans la ville avec telle dévotion et révérence qu'il convenait. On avait préparé sur la place un pavillon pour la châsse, afin qu'elle pût être vue de tous les fidèles dont le nombre était trop considérable pour la cathédrale.

Les chandelles qui brûlaient autour du corps du saint furent éteintes par une rafale qui venait du large. Le clerc chargé d'y veiller les avait déjà rallumées plusieurs fois, mais leurs flammes ne pouvaient pas résister au vent. Il s'en allait une troisième fois pour rallumer sa chandelle et se trouvait au seuil du pavillon; Dodon



venant vers lui, il vit soudain une lumière luire au bout de son flambeau. « Loué soit Dieu! s'écria-t-il, glorifions-le. Voici du feu envoyé du ciel par l'œil de Dodon; » et cette lumière fut conservée tout le temps qu'ils restèrent dans la ville.

Ils s'en furent alors à Osbourg, à Furnes, à Lille et Blagerem près d'Aire en Artois, à beaucoup d'autres endroits encore, puis ils rentrèrent à l'abbaye de Lobbes dont la splendeur ne tarda pas à renaître.

On eût dit que la présence du bon Dodon y attirait les faveurs célestes. On y vit refleurir la même ferveur qu'au temps du fondateur saint Landelin, de saint Ursmer, de saint Ermin, de saint Hydulphe et autres bienheureux qui la glorifièrent.

Plus aucun religieux ne souffrait de la rigueur de la règle monastique. La seule présence de Dodon la rendait douce.



## XI

Dès son arrivée, Dodon délivra l'abbaye d'un importun et dangereux parasite.

Le château de Griniart, perché sur un rocher inaccessible, au confluent de la Sambre et du ruisseau de Bienne lez Happart, à une demi-lieue de Lobbes, donnait encore des tracas aux bons religieux qu'une fois déjà saint Ursmer, leur bienheureux patron, avait délivrés d'un méchant seigneur, possesseur de ce fief. C'était un des barons du comte de Hainaut qui avait fait de Griniart, ancien oppidum gaulois, place forte des Grudiens depuis longtemps abandonnée, le manoir redoutable au large fossé, aux murs



crénelés à l'abri desquels il pouvait entasser tout ce qu'il pillait dans le pays de Liège, le comté de Namur et voire la Lorraine, aussi bien que dans ses alentours. Rien ne trouvait grâce à ses yeux.

Aucun bateau, même de l'abbaye, ne passait sur la Sambre sans lui payer un tribut élevé ou sans être fortement rançonné par lui. Il poussa l'insolence jusqu'à baptiser les tours de son repaire des noms des provinces dont il avait tiré l'argent nécessaire à la construction.

Ceux de Lobbes, à l'extrémité du pays de Liège et aux confins du Hainaut, sans protection, étaient réduits à une très dure nécessité et contraints de prendre la fuite à chaque alarme, afin de préserver leur vie des caprices sanguinaires de ce baron féroce, ou de la colère de ceux qui venaient inutilement assiéger son antre, pour se venger de ses rapines.

Bien souvent ce fauve, dont l'impiété était aussi grande que la rapacité, enlevait aux pauvres religieux jusqu'aux choses les plus indispensables de la vie. Mais ils auraient supporté allègrement ces privations pour mériter davan-



tage les faveurs célestes, si jour et nuit, le son des trompettes ne les eût distraits du recueillement qui convient aux méditations pieuses, n'avait troublé le service divin et, par conséquent, diminué notablement la révérence due aux saints.

Les prières, à la fin, furent exaucées et les bienheureux saints Pierre et Ursmer, ne pouvant souffrir davantage ces outrages et injures, se disposèrent à secourir leurs bons serviteurs.

Une nuit que tout était silence et que l'insigne larron, dégénéré de sa noblesse, veillait sur sa couche combinant de nouveaux forfaits pour le lendemain, les saints patrons lui apparurent, le regardant d'une face sérieuse et pleine de menaces. Le confesseur tenait une javeline très effilée avec laquelle il allait porter un coup mortel à ce mauvais, lorsque l'apôtre saint Pierre l'empêcha de le toucher et retenant sa main, lui dit ces paroles : « Pardonne-lui, mon frère, pardonne-lui, octroie-lui cette grâce en considération de ce qu'il a pris la peine d'aller à Rome visiter le lieu de ma sépulture. Mais qu'il se garde de demeurer ici à l'avenir et de molester



ultérieurement nos fidèles serviteurs. S'il ne se comporte pas plus honnêtement, le supplice qui est à présent différé, ne lui sera plus épargné. »

Cela dit, les bienheureux disparurent, laissant le seigneur à moitié mort de frayeur et d'épouvante. Quand il fut revenu de son premier effroi, il abandonna sa couche avec hâte, emplit la demeure de ses cris, troussa bagages, sauta en selle et s'enfuit, suivi de la bande désordonnée de ses reîtres éperdus.

Il brûla les lieues, traversant Buvrines et Binche, sans s'arrêter, jusqu'à Mons où son destrier, de fatigue, s'abattit sous lui. Quand il fut arrivé auprès du comte de Hainaut, il lui raconta par le menu, en présence de ses chevaliers, la vision dont il avait été aussi ému. On eût dit Héliodore narrant sa flagellation et le mauvais traitement qu'il avait reçu lorsqu'il s'était avisé de mettre la main sur les trésors des veuves et orphelins conservé dans le temple de Jérusalem, disant à tous qu'il devait la vie au grand prêtre Onias qui avait prié pour lui. Celui-ci publiait qu'il tenait la vie, vraiment, du



souverain pontife saint Pierre qui avait empêché saint Ursmer d'exercer la justice divine. Il se fût bien gardé de retourner encore dans ce manoir visité par les saints; il y eût plutôt envoyé ses ennemis pour les y voir punis et châtiés comme il l'avait été.

Tous ceux qui avaient entendu ces merveilles en avaient été étonnés, et, depuis lors, personne n'avait eu l'audace de s'emparer du château hanté. Il resta donc à l'abandon, tombant peu à peu en ruines.

On le considérait maintenant comme tout à fait inoffensif. Aussi, quelle ne fut pas la stupeur des bons religieux et des habitants de Lobbes, lorsqu'on apprit qu'une troupe de mauvais gueux s'y étaient réfugiés et fortifiés.

Un nommé Anselme, ancien reître du baron, gibier de potence qu'il avait flairée plusieurs fois, avec une douzaine de compagnons du grand chemin s'en était emparé, y avait donné asile à tous les vagabonds et rôdeurs du pays et formé de la sorte une bande redoutable.

Après avoir causé de très grands et très notables dommages à l'abbaye, pour mettre le com-



ble aux outrages, ils pillèrent le village de Strée, qui appartenait au monastère et, sans aucun égard pour le lieu sacré, prirent le principal fermier dans l'église. Ce fermier avait la charge de fournir toutes choses nécessaires pour la nourriture des religieux durant le mois de mai suivant, car il y avait alors un tel ordre dans le monastère, que douze des principaux tenanciers étaient obligés de bailler tous les vivres indispensables pour l'entretien du couvent, chacun à son mois.

Le prélat, troublé par ces mauvaises nouvelles, enfourcha sa mule et, suivi de quelques religieux, s'en alla au château de Griniart, où le fermier était captif.

Là, il fit une sérieuse remontrance et réprimande au ravisseur ; mais ce fut en vain. L'abbé et ses moines furent contraints de se retirer sous les railleries et les blasphèmes des pillards.

A la fin, ne sachant plus où donner de la tête, ils eurent recours à saint Ursmer, se remémorant toutes les faveurs et les secours dont il les avait gratifiés en de telles occurrences.



C'est à ce moment qu'était arrivé le providentiel Dodon.

De grand matin, il s'en alla à Griniart suivi des religieux qui portaient en pompe solennelle les reliques de leur patron.

Le pillard s'était réveillé aux chants liturgiques, il était descendu à la porte du château pour écouter la requête de Dodon, prêt déjà à l'accabler de ses sarcasmes impies, mais à la vue de la châsse, il se sentit troublé, perdit la tête et se mit à trembler de tous les membres comme frappé d'une fièvre maligne. Il était tellement dépouillé de volonté, qu'on le contraignit à délivrer son prisonnier, à restituer ce qu'il avait dérobé et à partir sur-le-champ du manoir.

Ce ne fut qu'une heure après avoir quitté le château que les brigands recouvrèrent leurs sens et comprirent ce qui s'était passé. Ils voulurent revenir sur leurs pas, mais les religieux avaient laissé une bonne garde à Griniart et ils ne purent y rentrer.

La bande se dispersa bientôt non sans avoir rossé Anselme, son ancien chef, parce qu'il n'avait pas su résister aux objurgations des reli-



gieux protégés par les reliques de Mgr saint Ursmer.

Les uns se firent dépêcher par les paysans d'alentour du château de Beaumont qui se vengèrent de leurs rapines, les autres redevinrent les familiers de la grand'route pour détrousser les voyageurs.

Quant à Anselme, après avoir pris le temps de se faire oublier, il reparut à Thuin.

Il s'y tint coi pendant quelques mois, ayant tous les dehors d'une vie honnête. Il s'était fait marchand ambulant pour rôder dans les villages voisins et y guetter les bonnes occasions de rapine. Il feignit de besogner très durement pour éloigner de lui les soupçons des gens de justice.

C'était un très joyeux compère, habitué à se faufiler dans la confiance de ses concitoyens ; aussi, au bout de peu de temps, ayant endormi la défiance de tous, il se mit à recommencer ses larcins et ses scélératesses d'autrefois.

Des vols se commettaient partout sans que l'on pût deviner celui qui les perpétrait. Comment soupçonner un homme dont la vie était si tranquille et si occupée par le travail ! Plusieurs in-



nocents furent condamnés, et les vols, loin de cesser, continuèrent de plus belle. Les églises mêmes ne furent plus respectées : des objets sacrés et des ornements précieux disparurent.

Or, il advint qu'un jour dans la chapelle du château de Thuin, laquelle avait été élevée en l'honneur du grand saint Ursmer, le larron s'introduisit nuitamment par une fenêtre de la sacristie et fit main basse sur le calice, le saint ciboire, l'ostensoire et divers ornements gemmés de rubis, d'améthystes et de topazes.

Il se fait que l'on avait mis là, pour être descendue le lendemain dans une petite cave voisine, la provision annuelle du vin destiné au saint sacrifice de la messe.

Notre homme eut tôt fait d'enlever la bonde du quarteau et se mit en devoir, en soulard qu'il était, de se vider dans le gosier de copieuses rasades de ce vin jeune et plein de force. Il plongeait le calice consacré dans le fût, l'emplissait à pleins bords et le vidait d'un trait. Le liquide ruisselait dans son estomac, il était sucré et parfumé et remplissait de joie le drôle qui riait d'aise et buvait si goulûment que le vin lui



coulait sur les joues par les commissures des lèvres.

Le bonhomme, après s'être bien gorgé de cette boisson, eut l'idée saugrenue d'en offrir à saint Ursmer et à sainte Brigide, dont les statues avaient chacune leur autel dans la chapelle. Il s'en alla à tâtons dans l'église à leur recherche.

Mais le grand saint ne lui permit pas ce sacrilège.

Les fumées du vin lui montèrent au cerveau et tout se mit à tourner autour de lui. En même temps il se sentit brûlé au dedans, d'un feu terrible.

Dans son ivresse, il s'imagina qu'il se trouvait au milieu des flammes, que tout son corps flam-bait ; il voulait se sauver, mais ne trouvait plus d'issue, trébuchait et dégringolait dans les bancs, renversait les chaises.

Le feu qui le dévorait devenait plus intense et le faisait hurler. Il criait comme un damné, vociférait, blasphémait, implorait, appelait au secours. Mais le silence seul succédait à ses cris et l'épouvantait ; à la fin, il sentit dans sa



main la corde de la cloche à laquelle il se suspendit pour sonner, sonner éperdument. La cloche affolée se mit à bondir dans sa tourelle. Les sons s'en échappaient comme des volées d'oiseaux lugubres pour s'éparpiller sur toute la ville. Le veilleur de la tour, croyant à un péril, corna aussitôt. Puis le tocsin fit entendre sa voix sinistre et bientôt toutes les cloches de la ville lui répondirent. Mais c'était celle de la chapelle qui dominait les clameurs de bronze ; elle faisait un vacarme d'enfer, le soulard cramponné à sa corde était soulevé à deux mètres du sol, retombait puis rebondissait, emporté par une extraordinaire furie, écumant, fou.

Les Thudiniens, réveillés en sursaut par ce bruit, crurent sans doute que leur dernière heure sonnait. Depuis les invasions des Normands on n'avait plus eu de nuit aussi tourmentée.

Quand la première stupeur se fut un peu dissipée et que, réunis dans la cour du château et la grand'rue, les hommes en armes se demandèrent le péril qui menaçait la ville, le veilleur désigna la chapelle comme ayant donné l'alarme et la continuant avec une frénésie inquiétante.



Comme on se dirigeait vers le lieu consacré à saint Ursmer, une certaine accalmie commença de se produire. La cloche maintenant hoquetait comme un homme ivre et les intervalles devenaient de plus en plus longs. En même temps l'on entendait de longs hurlements et comme des râles.

Quand ils eurent ouvert les portes de la chapelle, ils virent, à la lueur des flambeaux, le forcené qui continuait à se démener autant que la fatigue et l'ivresse le lui permettaient encore.

— Au feu, au feu, criait-il avec égarement et hébétude aux arrivants.

— Où est le feu ? lui dirent-ils.

— Ne voyez-vous donc pas que je brûle, les flammes m'entourent, me mordent, j'ai des charbons enflammés dans tout le corps.

On eut beaucoup de peine à l'arracher à la corde. On vit alors l'église en désordre, les objets sacrés dispersés sur les dalles et les marches de l'autel, les bancs et les chaises renversés, le calice déformé, car, dans ses titubations, Anselme avait marché dessus, le quarteau vide et le vin à terre.



Alors, tout s'expliqua. On se saisit du sacrilège et on l'envoya dans une basse fosse couvrir le vin destiné au saint sacrifice, dont il s'était aussi amplement gorgé.

On instruisit contre lui et l'on découvrit l'innombrable série de ses crimes.

Le tribunal ecclésiastique le condamna à être brûlé vif.

Mais après qu'il eut été roué publiquement à la cour de la paroisse, l'abbé de Lobbes intercédait pour lui en raison de son repentir. On se disposait à le brancher à un des arbres qui entouraient le château fort construit par Notger, évêque de Liège, à la place où fut plus tard le jeu de saint Laurent, car les environs étaient peu sûrs, la ville fermée, et l'on ne se souciait pas d'aller jusqu'au gibet, à mi-chemin de Thuin et de Gozée, où était dressée en permanence la potence du baillage.

Les gestes des abbés de Lobbes, les tables de la seigneurie de Beaumont, les chroniques de la ville et du chapitre de Thuin d'où est tirée cette très véridique histoire oublient de mentionner que Dodon arrivait en cet endroit, au pas de sa



mule, au moment même où Anselme, prêt à être cravaté de chanvre, faisait assez piteuse grimace en voyant se balancer doucement la corde enroulée à la poulie d'un corbeau de fer enchâssé dans le mur. Le baiser du capucin chargé de le reconforter en cet instant pénible, n'était sans doute qu'un médiocre avant-goût des joies célestes qu'il allait goûter dans quelques instants, car il se détournait pour éviter le contact trop prolongé de la barbe roussâtre où s'étaient égarés quelques débris de soupe coagulée.

L'aspect réjoui du saint, ses doux yeux bleus de velours, ses bonnes joues roses, fleurs de santé, et les quelques poils frisés qui lui ornaient le menton, détournèrent l'attention des spectateurs accourus en grand nombre, attirés par la curiosité de voir gigotter un homme au bout d'une corde et passer une langue rouge aussi longue qu'un mouchoir.

Les femmes étaient déjà à genoux pour recevoir sa bénédiction et récitaient un Pater et un Ave. Et sur leurs têtes il semait de petites croix de sa belle main dodue.

Les uns se précipitèrent à la tête de la mule



et se disputèrent pour tenir la bride, les autres se bousculèrent pour aider le saint à mettre pied à terre.

Il avait déjà reconnu le patient dont il connaissait les exploits.

— Je ne pense pas, se dit-il, que cet homme, si mauvais qu'il soit, mérite une peine aussi infamante et aussi terrible. Il ne manque point, à dire vrai, d'une scélératesse invétérée et sa conscience est chargée de nombreux méfaits.

Il fut longtemps la terreur des campagnes, seigneur du grand chemin, il détroussa les voyageurs et pillait les bateaux. Ses exactions causèrent bien des peines à nos bons frères de Lobbes, mais il faut reconnaître qu'il ne résista point à l'invocation de monseigneur saint Ursmer, quand je lui enjoignis de déguerpir de Griniart où il s'était fortifié, avec tous les chenapans de la contrée. Il prouva, en somme, que son âme n'était point aussi perverse qu'on aurait pu le supposer ; il se hâta de quitter son repaire et baissa la tête, plein de respect, en passant près de la châsse qui contient les reliques vénérables dont nous étions porteurs. Je crois même



me souvenir qu'il ne manqua point de se signer.

Si notre bienheureux patron l'a puni d'une manière si pittoresque, lorsqu'il voulut dernièrement voler les objets sacrés de la chapelle, son intention n'est point de le priver de la vie à raison de ce sacrilège, sinon il l'aurait foudroyé au moment même, avec l'aide du Seigneur qui eut toujours pour lui toutes les complaisances ; s'il ne l'a point fait, alors que cela lui était si facile, nous ne pouvons disposer d'un être que lui-même a épargné.

Qu'Anselme vive donc, car il n'appartient à aucune justice humaine d'enlever la vie à un homme, si méchant qu'il soit, parce que c'est une créature faite à l'image de Dieu. Dans tout homme, de quelque crime qu'il se soit rendu coupable, il reste toujours quelque étincelle divine que personne ne peut s'arroger le droit de détruire.

Cette réflexion faite, avisant l'ordonnateur de la cérémonie funèbre, il lui chuchota quelques mots à l'oreille. Celui-ci réfléchit, discuta à voix basse, parut hésiter, puis incapable de résister



au charme persuasif du saint, finit par acquiescer à sa requête.

Ce manège intriguait beaucoup les spectateurs. Ils se pressaient tous autour du saint, chacun voulant mieux voir et comprendre.

Dodon avait dévisagé quelques commères proches et, appelant l'une d'elles à côté de lui, dit à Anselme en la lui montrant :

— Incorrigible gueux, pendard, en souvenir et par considération pour le grand saint qui, deux fois déjà, t'a révélé sa puissance, je te donne la vie sauve si tu veux épouser en justes noces la femme que je te présente.

Anselme étonné de l'aubaine, ne pouvant croire à ce salut inespéré, regarda avec attention la péronnelle pour détailler ses charmes. On vit bientôt son visage se rembrunir et ce fut avec une expression de terreur comique qu'il répondit à celui qui voulait le sauver de la mort :

— Regardez-la : fin nez, ténues lippes, long menton...

fin nez, c'est colère.

ténues lippes, c'est méchanceté.

long menton, c'est avarice.



Non, non, merci bien, pendez, pendez, monsieur le curé, je préfère encore être pendu plutôt que martyrisé jusqu'à la fin de mes jours.

L'assistance, à cette boutade, partit d'un éclat de rire unanime. Dodon retint avec ses deux mains son gros ventre trop agité. La mule elle-même, encouragée par tous ces éclats de voix, se mit à braire de gaieté.

Le condamné, augurant bien de cette bonne humeur, n'hésita pas à en profiter. Rendu audacieux par la situation critique dans laquelle il se trouvait, il s'écria :

— Monsieur saint Dodon, bon monsieur saint Dodon, si c'était encore celle qui est là, non loin de vous, à votre droite, et qui a sur la tête un si joli petit bonnet de dentelles, on ne répondrait peut-être pas non.

— Eh, garçon, dit le saint, tu n'es pas dégoûté ! Quoi ! tu devrais être pendu et il te faut ce beau brin de fille avec ta grâce ! Ne veux-tu point que je te dote par-dessus le marché ?

Tu ne manques pas d'exigence. Mais crois-tu qu'une belle garce comme celle-ci, ajouta-t-il en caressant complaisamment le frais menton bien



arrondi de la fille, voudrait d'un gibier de potence, d'un renégat de Robert tel que toi, quand elle peut choisir par toute la ville un gars plus beau et moins dévergondé? Au demeurant, arrange-toi avec elle, si elle dit oui, je ne veux pas disposer mieux qu'elle de son salut.

Et vraiment le drôle n'avait pas l'air de douter de son succès. Il se mit à lui faire de doux yeux en lui adressant des discours moitié comiques et moitié tendres. Il la combla de promesses en un langage plein de salacité.

Il faisait si bien rire tout le monde que l'on oubliait le sacripant qu'il était et la cause pour laquelle il se trouvait sous cette corde qui continuait à se balancer doucement, attachée au corbeau de fer.

Et l'on ne fut pas trop étonné d'entendre la fille accepter en rougissant.

Pitié, vanité, sensualité? Il y avait de tout cela, sans doute, dans les causes obscures de sa décision. Le cœur des femmes est mystérieux et insondable.

— Prends-la, dit Dodon, tu lui dois ta méchante carcasse, ne la rends pas trop malheu-



reuse et surtout, que nous n'entendions plus jamais parler en mal de toi.

— Je vous le promets, monsieur saint Dodon, c'est une affaire entendue.

Nous pensons que la promesse fut assez convenablement tenue, car les annales du baillage de Thuin ne mentionnent plus aucun méfait d'Anselme.

Il voua même une telle reconnaissance à l'état ecclésiastique, qu'il éleva chaque année une paire de chapons pour saint Dodon et qu'il laissa parfois caresser sa femme par les capucins de l'endroit, qui sont, comme on le sait, humbles et vaillants à l'amour.

Dodon, après avoir encore distribué quelques bénédictions, remonta sur sa mule, puis, accompagné de quelques savants pères du couvent de l'Oratoire, se rendit à Aulne où se passaient des événements de la plus haute gravité.

Dans toute la ville, ce jour-là, on célébra la clémence de Dodon.



## XII

Ce n'était plus le temps où l'ardeur surhumaine de saint Benoît, de saint Landelin, de saint Bernard, peuplait d'abbayes notre pays, ce n'était plus les temps de foi du bienheureux Simon, du doux Werric, de Franco de Mortuavilla, de Balduinus de Castileto et de Jean de Barbaçon qui avaient construit le majestueux vaisseau gothique, dont le chœur grandiose, encore debout maintenant au milieu des ruines couvertes de verdure, élance vers le ciel, comme des mains jointes, les ogives audacieuses de ses croisées.

L'esprit qui avait animé les fervents fonda-



teurs de l'ordre des Bénédictins et de Citeaux avait disparu.

La règle de saint Bernard, qui n'est qu'une émanation de celle de saint Benoît, disait : « que le religieux ait moins souci des choses temporelles que des choses spirituelles... Car il est écrit : Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice et le reste vous sera donné par surcroît. Qu'il sache qu'il est, avant tout, chargé du gouvernement des âmes. Que l'abbé ait, pour tous ses frères, un amour égal; qu'il les soumette tous à une même discipline. Qu'il reprenne, qu'il supplie, qu'il menace tour à tour selon la parole de l'Apôtre; qu'il change de conduite selon les temps, mêlant la douceur à la sévérité; qu'il ne ferme jamais les yeux sur les infractions à la règle; qu'il sache prendre en main le glaive de l'autorité; qu'il retranche, qu'il extirpe impitoyablement les abus dans leurs racines. »

Mais depuis longtemps on n'agissait plus de la sorte à Aulne. Une période d'énergie, de vigueur et d'action avait succédé aux siècles de contemplation et de prière. La règle monastique



avait été rompue. Après la vie intérieure, la vie en dehors ; déjà les aspirations dont la Renaissance fut le superbe et suprême épanouissement, agitaient les moines et les exaltaient. Les religieux qui quittaient la robe de bure pour revêtir la cotte de mailles, s'accommodaient difficilement du régime claustral si sévère et il leur semblait indigne d'eux de filer silencieusement la quenouille monacale pendant que l'on guerroyait au dehors.

Comment accorder la conduite de Dom Alexandre, abbé d'Aulne, avec la règle cistercienne, même en tenant compte de la sainteté de la cause qui le décida à s'armer, lui et tous les vassaux de l'abbaye, pour combattre aux côtés d'Hugues de Pierrepont, prince-évêque de Liège, contre Henri le Guerroyeur, à la Warde de Steppes près de Montenaken. On sait que le duc de Brabant, après avoir pillé les états du prélat, avait couronné ses forfaits par un sacrilège atroce. Dans l'église de Waleffe, il avait brisé, d'un seul coup de sa masse d'armes, le crucifix qu'on avait placé en signe de deuil au milieu de la grande nef et il s'était écrié : L'évêque de



Liège croit-il m'effrayer par de semblables mômeries!

Certes, ce crime demandait vengeance et l'on ne fut pas étonné de voir Hugues de Pierrepont, après avoir célébré la messe en habits pontificaux et donné à ses soldats l'absolution, revêtir la cuirasse et s'élancer le premier au combat.

C'était une guerre sainte assurément puisque l'on vit planer dans les airs, au-dessus de l'armée liégeoise, la sainte Vierge Marie vêtue de blanc et saint Lambert brandissant une épée flamboyante. Aussi, Henri fut vaincu, et il dut venir, pieds nus, recouvert d'un cilice, tout comme Frédéric Barberousse, faire amende honorable dans l'église de saint Lambert en présence du prince-évêque, du chapitre, des nobles et du peuple.

Dom Alexandre assistait à la cérémonie, plus chevalier que prélat, et ce fut d'un air chargé de colère et de mépris qu'il regarda le duc ôter son chaperon, s'agenouiller devant un crucifix couché sur des épines et dire à haute voix : « Ecoutez tous, prince, prélats, seigneurs et peuple de Liège, écoutez! Je suis Henri, duc de Brabant,



qui pris votre ville, la pillai et y commis des atrocités innombrables. Mais j'en fus bien puni à la Warde de Steppes. C'est pourquoi je prie Dieu et monsieur saint Lambert de m'accorder la grâce! J'implore également le pardon de monseigneur Hugues, de son chapitre et de tous ceux qui sont ici présents, grands et petits! »

Comment, après de pareilles victoires, se résigner à rentrer dans le cloître pour ne s'y intéresser qu'aux choses spirituelles, alors surtout qu'Aulne, à cause de la proximité de Thuin, ville à l'humeur énergique, où l'élément démocratique s'était fait jour de bonne heure, était sans cesse sollicitée à prendre fait et cause pour l'un ou l'autre parti belligérant. La neutralité n'était pas possible, l'abbaye était trop riche pour cela.

Tout en elle, jusqu'à l'élection de ses abbés, avait fini par se ressentir des influences politiques extérieures. Aulne, comme d'autres monastères, sans être précisément une forteresse, était une sorte de camp retranché, où s'abritaient les moines qui n'avaient pas renoncé à toute relation avec le monde, et auxquels l'autorité



religieuse avait donné une influence considérable sur l'exercice du temporel.

Mais ces temps héroïques étaient aussi passés. Après les moines guerriers étaient venus les moines jouisseurs. Un abbé montra le premier l'exemple en déshonorant un grand nombre de jeune filles des environs et des religieuses. Il eut, dans les villages voisins, une quantité considérable de bâtards et il s'en vantait publiquement. Enfin ayant enlevé une jeune fille d'une famille puissante et l'ayant violée, il s'était fait assassiner sur la route de Thuin, par les frères de la victime. L'un d'eux lui asséna un coup d'épée si terrible, qu'il lui fendit la tête jusqu'aux dents.

Un autre abbé installa sa maîtresse dans la belle ferme de Beaudribus, plus luxueuse qu'un château et lui en donna les revenus.

On vivait à Aulne dans la bombance. Les moines mangeaient dans la vaisselle d'argent, s'amusaient, recevaient des femmes dans l'abbaye. Les cellules étaient transformées en boudoirs ; des meubles rares, des tableaux qui n'avaient rien de religieux et de riches tentures les ornaient. Enfin le monastère, changé en pa-



lais, était célèbre dans tout l'Occident pour l'hospitalité fastueuse qu'il offrait à ses hôtes.

Ce n'était même plus le temps où, réunis dans une communauté de plaisirs et de festins, moines et abbés s'entendaient entre eux pour user des richesses accumulées depuis des siècles par les vertus de leurs prédécesseurs.

Ce n'était plus le temps où, pour le sacre de l'abbé, les dames blanches de la Thure arrivaient sur de blancs palefrois, le long des rives de la Sambre, escortant l'abbé de Lobbes étendu, à cause de ses infirmités, dans une gondole envoyée de Venise, où les cloches sonnaient à toutes volées, où le carillon répandait dans la vallée verdoyante son gazouillis cristallin pour saluer l'arrivée des abbés de Citeaux, de Cambron, de Villers, d'Orval, de Peterpot et de Jardinnet, tandis qu'une troupe d'hommes magnifiquement vêtus, composée de la jeunesse des villages de Gozée, Montigny le Tigneux, Landelies et Leernes, escortaient ces augustes visiteurs. La discorde régnait à Aulne !

Ah ! lorsque saint Bernard envoyait quelques religieux fonder une abbaye, porteurs seule-



ment d'une haire et d'un sac, leur disant : *Sine temporalibus, neque vivere, neque Deo servire est*, il ne prévoyait certes pas que ce serait l'abus de ce temporel qui détruirait sa moisson florissante !

L'abbé Guillaume de Beusart voulant assurer sa succession à son neveu, ne négligea rien pour réussir dans cette entreprise. Il acheta la bienveillance du prince évêque de Liège pour 32,000 florins de Brabant, il corrompit beaucoup d'autres personnages influents, tant de l'ordre spirituel que de l'ordre temporel, si bien que ce neveu, du vivant même de l'abbé, son oncle, fut élevé à la dignité abbatiale en vertu d'une bulle du pape.

Beusart mort, la communauté, bravant l'autorité pontificale, nomma, conformément à la règle, un autre abbé.

« Pendant longtemps, dit la chronique, Aulne se vit quotidiennement envahie par des procureurs et autres gens du même acabit, sans profit pour personne, car on luttait de mauvais vouloir comme s'il s'était agi de deux troupes ennemies en présence. »



Le monastère perdit toute force morale. Mais enfin, frappé des foudres du Vatican, l'élu des religieux se vit forcé de battre en retraite.

On espérait retrouver enfin le calme et la paix, mais la situation ne fit qu'empirer à cause de l'humeur atrabilaire de l'abbé. Un manuscrit latin du temps expose ainsi les griefs des moines : « Sébastien révéla bientôt tout ce qu'il avait de mauvais dans le caractère : hautain envers ses confrères, nourrissant des projets d'une ambition insensée, il affectait de ne vivre qu'avec les grands et s'entoura d'un luxe vraiment princier ; vingt chevaux et autant de domestiques suffisaient à peine pour son service personnel. Afin de subvenir à ses dépenses, il vendit les objets d'or et d'argent de la communauté sans même s'inquiéter s'ils appartenaient ou non au service du culte. Les moines durent manger dans de la vaisselle d'étain, ce dont ils manifestèrent leur indignation, il ne s'ensoucia pas : il vendit le domaine de Graux et trois autres grandes fermes de l'abbaye, donna en engagères les biens du couvent si bien que, indépendamment des revenus ordinaires, il gaspilla, en quatre années, plus de qua-



rante millé livres de Paris et, comme dernier trait, s'appropriâ l'argent réservé aux pauvres et aux religieux eux-mêmes. »

Aussi, dès que l'évêque de Liège, son protecteur, fut décédé, ses ennemis relevèrent la tête, bien résolus à lui arracher une autorité dont il abusait aussi indignement. Ils écrivirent au nouveau prince, lui exposant leurs maux et le suppliant d'y mettre un terme. Sébastien ayant reçu de son suzerain un message plein de remontrances et de menaces, excommunia tous ceux qui s'étaient plaints de lui, sous prétexte qu'ils avaient porté une grave atteinte aux privilèges de l'ordre. Mais l'abbé de Citeaux, averti, annula la sentence. Sébastien, ne pouvant plus contenir sa colère, voulut faire emprisonner les rebelles, mais ceux-ci prirent les armes. Le cloître fut ensanglanté !

Enfin, Sébastien, ayant appris l'arrivée d'une commission ecclésiastique chargée d'une enquête et sentant contre lui une irrésistible coalition d'animosités, résigna la dignité abbatiale moyennant une forte pension viagère.

Ce fut son ancien rival Dyonisius que l'on dé-



signa en son remplacement. Mais on s'aperçut bien vite que l'on n'avait pas gagné au change. Sa cupidité seule lui avait fait briguer le pouvoir. Il était d'humeur farouche et de mœurs grossières. Méchant à l'égard de tous, il persécuta surtout ceux qui n'avaient point été autrefois ses partisans. Il se montrait aussi malhonnête à l'égard des visiteurs. Si, à cause de leur rang il était forcé de les recevoir à sa table, il les chassait à force d'incivilité.

Aulne perdait son bon renom d'hospitalité. Il privait les religieux du nécessaire. Il aliénait des biens, s'appropriait l'argent, puis s'en allait annoncer en pleurant à la communauté qu'on l'avait volé dans son lit. Aussi vit-on les scènes du précédent abbatiat se renouveler; c'était un désarroi complet.

Dyonisius étant allé visiter la ferme de Beaudribus y tomba gravement malade. A toute heure on apportait à l'abbaye des nouvelles de sa santé. Il s'éteignait doucement, disait-on, et la communauté était pleine d'angoisse, non de le voir mourir, mais de le voir guérir. Enfin! au soulagement de tous, un messager vient, es-



soufflé, annoncer qu'il a passé de vie à trépas.

En un instant le moutier est sens dessus dessous, on vide les poulaillers, on plume les volailles. On met à sec les réservoirs à poissons. Au lieu d'un *De profundis* on entonne le *Te Deum*. Les fourneaux de la cuisine ronflent d'allégresse, on défonce les futailles. Un festin est préparé, comme pour une grande fête. Dans le grand réfectoire aux dix-huit colonnes de pierre bleue supportant les voûtes, la table est servie. On mange, on boit, on rit, on chante. Les jeunes moines, par les fenêtres, jettent des reliefs et des bouteilles à moitié pleines aux gougues qui, sur le chemin, les attendent pour terminer la noce par un rut copieux. Mais soudain, la porte s'ouvre. Pâle, amaigri, vert de rage, Dyonisius paraît à l'entrée du réfectoire ! Un silence de stupeur et d'épouvante parcourut la salle. Ce qui lui restait de voix se mit à tonner, à hurler, répandant l'indignation qui débordait de son âme. Il était arrivé subrepticement par le souterrain qui reliait Beaudribus à l'abbaye.

Il prit aussitôt des mesures de rigueur telles que la révolte, encore une fois, se déchaîna dans



le malheureux monastère. Les apostasies s'y multiplièrent. Un jeune religieux jeta le froc aux orties et partit en Hollande avec une servante de Beaudribus, emportant le linge et l'argenterie dont il était le gardien.

Il ne restait plus rien à Aulne de la ferveur primitive, la règle n'était même plus connue. Seules les pires passions y régnaient. Les supérieurs spirituels du monastère ayant jugé qu'il fallait faire cesser ce scandale, Dodon arriva au pas de sa mule, accompagné de quelques savants pères du collège de l'Oratoire. Le seul moyen de pacifier les religieux était d'obtenir que l'abbé renonçât volontairement à l'administration temporelle du monastère qui marchait à la banqueroute.

Venant de Thuin, Dodon, après avoir admiré les riches campagnes, les terres opulentes, couvertes de moissons, de la ferme de Beaudribus, arriva à l'orée du bois qu'il devait traverser pour descendre vers l'abbaye. Une délicieuse vallée apparut à ses yeux. La Sambre heureuse et claire y décrivait une de ses nombreuses orbes. Elle entourait une prairie qui montait en



pente douce jusqu'au pied de la montagne boisée dont l'autre versant descend vers Leernes. Elle était bordée de l'autre côté par les aulnes qui avaient donné leur nom à l'abbaye. Cette prairie d'un vert ensoleillé s'encadrait dans la verdure des bois, auprès de la rivière mirant le ciel bleu ; dans le lointain brillaient des toits rouges autour d'un clocher ; et soudain, aux pieds de Dodon, le monastère apparut avec son église comme une cathédrale gothique, son cloître, la demeure de l'abbé pareille à un palais, les dépendances, la ferme, la boulangerie, la boucherie, le moulin, la forge et les jardins en terrasse qui escadaient une colline venant expirer auprès de la Sambre ; à droite, un étang rêvait dans une vallée plus petite. Tout cela était admirable de calme, de douceur, de majesté et de repos. Loin du monde, dans la splendeur de la nature, on y ressentait une félicité élyséenne.

Dodon pensait au génie poétique de saint Landelin, cet ancien brigand converti qui avait trouvé ce merveilleux site, ce paysage pareil à une émeraude dans un écrin de ciel, pour se conformer à la règle de saint Benoît, laquelle dit :



« Il faut, autant que possible, bâtir les monastères dans une situation commode, où l'on puisse réunir les choses nécessaires à la vie : de l'eau, un moulin, un jardin, une boulangerie, et que l'on puisse y exercer toutes sortes de métiers, pour que les religieux ne soient pas obligés de sortir de l'enceinte des murs... »

Mais quand Dodon fut entré dans le monastère, il eut le cœur attristé par le contraste qu'offrait la grandeur de ce lieu et l'esprit de ses habitants. Il y vit tous les ravages de la discorde au visage blafard. Il écouta silencieusement les moines et l'abbé énumérer devant lui leurs griefs, plus semblables à des chiens hargneux qu'à des oints du Seigneur. Quand on eut assez remué toute la boue des querelles, il les entraîna tous à l'église. Après un long office, il monta en chaire et ne leur fit aucun reproche. Il leur rappela l'histoire glorieuse des premiers temps de l'abbaye, il leur parla des saints qui l'avaient illustrée, il leur parla d'amour. Le cœur tout vibrant encore de la beauté du paysage, il éleva leurs âmes au-dessus de la fange où elles croupissaient depuis si longtemps.



La bonté qui coulait de ses lèvres, sa parole insinuante et persuasive, arracha des larmes aux factieux.

Enfin Dodon obtint que Dyonisius résignât sa fonction. Ce rapace abbé, après s'être fait octroyer une pension viagère de mille livres outre le paiement de ses dettes par le couvent, réclama encore, ce que le saint accorda volontiers pour en finir, *une double portion de boire et manger*, dit la chronique.

Ayant donc ramené la paix dans ce splendide monastère, le saint remonta sur sa mule et retourna vaquer à ses occupations habituelles.

C'était lui qui rendait la justice à Lobbes; comme ses jugements, empreints d'une paternité et d'une bienveillance inconnues jusqu'alors, n'avaient d'autre sanction que sa douceur, ils étaient mieux exécutés que ceux qui sont dictés par les lois armées du glaive.

C'est lui qui desservait l'église paroissiale du village, qui instruisait les fidèles et catéchisait les enfants. Et tant étaient suaves les paroles qui sortaient de sa bouche, que souvent l'église romane était trop petite pour contenir les paysans



qui s'y pressaient et se réjouissaient de l'entendre.

Il les emmenait dans un verger, au bord de l'eau, et là, sur l'herbe étoilée de marguerites et de boutons d'or, sous les pommiers fleuris ou chargés de fruits mûrissants, devant les moissons sortant de la terre, tendrement vertes, ou devant les blés mouchetés de coquelicots, parsemés de sénés jaunes, il les instruisait des sacrés mystères et des divines paraboles.

Dans ces récits, ils revoyaient, magnifiées, sublimées, les campagnes de leur beau pays et les collines verdoyantes et la rivière tremblante et argentine qui méandrait dans la vallée. Et leurs cœurs se dilataient de poésie et d'amour.



### XIII

Il y avait à Thuin des frères mineurs de saint François d'Assise, plus généralement connus chez nous sous le nom de capucins.

On se rappelle que le petit pauvre de Jésus-Christ ayant, comme il est dit dans les Fioretti ou petites fleurs de sa vie, reçu et réuni dans son ordre de nombreux compagnons, se mit à réfléchir sur la mission dont il se sentait investi. Il était perplexe : se consacrer exclusivement à la prière, ou bien répandre par le prêche la parole divine, quel était son devoir, laquelle de ces deux voies était la sienne ? Et il souhaitait ardemment connaître la volonté de Dieu sur ce point.



Une profonde humilité était en lui, qui ne le laissait point se fier à lui-même, ni à l'efficacité de ses oraisons. C'est pourquoi il désira recourir aux prières de ceux à qui le Seigneur témoignait souvent sa confiance.

Il appela donc le doux frère Massée : va trouver notre sœur Claire, implora-t-il, et demande lui, qu'avec ses plus pieuses compagnes, elle prie Dieu avec dévotion, afin qu'il lui plaise de me faire connaître si je dois m'occuper à prêcher, ou s'il faut que je m'adonne seulement à la prière. Puis rends-toi chez notre frère Sylvestre et dis-lui la même chose.

C'est ce religieux qui avait vu sortir, de la bouche de saint François, une croix d'or dont le sommet touchait le ciel et qui embrassait le monde. Sa dévotion était si grande qu'il obtenait de Dieu tout ce qu'il sollicitait. François avait en lui la plus grande confiance.

Massée s'en alla donc porter ce message à sainte Claire et à frère Sylvestre. Celui-ci se jeta aussitôt à genoux. La divine parole ne résista pas à son invocation. Il la fit connaître à frère Massée qui l'attendait devant sa cellule : Dis à



frère François que Dieu ne l'a pas appelé seulement pour lui-même, mais encore afin qu'il cultive les âmes, car il doit en sauver beaucoup.

Sainte Claire qui voyait la vérité au fond du puits qui a gardé son nom, ainsi que ses sœurs, donnèrent une réponse analogue.

Massée retourna donc vers François qui l'accueillit avec des transports d'amour, lui lava les pieds et lui prépara à dîner.

Le repas terminé, saint François conduisit par la main frère Massée dans le bois. Il s'agenouilla devant lui, fit retomber le capuchon de laine brune qui lui couvrait la tête et, les bras en croix, s'écria : Que m'ordonne de faire le Seigneur ?

Son compagnon lui répondit : A frère Sylvestre aussi bien qu'à la bienheureuse Claire et à ses pieuses moniales, le Christ a répondu que tu dois prêcher par le monde, parce qu'il t'a élu pour le salut des hommes.

Alors saint François se releva et, avec une grande piété, dit : Allons au nom de Dieu. Il choisit pour l'accompagner frère Massée et frère Ange, hommes saints.

Partant avec une impétuosité spirituelle, au



hasard des chemins, ils atteignirent le château de Savurniano. Là, saint François s'arrêta. Il commanda d'abord aux hirondelles qui gazouillaient de garder le silence jusqu'à ce qu'il eût parlé. Les hirondelles lui obéirent. Il prêcha avec tant de ferveur que tous les gens du château voulurent abandonner leurs biens pour le suivre. Mais il ne le permit point. « N'ayez aucune hâte, ne partez pas, leur dit-il, j'ordonnerai ce que vous devrez accomplir pour le salut de vos âmes. » C'est alors qu'il pensa à former le tiers ordre, pour l'universel salut. Il les quitta très consolés et vint par Camaio et Bevagno. Chemin faisant, comme l'amour l'étouffait, il leva les yeux et vit quelques arbres, non loin de là, sur lesquels une multitude presque infinie d'oiseaux le regardaient avec curiosité. Saint François s'arrêta émerveillé et dit à ses compagnons : Attendez-moi sur la route pendant que j'irai prêcher à mes frères les oiseaux.

Il entra dans le champ et commença à prêcher aux oiseaux qui étaient à terre. Aussitôt, ceux qui étaient sur les arbres s'en vinrent vers lui et tous ensemble, ils restèrent immobiles jusqu'à



ce qu'il eût fini de parler, et encore ne s'envolèrent-ils point avant d'avoir reçu sa bénédiction. Et selon ce que raconta plus tard frère Massée à frère Jacques de Massa, saint François marchait parmi eux et les touchait de sa robe sans qu'aucun ne bougeât. Il leur disait : « Oiseaux mes frères, vous devez beaucoup à votre créateur et toujours en tous lieux il faut le louer, parce qu'il vous a donné la liberté de voler partout. Il vous a munis d'un double et triple vêtement. Il vous réserva une place dans l'arche de Noé pour conserver votre espèce. Vous lui êtes encore redevables des espaces aériens. Vous ne semez et ne moissonnez et Dieu vous nourrit tout de même. Il vous donne les fleuves et les sources pour satisfaire votre soif, il vous donne les monts et les vallées pour vous réfugier et les arbres pour faire vos nids. Et vu que vous ne savez ni filer, ni coudre, Dieu vous habille, vous et vos petits. Il vous aime donc beaucoup puisqu'il accorde tant de bienfaits ; aussi gardez-vous du péché d'ingratitude et toujours étudiez-vous à louer notre créateur. »

Et tandis que saint François finissait ces pa-



roles, tous les oiseaux commencèrent à ouvrir le bec, à allonger le cou, à battre des ailes, à incliner la tête jusqu'à terre pour témoigner au prêcheur le plaisir extrême qu'il leur avait causé. Saint François se réjouissait au milieu d'eux. Il s'émerveillait d'une telle multitude d'oiseaux, de leur variété. Il admirait leur attention et leur familiarité. Et à leur propos, il louait avec dévotion le créateur.

La prédication terminée, il étendit sur eux le signe de la croix, et leur donna la permission de partir. Alors tous les oiseaux, à coups d'ailes précipités, s'élevèrent dans l'air et planèrent, et l'on entendit un merveilleux ramage. Puis selon la croix que le saint venait de faire sur eux, ils se divisèrent en quatre groupes. L'un vola vers l'orient et l'autre vers l'occident, un autre vers le midi et le dernier vers les repaires de l'Aquilon et chacune de ces bandes, disposée en un grand triangle s'en alla dans un concert sublime.

Comme ils s'étaient partagé les quatre parties du ciel au signe divin fait par saint François gonfalonier de la croix, ainsi la prédication du



Christ fait homme devait se propager par le monde, car les frères, ainsi que les oiseaux, ne possédaient rien sur la terre et commettaient le soin de leur existence à la seule providence de Dieu.

Ayant compris le sens de ce que venaient de lui révéler ses amis les petits oiseaux, saint François réunit tous ses frères. Et parce qu'il jugea qu'ils étaient les authentiques rameaux de la vraie vigne, leur montrant les quatre points cardinaux, au nom de la sainte obéissance et de l'amour, leur commanda d'aller enseigner, dans tous les pays du globe, l'évangile de Jésus-Christ crucifié.

Ils se dispersèrent donc pour se conformer à la volonté divine révélée par la bouche du petit pauvre bienheureux. Les uns partirent vers l'occident. Au beau pays de France, une voix qui était mélodieuse comme une harpe dans l'air, annonça à quelques-uns d'entre eux qu'ils étaient arrivés à l'endroit où ils devaient exercer leur saint ministère. Les autres poursuivirent leur route. Quelques-uns, suivant le cours de la Sambre et se laissant guider par elle, arrivèrent



à Thuin. En cette ville dont les environs de forêts, de campagnes, de collines et de rivières sinueuses leur rappelaient le séjour béni où saint François d'Assise avait fait briller la parole divine, la mélodieuse voix leur prescrivit de se fixer.

Dans l'enceinte du château fort bâti par Notger, qui dominait les vallées de la Sambre et de la Biesmèle, on leur abandonna un bâtiment qu'ils partagèrent avec des blessés, car une guerre venait encore d'ensanglanter la contrée.

On les vit pratiquer la pauvreté sainte, on vit fleurir toutes les belles vertus d'humilité et d'amour.

Les capucins s'en allaient par les routes, bien-faisants et secourables, répandant à foison les semailles spirituelles. A peine vêtus, loqueteux, les pieds déchaux, le corps sale, la barbe inculte, ils parcouraient les villages en exaltant les saints mystères.

Les habitants de mon pays, peu mystiques, mais fort charitables, enclins à une douce moquerie, mais remplis de bonté, s'en gaussaient parfois tout en voulant les gorger d'aumônes et



de nourriture. Mais les petits pauvres selon saint François ne prenaient que le strict nécessaire et passaient.

A la longue, à voir leur inaltérable sérénité, leur insouciance des biens de ce monde et de toutes les choses corporelles, on les aimait comme on aime les enfants et les membres, un peu simples d'esprit, de la famille. On faisait la fête quand l'un d'entre eux arrivait dans une maison, c'était le convive de Dieu.

A la longue aussi, leur zèle les porta à ne plus se contenter de mendier pour leur propre subsistance. Ils recueillirent de quoi soulager les malades, nourrir les misérables. Tous ceux qui étaient victimes d'un sort funeste voyaient des anges sous la forme de ces bons capucins sordides, leur apporter chaque jour la nourriture.

Servant en cela les desseins de la Providence, les disciples de saint François, pour suffire à toutes les aumônes qu'une époque troublée se chargeait de multiplier, durent voyager chacun avec un âne.

On les vit le long des routes, dans les che-



mins rocailleux et les sentiers embourbés, assis entre les deux paniers d'osier que le baudet portait à ses flancs.

Nous n'oserions point dire qu'à quêter dans les grosses fermes de Thudinie où trônait la bombance, les bons religieux ne se laissèrent point induire quelquefois à la gourmandise, péché facile et pardonnable entre tous. Ils le faisaient d'ailleurs pour le bien des pauvres.

Les censiers, devant leurs tables garnies de chapons, de lapins, de dindes, de vitoulets et de jambons, ne pouvaient croire que l'abstinence est un mérite en dehors des vendredis, des quatre-temps, des vigiles et du carême. De sorte que le capucin ne pouvait songer à remplir les paniers de son âne qu'après avoir fait ripaille avec ses hôtes généreux.

Dans ce pays d'assoiffés, souvent aussi burent-ils un coup de trop, mais qui oserait leur en faire un grief? Le vin exalte si puissamment toutes les parties affectives de notre être que les bons petits pauvres, hommes simples et crédules, se laissaient aller sans trop de peine aux rêves merveilleux et aux chauds enthousiasmes que



produit ce jus vermeil ou pelure d'oignon.

Dodon les connaissait tous et les fréquentait volontiers. Souvent il discourait avec l'un d'eux, assis sur une botte de paille, dans une cour de ferme, devant un opulent fumier jaune et verdâtre, baignant dans un osmazôme brun foncé, d'où s'élevait, blanche et gracile, une buée légère.

Leurs phrases fleuries illustraient les saintes paraboles, l'Ancien et le Nouveau Testament, tandis que les filles de ferme, fortes selon l'Evangile, le visage, rougi et hâlé par le soleil, contrastant avec la blancheur laiteuse et rosée du cou, les deux globes d'amour tremblant sous la toile du corsage, passaient portant sur leurs épaules les cruches de cuivre luisant, remplies de lait frais.

Souvent aussi, au cours de l'hiver, vers la Noël, lorsque dans quelque métairie on avait tué le cochon élevé au petit lait, Dodon se retrouvait avec l'un ou l'autre des frères capucins devant la table où fumait le bouilli fait avec l'échine du porc, orné d'une couche de gras qui fond dans la bouche comme de la moelle, devant



les boudins blancs et noirs, les saucisses juteuses, les côtelettes nageant dans un jus à fond noirâtre, les oreilles grillées et les pieds panés. Ces jours-là, on peut dire que les bons religieux célébraient copieusement la gloire du Créateur pour toutes les bonnes choses qu'il nous a si largement distribuées.

Dodon ne détestait pas les farces et, s'il ne contribuait pas à poivrer fortement le manger d'un de ses amis de l'ordre de Saint-François, du moins riait-il à pleine panse, quand il le voyait boire pour étancher une soif brûlante, puis après l'action échauffante des épices, s'esquiver précipitamment à la cour, la foire aux talons, pour s'accroupir derrière la haie.

Or, il arriva que le prier des capucins de Thuin, après une vie consacrée à la prière, au prêche et à la charité, entendit enfin chanter les anges et trépassa, l'âme emportée vers les sphères éternelles, dans un concert céleste.

Et comme les frères mineurs de l'ordre de Saint-François d'Assise étaient tous également pleins d'humilité, aucun d'eux ne se jugeait digne d'assumer la lourde tâche de diriger les



autres et de leur commander au nom de la sainte obéissance. Et, bien qu'ils eussent abondamment prié à cet effet, la volonté divine ne s'était pas manifestée par le choix de l'un d'entre eux.

Ils restaient donc ainsi, sans direction, dans un état voisin de l'anarchie contraire à l'esprit de l'ordre. Mais ils étaient bons tous, pleins de zèle, d'amour et de charité, attentifs à observer les préceptes de Notre-Seigneur Jésus-Christ enseignés par son petit pauvre, amènes et respectueux envers leurs semblables.

Cette situation n'engendrait donc aucun désordre et aucune critique n'avait encore été formulée contre la manière de vivre de ces bons capucins.

Cependant, le frère supérieur de l'ordre, à qui ils avaient fait parvenir le récit de leurs incertitudes, de leurs doutes, voulait que la règle fût respectée, même si elle paraissait superflue, sous peine de voir la licence s'introduire à la longue dans son armée. Il avait raison, car plus une règle semble surannée, inutile et ridicule, plus elle donne de force et de cohésion à la com-



munauté qui la pratique sans la discuter. L'absurdité a toujours été plus puissante que la raison, c'est pourquoi l'église, qui le sait, ne l'a jamais négligée comme moyen d'action. Il leur enjoignit donc de désigner, pour les administrer, le plus vertueux, le plus méritant, le plus saint d'entre eux. Il leur conseilla à cet effet, de pratiquer le jeûne et l'abstinence pendant une neuvaine, de réciter chaque jour des prières spéciales, d'invoquer les lumières de leur bienheureux patron et la protection de la vénérée sainte Claire, leur promettant que, de la sorte, ils seraient avertis par voie miraculeuse de celui sur qui la volonté divine se serait enfin arrêtée.

Au nom de la sainte obéissance, ils pratiquèrent les macérations et récitèrent les prières prescrites. Pendant des jours et des nuits, à genoux, dans la chapelle du couvent, chacun, à tour de rôle, demandait d'une voix contrite et suppliante au Seigneur, de répandre sur eux ses lumières sacrées.

A la fin, après toutes sortes de privations et d'oraisons, l'un d'eux perçut un murmure peu distinct d'abord, comme le bruit lointain, dans



une campagne, d'un prélude d'orgue. Le chant grandit, puis dans un tourbillon d'harmonie, que le moine, les bras ouverts, écoutait extasié, il entendit une voix douce comme une rosée de miel qui disait : « Je connais un homme juste et saint nommé Dodon, à qui le Créateur a révélé le sens caché au fond de toute chose. C'est par sa bouche suave que le Seigneur indiquera l'élu. »

Sur-le-champ, il informa ses frères de la révélation dont il venait d'être gratifié, et tous furent remplis de joie et de confiance. Ils reconnaissaient que le Seigneur tout-puissant leur était favorable en choisissant un aussi saint homme que Dodon pour leur faire connaître sa loi.

Mais lorsque les capucins, l'ayant été visiter, tandis qu'assis sur un banc de mousse, au milieu des roses, dans un jardin en terrasse, sur la colline, il regardait la Sambre nonchalante couler sous le ciel bleu parmi les prairies vertes où paissaient les bœufs de l'abbaye, puis tourner et disparaître entre deux montagnes boisées, lui exposèrent ce qu'ils attendaient de lui, ils virent poindre sur son visage une moue qui



pouvait être prise pour une marque de contrariété.

Dodon n'était cependant pas mécontent d'être dérangé dans sa douce quiétude et obligé de modifier l'emploi de sa tournée du lendemain, mais son humilité naturelle lui faisait craindre d'assumer une aussi lourde responsabilité. Il restait un peu effaré qu'on eût songé à le charger d'une telle mission.

— Comment, leur dit-il, pourrais-je apprécier vos mérites respectifs, moi qui vous connais si peu, si vous-mêmes qui vivez ensemble depuis longtemps déjà, vous ne reconnaissez pas à l'un d'entre vous, la faculté de diriger les autres.

Mais les petits pauvres de Jésus-Christ montrèrent tant d'humilité dans leur réponse que Dodon en fut touché :

— C'est Dieu qui se charge de nous, a révélé saint François d'Assise, notre bienheureux patron. Nous nous remettons tout entiers avec joie entre ses mains. Nous sommes trop bornés et incapables de nous guider nous-mêmes, nous attendons sa lumière.

Et ils racontèrent à Dodon qu'une voix d'ange



les avait envoyés vers lui. Comme l'esprit d'obéissance régnait dans l'âme du saint homme, il sourit en entendant la révélation d'en haut. Il sourit et ce fut pour les frères une aurore qui les illumina.

Une infinie bonté flottait sur les lèvres du saint, et ses yeux répandaient une lumière douce comme un soleil d'automne. Et tandis que, les deux doigts levés de la main droite, il leur annonçait son arrivée au couvent le lendemain matin, les capucins virent derrière sa tête un cercle d'or étinceler comme une gloire. Ils mirent un genou en terre, rejetèrent le capuchon en arrière, et lui baisèrent la main gauche, une belle main blanche, potelée, avec de petites fossettes.

Et s'étant relevé, ils entonnèrent des cantiques.

Leurs voix graves et profondes aux austères sonorités, s'en allaient par-dessus les fleurs, les espaliers, les murailles couvertes de vigne vierge et de lierre, vers les grands arbres de l'autre colline d'où elles revenaient en écho, mêlées au murmure des feuillages agités par la brise et au gazouillis des oiseaux.



Par-dessus les haies vertes et les claies, et dans le fond de la vallée, au bord de l'eau, les paysans regardaient cet édifiant spectacle. Les mains jointes, les yeux éblouis d'admiration, ils mêlaient leurs muettes prières à celles qui, envoyées de la bouche des frères mineurs, pareilles à de grands oiseaux d'harmonie, planaient un instant dans l'air pur, puis montaient lentement vers les cieux.

Les capucins, ayant quitté Dodon, s'éloignèrent en continuant à chanter. On entendit leurs voix s'affaiblir, s'affaiblir, jusqu'à ce qu'ils eussent monté le bois du Fehu et disparu à l'autre versant de la colline.

Le lendemain dès matines, Dodon enfourcha sa mule sellée de velours mauve, sortit de l'enceinte de Lobbes, passa la Sambre sur le pont-levis et se dirigea vers Thuin.

Il n'ignorait point l'importance de la mission dont il était investi, mais comme ils'en rapportait à Dieu, il n'en était point préoccupé outre mesure. Persuadé que chaque chose arrive à son heure, il ne s'absorbait point en la pensée de ce qu'il allait faire. Il se contentait d'admirer en ce mo-



ment les brouillards légers qui redescendaient lentement vers la rivière et atténuaient la verdure des prairies et des bois. Il en voyait émerger les cimes des arbres dorées par le soleil naissant. La campagne s'éveillait, fraîche, reposée, plus belle encore, pour le saint, que les belles paysannes qu'il croisait, au visage d'un rose velouté, aux yeux bleus rieurs, avec qui il ne dédaignait pas d'échanger quelques propos remplis d'une robuste gaieté.

— Bonjour, monsieur saint Dodon, bonjour, monsieur saint Dodon, lui criaient tous les gens, vous êtes bien matineux aujourd'hui, souhaitez-nous une bonne journée, monsieur saint Dodon; on dit que le bon Dieu vous exauce toujours parce que vous parlez si bien !

Et Dodon passait, les bénissant. De temps en temps il caressait de la main le col gris de sa bête qui marchait d'un pas menu et nerveux et les oreilles de la mule frétilaient de joie, car elle aimait son maître. Elle était heureuse de le porter. On eût dit qu'elle n'en ressentait jamais de fatigue, à voir son allure toujours alerte et vive. Et il l'aimait aussi, d'abord parce que c'é-



tait une créature de Dieu, ensuite parce qu'elle était gracieuse et jolie. Un riche abbé de ses amis l'avait élevée à son usage, elle n'avait jamais porté d'autre personne que lui.

L'un sur l'autre, ils montèrent le chemin de pierre couleur lie de vin du bois du Fehu, parmi le bourdonnement des insectes et le chant des oiseaux.

Sur la hauteur tout le pays apparut, magnifique, aux yeux de Dodon ébloui. Le long de la vallée lumineuse et bleue, il voyait Thuin, Lobbes et Fontaine Valmont, joyaux enchâssés dans la verdure. Il apercevait même, sur le ciel gris, la Buissière et le clocher de Solre, tandis que, sur les plateaux, dans les champs d'or, s'étaient les grosses fermes abbatiales, qui fournissaient à l'abbaye, chacune à leur mois, les victuailles nécessaires. D'innombrables bœufs paissaient dans les pâtures du côté du Bois de Villers et de Ragnies. Le soleil du matin sur la campagne la rendait éclatante. Dodon en admirait les richesses innombrables. Les jeux folâtres de la couleur emplissaient son âme de délices, et donnaient une atmosphère tiède et douce à ses



pensées. Quand le saint descendit vers Thuin par la route blanche qui serpente sur le versant de la montagne, il crut s'avancer vers une mer de lumière.

Thuin se dressait au confluent des deux vallées de la Sambre et de la Biesmèle, sur son rocher brun. Il étalait ses murs bruns comme de la terre de fer, son beffroi, ses tours, ses machicoulis, ses barbicanes, ses bastions, ses portes, ses poternes et ses ponts-levis. Son aspect était fier et vaillant et même joliment gracieux à cause de la ceinture de verdure luxuriante des deux vallées qu'il dominait.

Dodon arriva à la ville Basse. On s'y levait à peine. Oh ! cette odeur de tan et de café brûlé dans l'air frais matinal et l'éveil d'une petite ville pimpante et claire, dorée par l'aube ! Un essaim d'esprits subtils et bienfaisants aux ailes ocellées d'or, d'émeraude et de saphir sortait de chaque chose, pour caresser l'œil ravi de Dodon.

Le ruisseau vermeil entre les deux montagnes cascasant en bouillons blancs sur la roue du moulin, la cloche de l'église gothique sous le



chœur de laquelle passe le chemin de ronde, lui chantaient des chants d'allégresse.

A la porte de la ville Haute, les gens d'armes ne le laissèrent point passer sans le faire entrer dans la salle de garde. Il aimait ces hommes rudes, au visage sec et halé, au profil net, aux longues moustaches roussâtres, fanfarons et bruyants, à l'âme simple et au cœur d'enfant, qui le traitaient avec un respect comique, plein de gaucherie et de familiarité. Il fraternisait avec eux, écoutant volontiers leurs histoires de guerre et leurs contes grivois, tout en buvant l'excellent genièvre de grains dont les gratifiait l'abbaye en échange de leurs services militaires.

Ayant à regret pris congé de ces héros dont la force physique l'émerveillait toujours, il monta chez les capucins.

Les petits frères l'attendaient avec impatience, car leur salut était entre ses mains. Bien qu'en son for intérieur le saint fût un peu embarrassé de la dignité qu'il assumait et de la solennité du moment, il n'en fit rien voir pour ne pas faire perdre aux pauvres moines la confiance qu'ils avaient placée en lui.



Certes, il n'était pas facile de choisir un prieur parmi eux. Depuis longtemps il les connaissait tous et, à ses yeux, chacun d'eux était doué d'égales vertus évangéliques. Tous pratiquaient pareillement l'humilité et l'amour. Tous étaient, selon la règle, pouilleux, crasseux, sordides et tous se jugeaient également indignes d'exercer sur les autres une autorité tant spirituelle que temporelle. L'ancien prieur les avait si bien accoutumés à la sainte obéissance qu'ils se sentaient incapables de la commander à leurs frères.

Dodon les entretint, chacun en particulier, des sacrés mystères, tels qu'ils sont révélés dans les évangiles, et de toutes choses de la vie cénobitique et contemplative. Il leur parla du divin frère François d'Assise, le petit pauvre de Jésus-Christ, de Junipère le fol et d'autres bienheureux qui donnèrent à l'ordre tant d'éclat. Mais les réponses d'aucun d'eux ne purent déterminer son choix. Elles étaient toutes à peu près les mêmes.

Notre bon saint promenait donc sa perplexité sur une terrasse fleurie qui dominait les deux



vallées, en face de Lobbes dont le coq d'or du clocher étincelait comme un astre, et sa réflexion allait de l'une à l'autre des beautés naturelles épanouies sous ses regards.

Il se rappelait les coteaux sacrés de l'Ombrie, Assise et Pérouse et les inoubliables sites où le petit pauvre de Jésus-Christ, ivre d'amour, avait compris le chant des oiseaux et avait enseigné à ceux-ci la parole divine. Ces souvenirs exaltaient son âme. Il se rappelait Junipère traversant une ville à peu près nu pour s'exposer à l'hilarité, aux injures et aux pierres de la foule et s'infliger par ce moyen une bonne humiliation. Il se remémora les miracles des frères Bentivoglia, Pierre de Monticello et Currado d'Offida et son cœur débordait d'admiration.

Par son enthousiasme, il se mit en contact avec la vérité éternelle, avec la volonté de Dieu.

C'est le plus humble, le plus pauvre, le plus sale, le plus pouilleux qui doit être choisi, se dit-il, car selon les divins enseignements, c'est lui qui est le plus près du royaume éternel des cieux. Les vertus de ces petits frères sont éga-



les en apparence ainsi qu'en peut juger ma faible perspicacité. Un signe doit m'indiquer l'élu. C'est par les plus petites choses, les plus minimes créatures que Dieu manifeste sa volonté. Un moucheron peut avoir plus de malice qu'un lion, un insecte peut faire connaître mieux que moi celui qui est marqué de la grâce. C'est sur la tête de celui chez qui la vermine élira le plus volontiers domicile, que la colombe du Saint-Esprit fera planer ses ailes blanches.

Poursuivant son dessein, Dodon s'en fut chercher de gros poux dans un hameau loqueteux de la ville, à la maladrerie, des poux de barbe qui, écrasés, ont la forme pentagonale d'une constellation. Les ayant enfermés dans une petite boîte de fer, il revint au couvent et reparut parmi les frères anxieux.

Il déposa la vermine au milieu de la grossière table ronde sur laquelle les religieux prenaient d'habitude leurs frustes repas. Il ordonna aux capucins de s'agenouiller, puis de poser le menton sur la table et d'y étaler leurs longues barbes.

Les parasites, d'abord étonnés de se trouver



dans un endroit aussi insolite, se mirent à gigoter après être sortis de leur prison. Puis ils parurent s'orienter et, comme guidés par l'odeur, ainsi que des chiens de chasse, ils se dirigèrent sans plus d'hésitation vers les poils roussâtres de l'un des petits frères. Ils entrèrent dans ce buisson que jamais peigne n'avait exploré et disparurent, heureux sans doute d'avoir retrouvé une patrie.

Dodon, les yeux brillants, se précipita vers lui, le releva et l'embrassa avec transport. Puis il commanda aux capucins de se soumettre à lui, au nom de la sainte obéissance et du petit pauvre de Jésus-Christ, orné des glorieux stigmates, saint François d'Assise. Il remercia le Seigneur d'avoir fait connaître sa volonté par de si petites bêtes, enseignant par là que son essence est partout, subtile et vigilante, que sa protection et ses desseins ne négligent aucune parcelle du monde.

Et tous tombèrent à genoux, rendant grâce au maître suprême de toute destinée, à leur saint patron intercesseur et au bon Dodon qui



venait, par sa simple et profonde sagesse, de leur commenter une vérité divine.

Notre saint prit congé d'eux et remonta sur sa mule grise heureuse de retrouver son bon maître. Après s'être adonné à quelques libations en la compagnie de ses amis, les hallebardiers de garde, il alla dîner à la ferme de Dansonpennes où il devait traiter quelques affaires de l'abbaye et vers le soir regagna Lobbes.

Rentré dans sa cellule, Dodon se mit à peindre naïvement, sur un parchemin un peu rugueux, avec des couleurs éclatantes, l'événement auquel il venait d'assister et où la volonté supérieure s'était révélée d'une façon miraculeuse.

Le feu dont il était embrasé se manifestait au dehors par une faveur bien extraordinaire, si l'on en croit les témoignages. Lorsqu'il voulait se livrer à ces saintes occupations dans l'obscurité de la nuit, ses doigts répandaient une lumière telle, qu'elle lui suffisait pour travailler.



#### XIV

Trillodinus, le peintre qui jouait si étrangement de la flûte, dont nous avons parlé précédemment, faisait un long voyage au moment où Dodon avait quitté la ville pour se consacrer désormais à la béatitude.

Il était parti vers les rivages des Angles, où la mer avait jeté, disait-on, des coquillages de formes extraordinaires, d'un émail irisé qui dépassait, en pureté et en chatoiement, les nacres les plus renommées et qui, par l'éclat et la variété des couleurs, pouvaient rivaliser avec les plus belles opales et même les éclipser.

On raconte qu'il y avait été entraîné par une



sirène blonde, aux yeux verts et pervers, qui l'avait séduit par son tempérament lymphatique et la longueur de ses pieds.

Trillodinus ne comprenait pas la beauté des femmes comme la plupart des hommes, il les aimait surtout pour quelques petits défauts qu'il trouvait mignons. La perfection de la Vénus de Milo ou de quelque autre déesse célèbre lui eût paru monotone chez une de ses amies. Rien ne lui semblait plus gracieux qu'une légère claudication, que des yeux louchant un peu. Rien ne lui agréait plus qu'un zézaiement d'une jolie bouche. Une fille maigre douée de longues jambes et d'extrémités de dimension inusitée avait plus de chance qu'une autre de lui plaire. Manie singulière ! mais nous avons déjà dit que tout était singulier chez cet original garçon.

Cette sirène l'avait donc charmé. Un sentiment commun chez les femmes l'avait attirée vers cet être d'exception qui lui avait exprimé ses sentiments, non point comme on le fait d'habitude, mais en jouant sur sa flûte des airs irrésistibles.

Il goûta avec elle quelques mois de bonheur. Sur la plage où venaient mourir les flots céru-



léens, dans l'air embrasé, il enivra son œil de tous les frémisses de la lumière. Il contempla sa sirène nue qui folâtrait dans l'eau et dont les mouvements se confondaient parfois avec ceux de l'onde. Elle venait s'asseoir sur le sable à côté de lui, et faisait sécher au soleil sa longue chevelure blonde qu'elle ramenait sur ses seins durcis par la fraîcheur de la mer. Les petits plis de son cou appelaient les baisers et Trillodinus gardait sur les lèvres un goût salé d'algues marines. Il la léchait aux plis des hanches, mais elle, chatouillée, se dérobait, roulait sur la plage pour lui échapper. Elle se relevait d'un bond et s'enfuyait vers la mer. Il la poursuivait, la saisissait et lorsqu'elle voulait lui résister encore, il lui tenait les bras levés et, la renversant un peu, se penchait sur elle pour boire un baiser sur ses lèvres, comme à une amphore.

Par les nuits d'été, ils entraient nus dans la mer phosphorescente et faisaient jaillir des petites flammes d'or.

Trillodinus avec sa barbe noire et ses cheveux d'ébène, ainsi entouré de feu ressemblait à une



divinité infernale. La sirène, transie par un exquis petit frisson de peur, venait se blottir dans les bras de son ami.

Mais cette idylle ne dura pas. Vers l'automne, quand la mer fut secouée par les tempêtes d'équinoxe, la sirène se laissa enlever par un marchand. Sa prudence lui suggéra sans doute qu'elle hivernerait plus confortablement avec lui qu'avec le peintre.

Trillodinus tout en songeant à l'inconstance de ce démon qui lui était apparu sous une forme gracieuse, s'embarqua pour réintégrer son foyer. Il se consolait de ce délaissement en pensant que son escarcelle, presque à sec, ne lui eût pas permis de faire plus longtemps bonne figure à la sirène.

Au lieu de se remettre au travail, il s'empressa de retrouver ses amis que la bonne saison avait dispersés. Le départ de Dodon le consterna, car il perdait en lui un ferme soutien. Comme il avait l'enfantin égoïsme des simples, il l'accusa de trahison dans le fond de son cœur. Il connut de nouveaux compagnons qui l'entraînèrent dans toutes sortes de ribotes. Ils



mirent des tavernes à sac après avoir vidé tout ce qu'elles contenaient de liquide. Ils s'oublèrent jusqu'au matin en de nombreuses kermesses à boudins. Ils passèrent les nuits à poursuivre des filles dans les rues, ou à hurler dans des bouges.

Trillodinus s'amusait beaucoup de la gaieté endiablée de ses copains de saoulerie et disait à ses amis que jamais il n'avait mené une vie si diabolique.

Mais il s'étourdissait plutôt, car certains matins, quand il ressentait une gêne, une légère douleur à la racine des cheveux, quand les boissons bues la veille lui laissaient dans la bouche un relent qui le dégoûtait de lui-même, il devenait mélancolique. Il songeait à Dodon qui vivait au loin, dans la joie paisible du travail, dans l'exaltation d'une âme épurée des bamboches d'autrefois. Les remords le bourrelaient. Il saisissait ses pinceaux et, d'une main fébrile, peignait des diables turlupinant un peintre. Il restait tranquille pendant quelques jours et quand, bien reposé, il se sentait moins poursuivi par les diables, il commençait à songer à



une vie meilleure. Alors, sur la toile, il dessinait des sòulards pénitents dans une cathédrale. Sous les voûtes audacieuses soutenues par des fûts d'une grâce toute gothique, au milieu d'un grand concours de personnages baroques brandissant des soles frites au bout de piques, coiffés de volailles vidées et plumées jusqu'à la queue, soufflant dans des instruments bizarres, portant au côté, en guise de sabre, un squelette de hareng, de vierges au visage angélique, de vieilles marchandes de poissons et de matrones de mauvais lieux, tandis que les sept péchés capitaux ricanaient à des lucarnes, une théorie de prêtres venait du chœur, avec, en tête, Dodon qui étendait de ses deux mains l'absolution sur les sòulards agenouillés, au premier rang desquels se trouvait Trillodinus.

Quand le peintre, après avoir fini son dessin, l'avait rehaussé par quelques touches de couleurs jetées çà et là sur la toile, lui soufflant une âme, il exécutait sur sa flûte quelques cabrioles pour marquer sa joie. Puis, la soif venant, il allait se désaltérer au cabaret. Il y retrouvait ses compagnons avec joie, car il souffrait vite



de la solitude. Il se promettait bien de ne se laisser plus entraîner par eux. Mais il était faible de caractère et leurs sollicitations finissaient, la bière aidant, par avoir raison de ses résolutions et de sa résistance. Et il retombait de nouveau dans son péché et de nouveau les diables s'amusaient à le turlupiner. Il ne voyait plus que des diables autour de lui, qui lui faisaient d'atroces grimaces ; il y avait des diables au fond des verres qu'on lui servait, il voyait des diables dans les yeux des filles qu'il voulait embrasser et, dans la rue, des diables venaient le tirer par les pans de sa tunique. Il se retournait précipitamment et déjà ils avaient disparu ; il ne voyait qu'un pan de sa chemise rebelle, sorti subrepticement de sa culotte. Et cette farce de mauvais goût était aussi l'œuvre d'un diable sans doute.

On n'entendait plus les hu hu hu aigus de son rire, que lorsqu'il se trouvait avec son ami à tête de bouc, imitant le cri du porc. Et encore le soupçonnait-il aussi d'être un diable, mais un diable plus amusant que les autres et qui le turlupinait moins.



Pour échapper à ces continuelles hantises et aux drôleries du démon, Trillodinus fit pénitence. Et pour mettre entre sa faiblesse et la tentation une barrière infranchissable, imitant l'exemple de Dodon qui lui avait été si souvent propice, il revêtit une robe de bure, prit un bourdon et partit. Il s'en alla au hasard des routes, jouant de la flûte dans les villages, lorsqu'il avait faim. Séduit par cette musique de saint Gui, les villageois invitaient le joueur à leurs repas et l'hébergeaient. Mais souvent aussi, il s'oubliait à boire avec eux et aussitôt il voyait poindre un petit diable. Ce n'étaient plus des chrétiens qu'il voyait danser autour de lui, mais des démons déguisés en animaux et vêtus d'habits carnavalesques.

— Ma flûte est ensorcelée, se dit-il, il y a un diable à chaque trou. Je vais leur jouer un mauvais tour pour qu'ils me laissent tranquille.

Il se retira dans un bois et se mit à lancer des trilles, des trilles, des trilles fous, exaspérés. Il vit des diables danser autour de lui, sauter, se démener et lorsqu'il les voyait faiblir, il reprenait de plus belle jusqu'à ce qu'ils tombassent



exténués, hurlants ; mais plus il en tombait, plus il en reparaisait et bientôt toutes sortes de bêtes fantastiques entourèrent le musicien épou- vanté.

Trillodinus qui avait joué pendant tout un jour pour mettre les diables en fuite, vaincu par eux, s'évanouit.

Quand Trillodinus se réveilla d'un long sommeil, pendant lequel ses persécuteurs l'avaient conduit jusqu'aux portes de l'enfer, il fut tout heureux de se trouver dans un bon lit blanc, au milieu d'une grande salle bien éclairée. Deux religieux agenouillés le veillaient en récitant des prières. Il les regarda d'abord avec méfiance, car la méfiance était le premier sentiment qu'il éprouvait lorsqu'il entrait en rapport avec quelqu'un ; il se souvenait aussi d'avoir vu, dans une tentation de saint Antoine, le démon apparaître vêtu d'une robe de bure et coiffé d'un capuchon, tout comme un frère mineur. Il crut donc un instant à une nouvelle farce diabolique. Mais en entendant les prières des moines et en les voyant faire le signe de la croix, il se sentit grandement soulagé.



Les deux gardiens le voyant réveillé se penchèrent vers lui avec sollicitude et s'informèrent de son état.

— Cela va bien, monsieur, je vous remercie, mais j'ai passé de durs moments, monsieur, j'étais turlupiné par les diables et je ne parvenais pas à leur échapper. Enfin, me voilà en sûreté. On est bien ici, monsieur, vous croyez qu'ils n'oseront pas venir m'ennuyer de nouveau ?

On le tranquillisa, puis on lui donna des vêtements, car les diables lui avaient volé les siens. Il se leva.

Il se trouvait dans l'abbaye de Jardinnet. Les moines passant par la forêt l'avaient trouvé inanimé et l'avaient recueilli.

— Monsieur Trillodinus, lui dit l'abbé qui portait sur la tête une calotte de soie violette, c'est la Providence qui vous envoie, car nous avons justement besoin d'un artiste tel que vous pour achever la décoration de notre église et pour orner le quartier des étrangers.

— Très bien, monsieur, très bien, fit Trillodinus avec force révérences, je ferai volontiers



quelque chose pour vous. Je vous remercie de votre charité, monsieur, je ne demande pas mieux que de rester auprès de vous pour que vous me protégiez contre les diables.

— Soyez tranquille, Dom Trillodinus, nous vous entourerons d'un rempart de prières capable de soutenir l'assaut de toutes les armées de Satan.

Le peintre devint donc moine de Jardinnet et vécut en la compagnie de plusieurs frères éminents de sainteté. L'un d'eux s'était particulièrement dévoué à lui, le convers Eustache. Il se macérait pour le salut de ses compagnons. Pour protéger son ami le peintre contre les turlupinades des diables, il s'imposait de rudes épreuves. Parfois quand il était altéré, il s'approchait d'un vase rempli d'eau claire sans y tremper les lèvres, afin d'augmenter la souffrance que lui faisait endurer la sécheresse de son gosier. En cela, il suivait l'exemple de ce saint ermite, qui, ayant grandement faim, suspendait devant ses yeux un concombre sans y toucher, afin de majorer de la sorte le mérite de son abstinence. Il ne se couvrait que d'une vieille robe usée quand il faisait très froid. Aussi tourmenté qu'il fût par



le gel et la bise, le visage pâle et glacé, il n'entrait jamais au chauffoir, à moins que, par charité, il n'y accompagnât l'un de ses frères. Lorsqu'après matines, les religieux écanguaient le chanvre, assis auprès du feu, Eustache se mêlait à eux, non pour se chauffer, mais pour partager leur besogne. Pendant l'été au contraire, à l'époque des chaleurs torrides, quand les autres ne portaient qu'une tunique légère, il en revêtait plusieurs et jamais on ne le voyait goûter la fraîcheur délicieuse de l'ombre sous l'épaisse frondaison d'un hêtre.

Soldat intrépide de la pénitence, n'ayant d'autre science que celle de la croix, il se flagellait avec un faisceau de branches de houx, puis avec un bâton recouvert d'une peau de hérisson, et quand il sentait son bras faiblir il s'écriait : Allons, courage, misérable, vil coquin, paresseux, propre à rien, c'est pour Trillodinus, allons plus fort encore ou bien, de nouveau, les diables vont accourir pour turlupiner ce grand artiste. Et tant était grande sa foi que, le surlendemain, il se trouvait miraculeusement guéri ; à part quelques taches noires, seuls indices de ses déchirures de la



veille, on ne voyait plus sur sa chair ni plaies ni cicatrices.

Trillodinus était tranquille maintenant. Il était pénétré d'admiration pour un tel embrasement de charité, surtout parce qu'elle s'appliquait à lui.

Il travaillait ; il peignait des vierges et des saints qui remplissaient d'extase le simple Eustache. Celui-ci goûtait tellement les œuvres de son ami que pour manifester son enthousiasme, il se roulait dans les orties qui lui faisaient des piqûres aiguës.

Depuis longtemps Trillodinus songeait à un grand tableau qui serait le chef-d'œuvre de sa vie. Il y avait rêvé longuement, il s'y était préparé, il s'y était essayé déjà. Il voulait représenter la tentation du grand saint Antoine. Mais le feu sacré, l'inspiration, tardait à venir, il y avait des accords qui ne se faisaient pas en son esprit.

— Je suis persuadé, dit-il en se lamentant à Eustache, qu'il y a encore là-dessous quelque diablerie.

Pour chasser le mauvais et faire descendre le lumineux esprit-saint dans les pinceaux de son ami, le convers imagina un nouveau moyen de



se mortifier, bien qu'il fût épuisé déjà par les supplices qu'il s'imposait.

Il emprunta à un chevalier des environs une cotte de mailles très lourde et se l'appliqua sur la chair nue, afin que la rouille contractée par l'humeur des plaies en rendit la douleur plus vive. Il revêtit ensuite des peaux de hérisson dont les pointes, passant à travers les mailles, lui faisaient endurer de cruelles souffrances. Quand il se tournait à droite ou à gauche, les aiguillons entrés dans la chair la déchiraient et augmentaient l'habituel tourment.

Ces extrêmes rigueurs, ces pratiques terribles de pénitence, qui rendent ce bienheureux plus admirable qu'imitable, étonnent sans doute des épicuriens tels que nous. Mais, dit l'admirable saint Bernard, *crucem videmus, unctionem non videmus*, nous voyons le martyre, mais nous ne voyons pas l'onction qui le rend doux et aimable.

Eustache fut exaucé et Trillodinus commença sa grande œuvre.

Mais le bon frère charitable n'en put voir la fin, car, exténué par les tortures qu'il s'infligeait, il fut visité par la Vierge accompagnée



de saint Jean-Baptiste et mourut en chantant des cantiques d'amour.

Le peintre perdit en lui un rude défenseur. Il continua cependant de travailler, bénéficiant toujours des faveurs célestes obtenues par la grâce de son ami.

Sa fantaisie extravagante ne l'avait pas abandonné. Il avait ébauché un petit saint Antoine et un grand cochon, un cochon athlétique.

— Ce cochon, se dit-il, doit être robuste pour protéger son maître contre les tentations et pour effrayer les diables lorsqu'ils viendront avec l'intention de lui brûler la queue en tire-bouchon, ainsi qu'il est raconté dans la légende. Je vais donc représenter le saint sous mes traits et je donnerai au cochon un air de ressemblance avec le vaillant Eustache qui m'a toujours si énergiquement défendu.

Mais le frère convers qui l'aidait depuis le trépassement de son ami fidèle, lui fit observer que l'homme ne peut être sauvé par le cochon. C'est plutôt l'homme, ajouta-t-il, qui doit sauver le cochon. Eustache vous a longtemps protégé. Que ce soit plutôt lui saint Antoine et vous le cochon.



— Mais, monsieur, répondit le peintre, cela ne s'arrange pas aussi bien. J'ai de la barbe, monsieur, le cochon ne peut en avoir, c'est contraire à sa nature, tandis que l'histoire en donne une à Antoine. Eustache n'avait pas de poils au menton, vous savez qu'il se les était tous arrachés par pénitence.

Mais l'autre insista, lui représentant quelle irrévérence il y aurait à faire sauver un saint par un cochon.

Comme Trillodinus était faible de caractère, il céda. Eustache fut saint Antoine et lui le cochon. Les tentations commencèrent. Et telle était la sincérité du peintre, qu'il entra, comme on dit vulgairement, dans la peau de son personnage. Il se mit à grogner comme un cochon. Chaque fois qu'on lui parlait, on n'obtenait plus d'autre réponse qu'un grognement.

Une femme vêtue de brocards, constellée de bijoux, se présenta à saint Antoine et lui dit : Je suis la reine de Saba, Antoine, Antoine, admire la splendeur de ma beauté sacrée... Elle entr'ouvrait sa robe et laissait voir les trésors d'une gorge ivoirine. Comme elle louchait un



peu et qu'elle avait les pieds longs, attraits irrésistibles pour Trillodinus, le cochon se mettait à grogner de désir. Mais Antoine lui allongeait un coup de pied qui le rappelait à la bienséance, et congédiait cette souveraine opulente qui se retirait en proférant des imprécations populaires et pittoresques.

Et les moines de Jardinnet étaient stupéfaits d'entendre des grognements sortir de la cellule du peintre.

La reine de Saba, furieuse de sa déconvenue, envoyait des petits diables cornus, aux yeux et à la bouche en feu, dans le vallon de la Thébaïde où habitait Antoine. Le saint méditait sur les textes sacrés, agenouillé dans sa cabane, se frappant la poitrine, tandis que son cochon broutait paisiblement la bruyère aux fleurs mauves, qui devait donner un si bon goût à ses jambons. Les petits diables arrivent, lui brûlent le bout de la queue et voilà qu'il se sauve en poussant des grognements atroces.

Il remplit d'épouvante la communauté entière. Trillodinus, dirent les religieux, est possédé du démon; il n'a pu résister aux effroyables ten-



tations qu'il représente. Il est secoué par le diable de la concupiscence.

Tous le virent bientôt avec la tête qu'il s'était peinte. Quand il pénétrait dans le chœur de l'église, le matin, à la messe conventuelle, les moines lui voyaient une hure de sanglier, énorme et terrible et vraiment héraldique.

Dans les corridors, comme ils s'éloignaient de lui avec crainte, il se jetait sur eux en grognant et les faisait fuir épouvantés.

On résolut de l'exorciser. Mais quand, après les prières récitées à cet effet, selon le rituel, le père chargé de cette mission voulut s'approcher de Trillodinus pour en chasser le mauvais, il reçut une volée de coups dont il resta courbaturé pendant plusieurs jours.

Dodon, ayant appris ces événements par un messenger qu'on lui avait adressé en toute hâte, arriva à l'abbaye de Jardinnet.

On y reçut le saint en grande pompe.

Son intervention fut merveilleuse. Aussitôt que Trillodinus eut appris la venue de son ami, il quitta la cellule où il peignait et se précipita au-devant de Dodon. Dès qu'il eut vu de loin



son ancien compagnon, les petits diables noirs se dégagèrent de sa personne et s'enfuirent en grande vitesse vers le bois. On eût dit des lapins qui détalent à l'approche du chasseur, ainsi que l'affirmèrent les moines éblouis.

Les deux amis tombèrent dans les bras l'un de l'autre, tellement émus tous deux qu'ils n'échangèrent pas une parole.

Trillodinus avait retrouvé son aspect humain, sa tête de cochon avait disparu. Les religieux n'en retrouvèrent aucune trace à l'office qui fut célébré en l'honneur de Dodon.

On donna un grand festin pour fêter cette victoire. Une pierre votive la commémora.

Dodon resta à Jardinnet jusqu'à ce que Trillodinus eût achevé son travail. Il l'assista, le défendit contre les incursions de Satan et l'aida de ses conseils. Aussi l'œuvre fut-elle admirable.

Le saint dit alors à l'abbé : « Je vais emmener Trillodinus, car je crois qu'il serait toujours pour vous un hôte peu commode, à cause des diables qui le turlupinent. Il est vrai que, sans cela, ce serait le plus charmant garçon du monde, peu



causeur, mais sympathique jusque dans le silence. »

Malgré la dure épreuve qu'ils avaient subie, l'abbé et la communauté entière furent contrits de se séparer de Trillodinus.

Dodon enfourcha sa mule et prit le peintre en croupe. Ils s'en furent ainsi à trois, tandis que les religieux de Jardinnet les suivaient des yeux avec admiration. Ils serpentèrent avec la route blanche jusqu'au sommet de la colline, apparurent un instant sur un fond de ciel bleu et s'enfoncèrent dans l'autre vallée.

Aussitôt après le départ de Dodon pour Jardinnet, l'abbaye de Lobbes s'était trouvée dans la désolation. De redoutables calamités s'étaient mises à pleuvoir sur elle. On eût dit que lui seul les pouvait conjurer, car dès qu'il s'éloignait, l'adversité, aux aguets, se jetait sur le monastère. Il était son palladium.

Régnier, comte de Hainaut, prince à l'humeur farouche, hostile aux religieux, avait protesté contre la main-mise des moines sur Grinart. Ce château-fort qui leur avait causé tant d'ennuis et de tourments, ainsi que nous l'avons raconté,



avait été rasé par eux après le départ d'Anselme et de ses brigands.

Régnier, n'ayant pu obtenir, pour l'un de ses barons, la reconstruction de cet antre à pillards, se vengea en refusant à la communauté l'accès de Thuin au moment où un fort parti d'Allemands et de Hongrois infestait le pays.

Lobbes avait à Thuin, dans la grand'rue, un refuge où, en cas d'alerte, on sauvait les trésors de l'abbaye. Force fut donc aux religieux, la ville leur étant fermée, de rester chez eux et de s'y fortifier.

L'ennemi arriva précédé des nuages de fumée à l'horizon, la cavalcade rouge de l'incendie galopait avec lui. Il alla se cogner aux murs infranchissables de Thuin et rebondit sur Lobbes. Bientôt il couvrit les hauteurs. Puis avec un grand fracas d'armes, de chars, de chevaux, de hurlements, une mêlée de casques, de crinières flottantes, de peaux de bêtes, de boucliers et de piques, il se précipita dans la vallée.

L'avant-garde sauta dans la rivière et la traversa à la nage. En un instant on vit sur les



murailles l'acier bleu des sabres et les diamants des lances étinceler au soleil.

L'abbaye fut envahie et les moines refoulés au sommet de la colline autour de l'église romane transformée en citadelle.

Deux vénérables vieillards dont la tradition ailée nous a transmis les noms glorieux, Theutmare et Théodulphe, trop caducs pour combattre, s'avancèrent au seuil du temple dédié au grand apôtre saint Pierre et contenant ses reliques. Une longue barbe argentée leur couvrait la poitrine et leurs crânes dénudés luisaient comme l'ivoire. Avec une majesté digne des sénateurs romains qui affrontèrent l'orgueilleuse colère du vainqueur de Véies, ils s'offrent comme un rempart à la furie des barbares. Ceux-ci, étonnés d'abord d'un tel calme et d'une pareille grandeur d'âme devant la mort, reculèrent en frémissant. Mais un guerrier à la cuirasse ornée d'or, chevelu comme une femme, se précipita courroucé sur les augustes victimes. Il les saisit par la barbe et d'un geste brusque les contraignit à tomber à genoux.

On les flagella en vain pour les forcer à abju-



rer leur foi. Les yeux levés au ciel, aussi bleus que l'azur qu'ils reflétaient, ils entonnèrent d'une voix cassée et chevrotante des chants d'allégresse. Ils implorèrent aussi le pardon du Sauveur pour leurs bourreaux.

Cette magnanimité ne toucha point ceux-ci; les vieillards sacrés furent traînés au bord du fossé. Theutmare, par un dernier effort se releva. Chancelant, il embrassa son frère qui le bénit. Il s'agenouilla et joignit les mains. Une sorte de géant poilu lui baissa la tête et saisit un glaive. Un éclair tournoya en l'air au bout de son bras. La tête chut, le corps décapité tomba, lançant un jet de sang qui rougit le sol. De même, le chef de Théodulphe rejoignit celui de son compagnon.

L'exécuteur poussa du pied les deux troncs dans le fossé, égoutta le sang qui traînait sur la lame, puis saisissant les deux têtes par la barbe, les porta à la catapulte la plus proche pour les lancer aux assiégés.

Ayant pillé le monastère et bourré leurs chars de dépouilles, les barbares livrèrent assaut à l'église. Les moines, les clercs et le peuple s'y



défendaient avec désespoir. Des pierres, des mardriers roulaient emportant des rangs entiers d'assiégeants. Mais il en revenait par légions. Ils paraissaient sortir de terre comme des fourmis. Ils couraient, bondissaient partout, escadaient la montagne, s'accrochaient au rocher comme des singes et des fauves.

Le vent venant du sud, ils mirent le feu à plusieurs bâtiments, pour que la fumée, qui s'échappait en énormes flocons noirs, étouffât leurs victimes.

Leur folle impétuosité allait sauter comme une vague au-dessus des retranchements. Les assiégés faiblissaient, criblés de flèches. Beaucoup d'entre eux ne combattaient déjà plus, mais, à genoux, ils imploraient les saints patrons de Lobbes.

Tout à coup, là-bas, au sommet de la montagne, de l'autre côté de la rivière, on vit sur le ciel bleu se profiler Dodon et la mule. Un troisième personnage que l'on n'avait jamais vu conduisait la bête par la bride.

Les Magyars bondissaient sur les derniers obstacles, quand, ô miracle, trois colombes blan-



ches sorties des tombeaux des saints confesseurs du Christ s'élevèrent au-dessus de l'armée ennemie et disparurent dans un nuage. Le ciel s'ouvrit aussitôt déchiré par un éclair immense, la foudre tomba dans la vallée avec un fracas épouvantable, fauchant toute une file de barbares. Des nuées crevées les masses d'eau tombèrent. Les flèches partirent sans force des arcs détendus. Les cordes des catapultes devinrent lâches. Les mains glissèrent sur les pierres mouillées, des grappes humaines dégringolèrent sur la pente abrupte. Les collines roulèrent des torrents. On eût dit que la terre elle-même dégorgeait toute son eau. La Sambre qui avait d'abord précipité son cours, trouva son lit insuffisant, elle sortit de ses rives et se changea en un lac. L'incendie était éteint, les décombres ne fumaient déjà plus.

Sous les coups répétés du tonnerre, sous la pluie qui les transperçait, les Hongrois épouvantés s'enfuirent à la débandade, abandonnant tout le butin et même leurs armes. Beaucoup d'entre eux perdirent pied et se noyèrent. Depuis le monastère jusqu'au tournant de Thuin, le courant



emportait des corps. On voyait des bras émerger de l'eau cherchant à s'accrocher désespérément, retomber, émerger encore, puis disparaître.

Ce fut seulement vers la nuit que la tempête s'apaisa.

C'est ainsi que Lobbes fut sauvée du plus grand péril qui l'avait menacée depuis sa fondation.

Grâce à Dodon, l'activité des moines la releva rapidement de ses ruines, le cloître et l'église incendiés élancèrent avec plus de ferveur encore leurs ogives vers le ciel qui avait si miraculeusement secouru le monastère.



François de Barbançon avait mené pendant longtemps une existence d'aventures, chez le duc de Bourgogne sans doute; la légende est toutefois silencieuse sur ce point. Cadet de famille, c'est à son esprit ingénieux, à sa bravoure, à ses qualités personnelles qu'il avait dû de figurer à cette cour fastueuse qui éclipsait par sa splendeur toutes les maisons royales d'Europe et dont le luxe égalait celui des satrapes d'Asie.

Destiné aux ordres dès son enfance, il avait tôt montré que la robe serait pour lui un vêtement trop léger, la cotte de maille et la cuirasse étant mieux faites pour s'adapter à son corps athlétique.



que. Certes la finesse de son intelligence eût fait de lui un prélat remarquable, appelé à de hautes destinées dans l'église. Mais il était doué d'appétits assez incompatibles avec l'état ecclésiastique, même en ce temps où les abbés et les évêques ressemblaient souvent à des reîtres ou à des brigands de grand chemin.

Du reste, la fortune prouva que le choix de sa vocation n'avait point été l'objet d'un caprice. La façon dont il s'imposa bientôt au service de Bourgogne, montra que ses qualités multiples avaient plus d'essor dans une vie agitée, où la prépondérance est assurée à ceux chez qui la pensée se traduit le plus rapidement en action.

Il ne tarda pas à obtenir des faveurs de son suzerain et celle de la cour.

Si son état de cadet l'empêchait de se marier au gré de ses désirs, il se résolut facilement à prendre son plaisir où il le trouvait, sans la moindre vergogne. Gentilhomme pauvre, il n'eut jamais à se plaindre des rigueurs des dames. Il conquit par sa seule volonté ce que d'autres n'obtenaient qu'en prodiguant l'or. Les femmes de cette cour qui étaient toutes somptueuses comme des



reines le comblèrent de secrètes gentilleses. On se l'arrachait. Mais on peut dire que jamais l'une d'elles ne riva son cœur. Il ne les considérait que comme de superbes garces dont il devait tirer le plus de plaisir possible, et des ducats, mais il n'avait cure de se laisser entamer par elles. Il les méprisait trop pour cela, en raison de leur vie de dévergondage à peine dissimulé.

Mais il méprisait encore plus les beaux seigneurs qui acceptaient leur cocuage d'un cœur aussi léger et qui, souvent, n'étaient que les pères nourriciers des enfants de leurs épouses. Aussi considérait-il sans regrets la situation qui l'empêchait de devoir prendre femme et de enter de nouveaux rameaux sur la vieille souche de Barbançon.

Mais, vers ses quarante-cinq ans, les hasards de la guerre et de la maladie firent disparaître, sans qu'il y eût mis la main, son frère aîné et les deux fils de celui-ci. Chef de la famille, n'ayant jamais envisagé pareille éventualité, il se trouva tout à coup l'héritier d'un grand nombre de terres, de plusieurs châteaux et de la principale charge de la Bourgogne.



Après avoir accompli le tour de ses domaines pour s'y faire reconnaître et recevoir le serment de ses vassaux, il songea, non sans quelque répugnance, que sa nouvelle qualité lui imposait de donner des rejetons à sa race. Ce qui l'ennuyait, ce n'était pas précisément de se livrer à leur conception, mais il ne lui plaisait que médiocrement de prendre femme. Il s'en fût volontiers passé, mais comme cela n'était point dans les mœurs, il s'occupa de choisir une dame à la maison de Barbançon.

Il ne voulut à aucun prix la prendre dans le monde où il avait, jusque là, fréquenté. Il épousa une jeune fille de Thuin, d'une beauté moyenne. Il la prit de condition modeste, pour son plaisir, n'ayant égard à la grandeur de son nom. Il avait été séduit par son air sérieux, la simplicité et la sobriété de sa mise qui la faisait ressembler à une veuve plus qu'à la femme d'un aussi puissant seigneur.

Par sa tenue, sa réserve, et la sévérité dont elle s'entourait les rares fois qu'elle se montrait en public, elle sut si bien gagner l'affection de son maître, qu'au bout de peu de temps, il s'es-



tima le plus heureux des hommes d'avoir trouvé cette alliance. Mais il préféra s'astreindre à ne goûter que de temps en temps à son bonheur pour le garder plus sûrement. Il ne voulait pas en jouir tous les jours avec la crainte perpétuelle de le perdre. Il ne consentit point que son épouse vint avec lui à la cour. Il avait trop connu la corruption qui y régnait pour exposer sa femme à de telles embûches. Il l'installa dans l'un de ses châteaux, celui de Solre, où il allait la voir chaque fois que les affaires du duc lui laissaient quelque répit.

La dame, malgré la magnificence qui l'entourait, à laquelle elle n'avait pas été habituée, s'ennuya à la longue de cet isolement. La curiosité féminine aidant, elle demanda un jour à son époux de le suivre. La figure du sire marqua une contrariété si sombre qu'elle se garda bien d'insister et d'en reparler jamais. Le profil impérieux et hautain du vieil aigle lui inspira une crainte mêlée d'horreur.

Elle tomba dans un ennui morne. A la fin, pour tromper le désœuvrement d'interminables journées, après bien des luttes avec elle-même,



elle s'intéressa à un jeune gentilhomme, dont la demeure était proche du château. Tous les matins elle le voyait dévaler, le faucon au poing, ou suivi de quelques chiens, par le chemin qui descend vers l'esplanade. Il longeait la Thure et gagnait la campagne. Elle lui trouvait très bonne tournure et guettait son retour pour échanger avec lui quelques regards.

Il remarqua bientôt la langueur des yeux de la châtelaine et comprit qu'il ne lui était pas indifférent. Toutefois le respect de la grandeur du mari lui imposait tant de retenue, qu'il n'osait se permettre la moindre des choses qu'eût réprouvé la plus stricte bienséance. Mais le jeu lui plaisait, car il ne négligeait aucune occasion de passer sous les fenêtres de la tour où elle avait coutume de travailler à ses broderies.

Peu à peu, la dame s'impacienta de ce silence qu'elle qualifiait de froideur. Elle ne pouvait plus se contenter d'œillades, car son cœur se remplissait de chaudes tendresses.

Un jour qu'elle se promenait devant le château sous les tilleuls fleuris qui répandaient dans l'air une ivresse d'amour, elle s'approcha de lui



et le pria, en tremblant, de lui dresser un jeune faucon.

Malgré tous leurs désirs, bien qu'elle ne l'eût point abordé pour traiter spécialement de ce sujet, ils ne purent parler d'autre chose.

— Vos faucons me paraissent si gaillards, lui dit-elle en le quittant, pour dissimuler son émoi, que je suis sûre que le mien sera à bonne école.

Ils se séparèrent troublés.

Ce fut lui qui l'aborda le lendemain. Elle le plaignit de vivre dans une telle solitude à son âge. Quant à elle, habituée au séjour de la ville et à une nombreuse compagnie, il lui était pénible de s'accoutumer à ce genre de vie, l'isolement lui pesait et l'absence de son mari qui passait à peine trois mois de l'année auprès d'elle.

De propos en propos, et n'osant trop se regarder autrement qu'à la dérobée, ils en vinrent à deviser d'amour.

Il parlait de princesses qui avaient aimé d'humbles pages.

Elle se lamentait de la triste situation des femmes qui aiment silencieusement, ne pouvant révéler l'ardeur qui les embrase, de crainte de



passer pour des dévergondées aux yeux d'une société pleine d'hypocrisie.

Cela ne décidait pas encore le gentilhomme à lui dire les sentiments tendres qu'il éprouvait pour elle. Il baissait ou détournait les yeux chaque fois que les cherchait la dame. Peu habitué au monde, il la considérait d'un rang tellement supérieur au sien, qu'il ne se sentait pas la hardiesse de lui dire ce qu'elle lisait dans son âme, dans tous ses gestes, dans son attitude pleine de trouble.

Bien que l'impatience de la châtelaine fût vive, ce lui était une sensation délicieuse de le voir tel. Au lieu de le juger comme un nigaud, elle se disait qu'il était encore puceau, que ses sentiments n'avaient pas encore été prodigués comme ceux des jeunes gens des villes et que cette timidité cachait des trésors de tendresse dont il la comblerait quand il serait un peu plus initié au jeu d'amour.

Pourtant elle lui dit l'amitié qu'elle lui avait portée depuis qu'elle le voyait passer sous ses fenêtres, chaque matin. Elle la lui avait dissimulée, ajouta-t-elle, attendant qu'il se mît, ainsi



que doit le faire tout galant homme, à requérir la sienne. Il se confondit aussitôt en excuses, car il n'était point sot, et lui démontra que, bien que son amitié pour elle fût extrême, il n'eût jamais osé lui en faire part, s'en estimant bien indigne. Il lui dit en termes les plus honnêtes quelles tortures il avait subies pour lui dissimuler sa tendresse.

S'étant pris les mains, ils se regardèrent longuement, avec extase, sans plus rien dire, et leurs lèvres se joignirent dans un long baiser.

Ils étaient bien jolis à voir ainsi, tous deux ; elle en sa robe mauve et noire avec son hennin dont les ailes blanches palpitaient de son émoi, lui en pourpoint de velours chenille, la toque parée d'une plume de faisan de Bohême qui retombait en une courbe gracieuse jusqu'au près de son oreille.

A partir de ce jour ils ne surent plus se passer l'un de l'autre et ce leur était facile, car l'époux était toujours absent, leur voisinage et le grand chemin propices aux rencontres. Et cela se faisait si simplement que personne ne s'en serait aperçu si, au bout de quelques mois, ils n'avaient



abandonné toute discrétion, ne pouvant plus modérer l'impudence de leur amour.

Ils éprouvaient le besoin de se voir à toute heure de la journée. La moindre attente les comblait d'un insupportable ennui. Aussi tout le domestique fut-il enfin au courant de l'intimité qui régnait entre les deux amoureux.

La cour ayant laissé quelque temps de liberté au sire François de Barbançon, il accourut les passer auprès de sa femme. Il la trouva gaie, alerte, vive, vêtue avec plus de recherche et de goût et embellie au point que son vieux cœur racorni en fut tout remué. Il soupirait avec satisfaction de pouvoir s'asseoir enfin à son foyer, auprès d'une épouse aussi charmante qui se mettait en pareils frais pour lui plaire.

Toutefois, ayant l'habitude de la méfiance et accoutumé d'observer attentivement tout ce qui se passait autour de lui, il ne tarda pas à remarquer que l'esprit de sa femme s'évadait de leurs conversations ; elle rêvait et pensait à autre chose, ce qui, auparavant, ne lui arrivait point.

Il suivit avec une curiosité inquiète ses gestes et contenance et se persuada sans tarder qu'il



se passait, dans sa maison, des événements peu agréables pour lui. Toutefois, il fit à sa femme meilleur visage encore que de coutume, ce que, du reste, elle excellait à lui rendre. Et chacun jouait si bien son rôle qu'à les voir on les eût pris pour deux tourtereaux se comblant de mignardises. Ils maintenaient entre eux une exquise politesse et un suprême bon ton.

Mais le gentilhomme voisin, fâché outre mesure de l'arrivée de celui qui le privait des doux plaisirs auxquels il s'était si facilement habitué, ne sut point garder la réserve nécessaire. Espérant recevoir quelque tendre regard de sa galante, il passait devant le château sans autre raison, tournant des yeux indiscrets vers les fenêtres où il la voyait d'ordinaire.

Mais le sire de Barbançon n'était pas inexpert en ce genre de manège et il n'eut pas de peine à deviner qu'il devait y avoir une amitié secrète entre sa femme et le joli damoiseau ; d'autant plus que, quelques jours après, le galant naïf, pour se faufiler dans les bonnes grâces du mari lui envoya un excellent tiercelet de faucons ; et il ne manqua pas, après, de lui faire présent



des plus fins gibiers qu'il prenait à la chasse.

Le seigneur savait bien que l'on câline souvent un mari vieil et laid afin de caresser plus aisément autre chose. Il ne voulut point se montrer indifférent à l'égard de telles prévenances, car les amants auraient pu en concevoir quelque méfiance. Avec ses remerciements, il envoya à ce jeune homme aimable quelques nouveautés rapportées par lui de la ville. Il le pria même à dîner afin de le pouvoir mieux entourer de ses filets. L'autre ne se fit point tirer l'oreille, car il lui tardait de continuer ses dévotions interrompues à la sainte du château.

Le repas fut plein de gaieté. Le godelureau se mit en frais pour faire la conquête de ce vieux grognard de mari et crut bien y être parvenu lorsque celui-ci lui dit : « Mon voisin et ami, je suis vieux et mélancolique, ainsi que vous pouvez vous en apercevoir. J'ai besoin de me distraire, vous me plaisez, vous êtes plein de jeunesse et d'amabilité ; aussi, je vous serais obligé de considérer comme vôtre ma maison et d'en user comme il vous plaira. Venez me voir le plus souvent que vous pourrez. »



Le gentilhomme se confondit en compliments, avec force protestations de respect et d'amitié. Et ce disant il avait presque des larmes dans la voix. Il s'en fallait de peu qu'il regrettât le tort qu'il faisait à un homme si plein de bienveillance et de bonté. Il l'assura de tout son dévouement et, l'éloquence du vin aidant, le pria de compter sur lui comme sur son plus fidèle serviteur.

Le jeune homme contracta vite l'habitude de venir à un repas au château.

Un matin, le sire de Barbançon se plaignait d'un malaise et garda la chambre. Le galant en fut aussitôt averti par une vieille duègne de la dame. Il arriva comme de coutume et s'informa de monsieur, demandant s'il pouvait l'aller voir. Il lui fut répondu que non, mais que madame se promenait au jardin et l'y attendait.

Arrivé là et certain de l'indisposition du gèneur, il reprit ses anciennes privautés avec sa maîtresse, la baisa et la rebaisa sur la bouche, dans le cou et la nuque et à la naissance d'une adorable gorge blanche. Enfin il se livra aux mignardises qui exaspérèrent le désir des voluptés prochaines.



Cependant qu'ils se livraient à ce jeu tendre et doux, le mari, loin de dormir, était sorti de sa chambre pour monter à l'une des tours du château. Là, par une fenêtre treillissée, il pouvait voir aisément ce qui se passait dans l'alentour. Ayant avisé les deux promeneurs, il attendait le moment où ils arriveraient enfin à la suite naturelle des caresses dont ils se comblaient. Mais ceux-ci, dans une lueur de raison sans doute, craignirent qu'un séjour trop prolongé au jardin n'éveillât quelque soupçon et revinrent au château.

Le seigneur rentra dans sa chambre, et se recoucha. L'heure du repas venue, il se trouva mieux, et descendit à la salle à manger. Il fit prier le jeune homme de venir lui tenir compagnie. Dissimulant son courroux, il se montra charmant, de sorte que ni sa femme, ni son convive ne purent se douter qu'il les avait épiés.

Pendant deux semaines, le seigneur continua cette dissimulation, chérissant sa femme et la choyant autant que le premier mois de leur mariage. Elle se croyait victorieuse à l'heure où la fortune ourdissait petit à petit, patiemment



et laborieusement, la toile à laquelle elle devait se faire prendre.

Ne pouvant pas surprendre les amants, dont la circonspection le déroutait, le sire de Barbançon perdit toute patience. Ne voulant différer plus longtemps sa vengeance, il contrefit l'écriture du grand maître de la cour et s'adressa une missive qui le rappelait. Il la reçut l'après-midi. L'ayant parcourue, il offrit à sa femme de la lire. Pour la mieux tromper, il se lamenta de ne pouvoir jouir d'un plus long repos, si mérité cependant. Il se fit plaindre et consoler par elle. Elle n'y manqua point, comme on le pense, avec la meilleure grâce du monde, une éloquence et une persuasion qui disaient au mari combien elle avait hâte de son départ et combien sa présence lui était importune.

Aussi le flot de rage qui inondait le cœur de ce cocu, ne faillit-il d'arriver jusqu'à son visage, que par la longue habitude des intrigues de la diplomatie.

Afin de bien duper l'infidèle, il lui donna, ce qu'il ne faisait jamais auparavant, la clef du souterrain qui contenait son trésor. Et, jusqu'au



moment du départ , il ne cessa de lui témoigner, par des caresses et de tendres discours, un amour plus grand encore que celui auquel il l'avait accoutumée. La pauvre se croyait comblée de bienfaits par le sort ; elle ne pensait pas que ces faveurs étaient plus dangereuses que les roseaux des grands fleuves où les crocodiles poussent des plaintes de petits enfants abandonnés.

Au moment de se mettre en route, il lui donna encore quelques conseils pour l'ordonnance des affaires de la maison, puis déposa, sur la jolie bouche, un baiser qui lui fut plus voluptueux que celui de Judas à Jésus.

A peine son mari avait-il quitté Solre, que l'amoureuse envoyait prévenir son amant par la vieille femme, sa confidente. — Venez en toute sécurité, lui fut-il dit, car le maître est parti avec presque tous ses serviteurs.

La vieille conduisit l'empressé galant en la chambre de madame, où il prit la place encore tiède de celui qui s'en était allé.

Les amoureux ne tardèrent pas à être aux bras l'un de l'autre. La confidente, par précaution, ferma la porte en dedans et se coucha dans



la chambre même, ainsi qu'elle avait coutume de le faire lorsque sa maîtresse était seule.

Pendant ce temps-là, le sire de Barbançon s'était arrêté à une gentilhommière voisine, à Jeumont, chez un de ses amis à qui il confia le motif qui l'amenait.

Ils prirent quelques armes et, accompagnés d'un valet, ils partirent.

Auprès du château, le seigneur dit à son compagnon : Présentez-vous à la porte et dites que, passant par votre maison, je vous ai confié pour madame un message si urgent que vous avez été contraint de l'apporter pendant la nuit.

Le pont-levis était baissé, l'ami frappa légèrement pour n'être entendu que de celui qui couchait au portail. Ils entrèrent, allumèrent une torche et montèrent à la chambre conjugale sans permettre que la dame fût prévenue, et cognèrent discrètement à l'huis. La vieille, entendant du bruit, demanda sans ouvrir ce que c'était. Le sire de Jeumont feignit d'être seul et annonça son message, comme il avait été convenu.

La dame l'ayant entendu et ne soupçonnant



aucune perfidie de la part de ce vassal, homme simple, commanda à la servante de recevoir la missive à la porte. Elle pensait l'entrebâiller seulement, mais à peine eut-elle tendu la main pour prendre la lettre, qu'elle fut violemment renversée.

Les trois hommes entrèrent dans la chambre et y trouvèrent les amants nus, aussi honteux qu'Adam et Eve lorsque Dieu les surprit dans le paradis terrestre.

Le jeune homme fut immédiatement ligotté.

Lors, le seigneur fit venir les demoiselles, servantes et valets qui restaient au logis pour assister à la scène. Quand ce petit monde fut rassemblé il parla en ces termes :

— Ah ça, chienne, vile et détestable catin, puisque tu as eu le cœur assez traître et déloyal pour détruire le saint et précieux lien du mariage qui nous unissait, je veux que, de tes propres mains par lesquelles tu me donnas le premier témoignage de ta foi, soit étranglé et pendu ce ruffian que tu as introduit nocturnement dans ma demeure. Ne sachant rien trouver de plus fort pour égaler l'horreur que tu me causes, je



te contrains à meurtrir celui que tu as préféré à ta réputation, mon honneur et ta vie.

Ayant formulé cet arrêt, le vieil aigle à l'œil injecté de sang fit enfoncer dans la poutre du plafond un gros clou de charrette. On y lia la corde et la malheureuse femme dut attacher au cou de son triste amant le collier de l'ordre des suppliciés. Comme elle défaillait à cette besogne, la vieille femme qui avait été la complice de ses amours adultères fut forcée de lui servir d'aide en ce travail de bourreau. Quand elles eurent, de leurs mains, étranglé le jeune homme, le sire de Barbançon fit brûler le lit, les meubles et les draps qui avaient été les témoins des plaisirs défendus.

Il ne resta dans la chambre qu'un peu de paille, juste de quoi servir de litière à deux chiens. La fenêtre et la porte furent murées. On ne laissa qu'un petit pertuis pour passer le pain et l'eau.

Et ainsi demeura la malheureuse, dans l'horreur de cette obscure prison, n'ayant d'autre compagnie que le corps en pourriture de celui qui avait été son plus grand amour, jusqu'au



moment où, asphyxiée par la puanteur, couverte de vers, folle d'épouvante, elle rendit l'âme.

Cette vengeance, d'une cruauté atroce, devint l'événement de toute la contrée. On en fit des plaintes.

Chacun l'apprécia à sa manière et au mieux de ses propres intérêts. Les maris en général et en particulier ceux qui avaient quelques craintes d'avoir le front orné de cornes, approuvaient hautement l'acte du seigneur de Barbançon. Les plus cocus même frappaient sur les tables en s'écriant qu'ils n'hésiteraient pas à en faire autant et que le sire avait été bon d'attendre aussi longtemps avant de mettre un terme au dévergondage de madame son épouse et du jeune ruffian son voisin. Il avait vengé la conscience publique.

Les femmes se lamentaient d'entendre approuver une telle barbarie, et dans leurs contes, à la veillée, le château de Solre devenait celui de Barbe Bleue. On y voyait la masse grise de ses murs et ses tours se refléter dans l'eau saumâtre des fossés remplie de plantes et sillonnée par des poules sauvages.



Quant aux jeunes hommes, ils protestaient contre une pareille sauvagerie. Ils ne parlaient cependant point trop haut pour éviter le courroux de messire de Barbançon qui ne se serait guère gêné pour en faire pendre quelques-uns. Ils ne voulaient point non plus être accusés de défendre les paillards.

Enfin chacun raisonnait comme s'il se fût agi de lui-même. Chacun défendait en cette affaire sa propre cause, ainsi qu'il arrive en toutes choses de la vie.

Mais l'esprit de justice veillait à Lobbes, en saint Dodon.

Ayant eu connaissance de ces événements, il examina minutieusement les circonstances qui avaient amené le châtelain de Solre à une cruauté si grande. Il chercha aussi ce qui avait déterminé la dame à tromper son mari. Dans la balance d'or de son cœur, il pesa scrupuleusement le juste et l'injuste.

Il n'hésita pas à parler malgré la puissance du personnage en cause.

— Messire de Barbançon a-t-il toujours respecté la femme d'autrui, interrogea-t-il. N'a-t-il pas eu



pour maîtresses les épouses d'un grand nombre de ses compagnons, amis et parents? Le nombre même de ses concubines n'indique-t-il pas qu'il agit par paillardise et vanité plutôt que par amour ou pour satisfaire de trop impérieux désirs charnels?

Sur le tard déjà de son âge, après une vie de débauche, il épousa une toute jeune femme et encore la voulut-il cloîtrer dans cette forteresse de Solre, où, pendant ses longues absences, elle n'avait d'autre loisir que rêver!

Chez la femme, le rêve, n'est-ce pas l'amour qui veille? N'est-ce point le bouton d'une rose qui va s'ouvrir, n'est-ce pas la douce haleine du printemps qui fait de chaque pommier un bouquet rose et blanc parfumé? N'est-ce pas une apparition qui, dans ce manoir de pierres grises flanqué d'un donjon carré massif et de quatre tours percées de meurtrières, ornées de machicoulis, vint, merveilleusement belle, mystérieuse, un doigt sur la bouche, vers la jeune femme, lui banda les yeux et la conduisit par la main dans un royaume de délices ineffables?

Et si seule, triste et pleine d'ennuis, à la fe-



nêtre de son retrait, regardant l'eau verdâtre des fossés sillonnée par des poules d'eau et la Thure couler en gazouillant parmi les saulées, les maisons du village étagées sur la colline et, au sommet, le clocher de l'église, elle a senti son cœur palpiter d'un doux émoi à la vue d'un jeune homme élancé, gracieux en son pourpoint de velours chenille avec sa toque ornée d'une longue plume de faisan de Bohême décrivant une courbe élégante et retombant sur ses longs cheveux blonds, qui oserait lui jeter la pierre dont parle le Christ notre divin maître, dans la parabole de la femme adultère ?

Le premier coupable du péché de cette malheureuse est, il faut bien le reconnaître, monseigneur son mari, en l'abandonnant pendant de longs mois aux sollicitations confuses et troublantes de l'oisiveté. Ce qui est arrivé est sa faute. Sa femme n'était point tenue à lui donner plus que lui-même ne lui donnait. Au lieu de punir, c'est lui qui aurait dû être puni. Il n'a pas protégé son épouse contre les tentations. Les grands se font trop volontiers une justice personnelle. Ils transforment habilement le droit



brutal de la force en droit divin. Mais ils ne commettent de la sorte qu'un blasphème.

Ayant prononcé ces sages paroles, le bon Dodon s'en fut avec quelques moines de Lobbes et les capucins de Thuin, en procession, portant les reliques de saint Ursmer patron de l'abbaye et un os de la jambe du grand saint Pierre. Les carmes du grand pré à Wiheries et les dames blanches du couvent de la Thure se joignirent à ce sacré cortège. Munis de ces restes précieux des bienheureux dont l'intervention miraculeuse les avait sauvés de tant de périls, ils se présentèrent devant le château de Solre.

Dodon fit baisser le pont-levis, relever la herse et ouvrir la porte massive étoilée de têtes carrées de gros clous. Elle gémit en tournant sur ses gonds, comme si elle ne cédait qu'à la contrainte des audacieux visiteurs.

Le saint et ses compagnons pénétrèrent sous la robuste voûte qui paraissait taillée dans un rocher. Ils se rendirent à la chapelle où, en chœur, ils chantèrent l'office des trépassés.

Leurs voix et leurs gestes étaient si doux et si graves, leur prestige si grand, que le gouver-



neur du manoir n'osa s'opposer à leurs desseins. Là, dans ce lieu béni, où l'orgueil seigneurial s'étalait jusque sur les somptueux tombeaux de marbre ou de bronze, où des religieux de pierre soutenaient de grandes pierres sur lesquelles reposaient des chevaliers en armes, comme s'ils eussent dû paraître ainsi devant le souverain juge, ils attestèrent l'égalité de tous devant la mort.

La porte était large ouverte, de sorte que par-dessus les courtines s'envolaient dans la campagne, oiseaux de piété, les paroles mystiques :

*Liber scriptus proferetur*

*In quo totum continetur*

*Unde mundus judicetur.*

Ils démolirent le mur que François de Barbançon avait fait construire pour boucher la chambre où pourrissaient les cadavres. On les ensevelit, on récita les absoutes, puis on les porta en terre sainte :

*Requiem æternam dona eis Domine, et lux perpetua luceat eis.*

Dieu seul les jugera, dit Dodon.



## XVI

Du temps que les cloches parlaient, car elles parlaient autrefois, m'assurait Clémence du chêne béni, une vieille dont le menton remonté avait presque rejoint le nez crochu, au point de donner au bas du visage de la grand'mère un air de ressemblance avec un casse-noix, mais on a depuis longtemps perdu le sens de leurs résonnances, du temps que les cloches parlaient, celles de la Thure et celles de Grand Pré s'oubliaient souvent en de longs devis. Celles de Grand Pré avaient la voix grave et forte, vraie voix de carme.

On sait que l'abbaye de Grand Pré était située au fond d'un vallon verdoyant, mi-boisé, où



méandre la Hante aux eaux devenues tranquilles depuis leur passage sous le pont romain aux arches d'une courbe si noble et si pure de Montignies Saint-Christophe et la cascade qui bouillonne un peu plus loin.

L'abbaye de la Thure était assise non loin de là, sur les bords du ruisseau de ce nom.

La Hante et la Thure s'en vont toutes deux vers la Sambre. Mais la Thure est plus mutine, plus légère. Elle se crête, elle se frange d'écume et d'argent en passant sur les pierres, elle danse sur le cailloutis brun, court entre des herbes d'un vert d'émeraude, toujours gaie, toujours claire, toujours chantante.

Comme elle, les cloches du couvent des dames blanches avaient une voix clairette et enjouée, toujours chantante, toujours rieuse.

Et d'un ruisseau à l'autre, de l'un à l'autre couvent, c'était un babil de cloches, chaque jour, à matines, à vespres, à complies, à l'angelus.

Sans doute commencèrent-elles, enfantines, à deviser de jeux et de ris, et quelquefois aussi, de petits chagrins mignons, grains de sel de leur douce vie puérile.



Puis, voix des tours bergères de troupeaux sacrés, elles s'entretinrent, par chants alternés, de la beauté des choses, elles furent l'âme gracieuse de nos riants paysages. L'allégresse du printemps était en elles. Elles humanisaient les bois et les champs et les mettaient en harmonie avec les cœurs.

A voir la nature fécondée puissamment autour d'elles, à voir, d'une exubérance d'amour, le jaillissement magnifique des arbres, des plantes et des moissons, elles commencèrent à deviser d'amour. Ce fut d'abord une tremblante mélodie prolongée sous le ciel incrusté d'étoiles brillantes.

Doux émois de ce que l'on ignore mais present, tendresse, soupirs ! Les doux éveils aussi et les chants de matines. Les mots d'enfant, les mots inconnus délicieusement chuchotés, les mots mystérieux comme des runes !

Puis le soleil devint plus brûlant, et comme le bourgeon qui éclate, la passion rompit sa gaine aux baisers des zéphirs et sa belle fleur rouge, fraîche éclosé, chanta dans les cloches !

C'est à ce moment, sans doute, que fut creusé



le souterrain entre les couvents de Grand Pré et de la Thure. Sur les ruines de ce monastère, couvertes d'arbustes touffus et traversées par la route de Bersillies, dans le rocher qui met une grande tache grise parmi la verdure, on voit encore l'entrée de ce souterrain. Les enfants le nomment le trou aux fées. Ils apprennent plus tard qu'il servait aux amours des carmes et des dames blanches.

Les cloches, les cloches avaient fleuri les cœurs et troublé les sens. Quand les moines étaient venus chez les nonnes par cet étroit couloir, les cloches éperdues, à toute volée, disaient les ardeurs longtemps accumulées, les enlacements, les étreintes, les râles de volupté.

Mais la jalousie ne tarda pas à mordre le cœur des religieuses. Et comme dans toutes les réunions de femmes les plus laides sont les plus nombreuses, une hostilité sourde grandit contre celles qui étaient les plus aimées. Quand l'abbesse mourut, la révolte éclata.

Le couvent de la Thure était sous la dépendance de celui de Grand Pré et tous deux étaient



soumis à l'autorité de l'abbé de Lobbes, lequel était puissant seigneur, crossé et mitré, prince de l'Eglise, ayant juridiction sur toute la contrée depuis Jeumont jusque Hourpes.

Donc, l'abbesse étant morte, les dames de la Thure, du moins les mécontentes qui formaient le plus grand nombre, s'empressèrent de porter leur choix sur celle qui était la plus animée contre les carmes de Grand Pré.

Les plus belles furent séquestrées et mises aux fers. Quelques blocs de pierre furent roulés à l'entrée du souterrain.

Les carmes, qui sont robustes à l'amour si l'on en croit un vieux dicton, voulant entrer selon leur habitude à l'abbaye de la Thure, en trouvèrent l'entrée barricadée et durent retourner à Grand Pré avec toute la fureur des désirs insouvis.

L'ère des disputes commença et les cloches s'injurièrent.

Si les belles d'entre les dames blanches avaient la réputation de faire l'amour avec leurs voisins, les laides étaient accusées d'autres vices et notamment d'ivrognerie. Les carmes aussi, disait-



on, avaient le gosier en pente. Et c'étaient des reproches et des invectives continuel.

Les cloches de la Thure, d'une petite voix fluette, moqueuse et aigre criaient :

« Paillards, soulards, nous n'buons nin nous autes. »

Les cloches de Grand Pré, irritées, grondeuses répondaient d'une voix sourde :

« Vous astez des ribaudes, vous buvez comme les autes, ribaudes, salaudes. »

Sans doute ne s'en tinrent-elles pas à ces invectives anodines, mais la tradition qui court sur la bouche des grand'mères ne nous a rien rapporté d'autre.

Bref, la brouille fut complète entre les anciens amoureux.

Pour se venger, les carmes annulèrent l'élection de l'abbesse et voulurent procéder par la voie régulière à une nomination nouvelle. Les religieuses s'y refusèrent avec énergie.

Ce fut alors un lamentable gâchis et un scandale dans toute la contrée. Les procureurs et les avoués entrèrent dans la danse. On sait que les avoués, alors, n'étaient point ces placides offi-



ciers ministériels d'aujourd'hui qui ne se battent plus qu'à coups de codes. La procédure la plus usitée en ce temps-là était celle de l'épée. L'abbaye de la Thure avait pour avoué un sire de Barbançon d'humeur peu endurante, de la race dont nous avons déjà parlé. Celui de Grand Pré était le baron de Montignies. Chacun prenant le parti de ses protégés, ils finirent par se rencontrer quelque part à mi-chemin des deux couvents, sur la chaussée Brunehaut. Chaque troupe y laissa quelques morts. La nuit seule les sépara.

L'abbé de Lobbes fut forcé d'intervenir. Les dames de la Thure n'osèrent point maintenir l'abbesse de leur choix, mais elles ne consentirent point à accepter celle que voulait leur imposer Grand Pré. Elles prétextèrent qu'elles n'étaient pas préparées à l'élection et invoquèrent les privilèges des délais accordés par les canons et les concordats germaniques. Elles menacèrent même de réclamer leur sécularisation en donnant ces raisons que je trouve dans un manuscrit du temps. :

« Eu égard au voisinage de Grand Pré et à la paillardise bien connue des carmes, il leur était



impossible de vivre conformément aux statuts.

Les dettes de leur maison étaient considérables et la plupart de leurs bâtiments hors d'état de service. Elles n'espéraient pas pouvoir se relever jamais de cette situation.

Tant d'abus s'étaient introduits chez elles que la discipline religieuse n'existait plus que de nom et elles désespéraient de la rétablir.

Se basant sur ces raisons, dit le vieux parchemin, et sur d'autres semblables, fortes de l'appui du prince évêque de Liège, du légat du pape et d'autres personnages influents, elles ne doutaient point du succès de leurs démarches. »

Mais le souverain pontife, à qui fut soumis le litige, décida, le jour de l'octave de saint Bernard, qu'il s'en rapportait à l'esprit de sagesse qui mettait, en ce moment-là, Lobbes au premier rang des abbayes cisterciennes et même de tous les autres établissements religieux.

Encore une fois, ce fut Dodon que l'on chargea d'apaiser le conflit.

Il s'en alla à la Thure avec quelques religieux. Voulant que sans brigues, faveurs ni autres voies illicites qui se pratiquent ordinairement



en pareil cas, mais que selon le droit et la raison, on procédât à l'élection de la nouvelle abbesse, il écarta d'abord les deux qui avaient été choisies, l'une par les carmes, l'autre par les nonnes. Ayant fait asseoir les nonnes en la salle du chapitre, il leur tint ce propos :

« Mesdames, cette honorable congrégation a pour but d'élire celle qui doit saintement et religieusement vous gouverner, sous l'obéissance des règles de ce couvent, comme une bonne mère ses humbles filles. Je vous engage à y besogner sagement, afin que Dieu soit servi, le peuple satisfait et vous honorées à jamais, ce que je désire le plus au monde. Je vous supplie de ne vous laisser influencer par aucune passion. »

Elles promirent de se conformer à ses désirs.

Il y eut dans ce conclave trois religieuses entre qui s'éleva un différend au sujet de la crosse; chacune d'elles se sentant favorisée par les autres religieuses, et se croyant supérieure à ses compagnes, voulait honorer son nom du titre abbatial.

L'une des trois, nommée Marie Josèphe, se leva et, se tournant vers la compagnie, dit :



« Mes sœurs et filles bien-aimées, vous savez l'intérêt que j'ai toujours porté à notre couvent. J'y ai vieilli, j'y suis devenue si caduque qu'à peine puis-je encore me soutenir au moyen d'un bâton. Par égard pour mes longues années de service, il me semble que vous devez me choisir. Laisseriez-vous sans récompense les travaux et les veilles de ma jeunesse consacrée au monastère ? Je n'ai plus longtemps à vivre, aussi ferai-je d'autant plus vite place à une autre. Donnez-moi, mes chères filles, cette courte joie, vous souvenant des consolations que je vous ai prodiguées tant de fois. »

Elle acheva ces mots en pleurant.

Adonc sœur Pétronille, qui était d'âge mûr, prit la parole : « Mes mères et sœurs, vous avez entendu dame Marie Josèphe. Bien qu'elle soit la plus âgée d'entre nous, elle ne doit pas, à mon avis, être appelée à la dignité abbatiale. Elle est si vieille et si caduque, comme elle le reconnaît elle-même, qu'il y a en elle plus de simplesse que de sagesse ; elle a plus besoin d'être gouvernée que de gouverner les autres. Mais si, après réflexion, vous considérez ma grandeur, et de



quels parents je suis née, vous n'élirez personne d'autre que moi. Vous savez toutes que le couvent est grevé d'un grand nombre de procès, il lui faut des appuis. En pourrait-il avoir plus que de mes parents qui, me voyant à votre tête, s'emploieront en notre faveur, avec vigueur et énergie. »

A peine Pétronille se fut-elle assise que dame Léocadie fit une révérence et parla en ces termes :

« J'espère, vénérables mères, que, prudentes et sages, vous ne vous étonnerez pas si, nonne depuis trois ans seulement, je veux déjà égaler ces honorables sœurs qui me surpassent en âge et en noblesse. Vous considérerez qui je suis et quelles sont mes conditions. Sans doute vous estimerez beaucoup plus ma verte jeunesse que la décrépitude de l'une et la parenté de l'autre. Je saurai plus énergiquement vous défendre. Considérez que c'est mon douaire qui, depuis mon entrée ici, a servi à relever le monastère de la ruine qui le menaçait. Je tais les héritages, maisons et métairies qui m'appartiennent encore et dont je ferai profiter la communauté. Je crois



donc qu'il est de votre intérêt de m'accorder la faveur d'être votre abbesse. »

Ce plaidoyer terminé, Dodon fit venir devant lui toutes les nonnes, l'une après l'autre, et fit inscrire le vote de chacune d'elles. Au grand étonnement de tous, il advint que les trois candidates réunirent autant de voix l'une que l'autre.

On discuta de nouveau, mais l'obstination de chacune était opiniâtre. Considérant que les trois dames étaient pleines de mérites, Dodon pensa trouver moyen que l'une d'elles fût abbesse, sans que les autres en pussent être fâchées. Il leur dit :

— Mesdames, je suis suffisamment instruit sur vos vertus. Elles sont telles que chacune de vous mérite mille fois plus que ce que vous débattiez. Mais vous vous partagez également les voix de vos compagnes. Il faut donc trouver le moyen de vous contenter. Chacune de vous doit nous donner séance tenante une preuve de son savoir-faire. Celle de vous trois qui sera jugée avoir fait la chose la plus difficile et la plus remarquable recevra des autres le serment d'obéissance.



Dodon, tout en s'épongeant, car cette affaire l'avait mis en sueur, prit quelque repos.

— Etes-vous prêtes à faire la preuve exigée? demanda-t-il.

— Oui, répondirent-elles unanimement.

Les postulantes s'avancèrent et l'on prit siège.

— Commencez, fit Dodon.

Marie Josèphe, qui était la plus âgée, se mit au milieu de la salle, devant l'assemblée. Elle tira de sa cuculle une petite aiguille de damas qui y était piquée, s'arrangea de manière à n'être point troublée pendant cette épreuve décisive, et, ô surprise, elle répandit un liquide si délicatement que pas une goutte ne tomba sans avoir passé par le chas de l'aiguille.

Ce voyant, l'assistance pensait déjà que Marie Josèphe serait abbesse.

A son tour, dame Pétronille s'avança, tira de sa poche un dé dont on joue et le mit sur un banc, les cinq points au dessus. Elle prit cinq grains de millet et les mit dans les cinq trous du dé. Puis, calculant son effet, elle éternua si fort que Dodon pensa en être renversé. Dieu vous bénisse, dit-il en se remettant de cette



émotion. Mais, quoique cet éternuement eût été formidable, il fut dirigé avec une telle adresse que le grain du milieu resta seul en place ; les autres avaient disparu et ne furent pas retrouvés.

On ne trouva pas cet exploit moins extraordinaire que le premier et l'on restait coi, se demandant ce que pourrait bien faire la troisième dame.

Léocadie se leva avec désinvolture, tenant en main une noisette. Elle se la mit sur la nuque et se la fit glisser dans le dos, en projetant les coudes en arrière. Elle cambra les reins et ne laissa retomber la coquille, sous sa robe, que broyée comme un grain de café qui vient de passer par le moulin.

Ce fait mémorable, qui affirmait hautement la supériorité de la nonne, suscita dans l'assistance une telle admiration, que sur-le-champ même on remit à Léocadie la crosse abbatiale, ses deux concurrentes s'étant désistées.

C'est ainsi que prit fin une longue dispute qui avait troublé la contrée.

On ne dit pas si l'accord se rétablit entre la



Thure et Grand Pré, mais ces deux abbayes ne firent plus parler d'elles. Tout porte à croire cependant que l'entrée du souterrain ne resta pas barricadée et que les cloches chantèrent la réconciliation.

Leur histoire n'offre plus rien de particulier. A partir de la fin du xv<sup>e</sup> siècle, l'esprit monastique agonise. Agonie brillante et prospère qui dure près de trois siècles. La Renaissance a soufflé sur le monde. Pan n'était qu'endormi, il s'est réveillé plus fougueux, plus ardent. L'ère du gothique est passée, celle du renoncement aussi. C'est la joie, c'est l'amour. Les lignes droites d'un style néo-grec et les attributs antiques ont recouvert les portails ogivaux ciselés comme des bijoux, les richesses accumulées des abbayes servent à la haute ribote, à la fastueuse bombance.



## XVII

Dodon vécut très vieux, semant à pleines mains les vertus divines.

Sous son impulsion, les arts prirent leur essor. Lobbes fut un foyer d'activité spirituelle et d'intelligence. La sculpture, la gravure sur bois, le fer forgé, l'émail, la miniature, la fresque et les lettres y furent en grand honneur. Ils y fleurirent. De grands artistes visitèrent l'abbaye. Dodon fut le précurseur de Patinir de Dinant dont on attribua quelques tableaux à l'allemand Hans Memlinc, et de Roger de Paturages que les flamands accaparent à tort, car ils sont de pur sang wallon.

La béatitude dans laquelle vivait Dodon ne



lui avait rien enlevé de sa gaieté. Une jeunesse nouvelle mettait sur ses lèvres un sourire toujours charmant ; ses yeux bleus étaient candides comme l'eau limpide de la rivière où se mirait le ciel bleu.

Il savait parler aux gens du peuple le langage qui leur était familier. Il comprenait les manifestations bruyantes de leur robuste joie et il ne dédaignait pas, malgré sa sainteté, de se mêler à leurs jeux et à leurs farces anodines.

D'aucuns racontent qu'étant assis sur l'herbe et devisant avec quelques villageois, il avait touché de son pied celui qui se trouvait le plus près de lui et qui souffrait d'un rhumatisme. Le malade s'était relevé guéri. Mais d'autres prétendent que Dodon lui avait allongé, par mégarde sans doute, un coup de pied dans la partie charnue du dos. Le malade avait d'abord ressenti une douleur telle qu'il s'était mis à courir comme un lièvre, mais bientôt le mal avait disparu.

La renommée de Dodon s'accrut encore de ce miracle. Tous les rhumatisés du pays, ceux qui souffraient de la sciatique lancinante, venaient



implorer de lui ce qu'ils eussent considéré comme une grave injure de la part d'un autre.

Le bon Dodon était bien forcé d'accéder à leur désir, mais chaque fois qu'il faisait l'opération, il était pris d'un rire qui secouait très fort ses joues, ses trois mentons et sa bedaine.

Parfois son hilarité l'agitait tellement qu'il n'avait pas la force de lever le pied jusqu'à l'endroit déterminé.

Quand il fut mort on l'inhuma dans la crypte de l'église, juste au-dessous de l'autel où coule chaque jour le sang du Sauveur. Il fut le soutien du chœur comme il avait été le soutien de l'église durant sa vie. Il partagea cette place avec les fondateurs et pères de l'abbaye.

On eut soin de placer sa pierre tombale de manière à permettre à ses clients d'implorer leur guérison. Il a fallu qu'on l'implore beaucoup pour que son gros orteil droit soit usé de la sorte.

Les religieux lui composèrent cette épitaphe :

*Lobba, dole, decet eximium deflere parentem  
Denotat amissum lacrima pura patrem*



*Mors rapit heu! tantum quem mons quem sylva vocabant*

*Claustri delicias, sidus, opemque tui.*

*Deficit heu! mitrâ tamen longis annis coruscus*

*Votaque cui fratrum plurima lustra dabant.*

*Emoritur celebr corde et mente Dodonus*

*Lobba dole, patrem contegit urna patrum (1).*

Un clerc qui avait suivi les enseignements des meilleurs rhéteurs à Paris écrivit un hymne qui ne manquait point de grandiloquence, en l'honneur du saint. Nous n'avons pu en reconstituer que quelques vers. Ils donneront toutefois un léger aperçu du goût qui régnait alors à

1. Lobbes, pleure, il convient de pleurer ce père. La pureté de tes larmes montre que c'est vraiment un père que tu as perdu ! La mort, hélas ! l'a enlevé, lui que les forêts et les montagnes elles-mêmes appelaient les délices du monastère, son astre, son soutien ! Il est tombé ! La mitre ceignit son front durant de longues années et pourtant les vœux de tous demandaient pour lui de nombreux lustres encore. Il est mort, Dodon, célèbre par le cœur et l'intelligence. Lobbes, pleure, l'urne des aïeux s'est refermée sur un père.



Lobbes que l'on n'a point injustement appelée la Noble :

*Nunc lucidis in aulis  
Poli micantes, inter lætas  
Deùm choreas,  
Cœtusque virginales  
Præclârior triumphas (1).*

Quant à l'évangile enluminé selon saint Dodon, et à ses œuvres qui comprenaient plusieurs in-quarto reliés de cuir fauve avec des ornements et des fermoirs d'or d'une inestimable valeur d'art, ils furent, hélas, brûlés dans l'incendie de 1596 avec beaucoup d'autres manuscrits précieux.

1. Maintenant dans les éclatants palais célestes, au centre des chœurs joyeux que forment les élus, parmi les vierges de l'agneau, tu jouis des honneurs du triomphe.



## XVIII

Voilà la légende de saint Dodon. Les hagiographes et les savants en souriront. Que nous importe ! Si la renommée, en la faisant passer à travers plusieurs générations, l'a remplie d'anachronismes qui la rendent sans intérêt pour les archéologues, elle n'en a pour nous que plus de prix, car elle est imprégnée de l'âme même de notre pays, de sa franche gaieté, de la poésie de ses campagnes et de ses horizons nettement découpés sur le ciel par les collines vertes ; de notre pays qui supporta stoïquement les plus rudes épreuves, subit l'invasion, les incendies, les rapines et les viols de toutes les armées de l'Europe, mais qui souriait encore au mi-



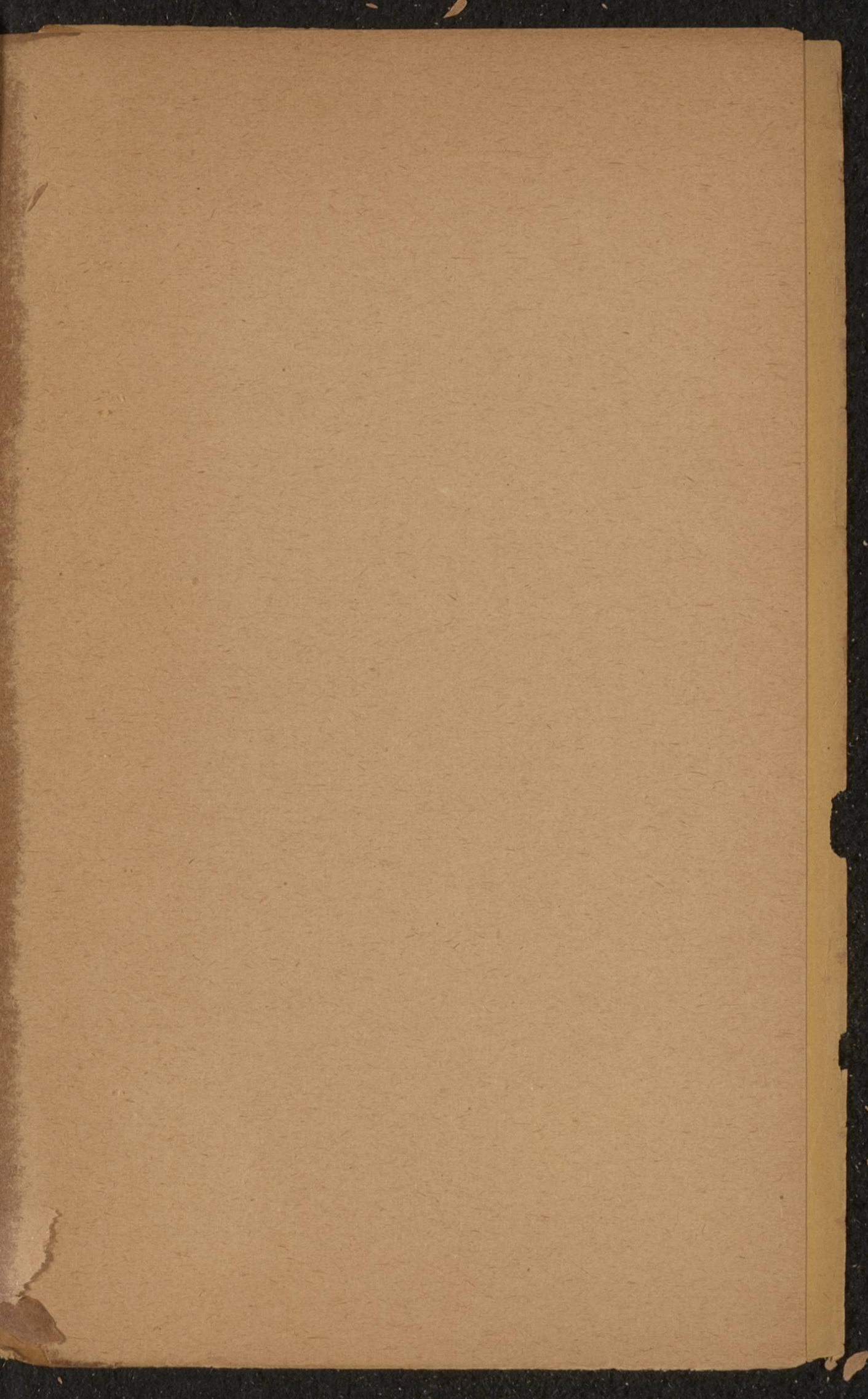
lieu des larmes ; de notre claire wallonie thudinienne dont la vaillance ne faiblit jamais et qui, après chaque orage, se redressait, oublieuse des misères passées, pour faire entendre le bon rire frais et sonore de sa prospérité, étaler l'opulence de ses moissons et la beauté de ses paysages.

FIN



















# LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

28 bis, rue de Richelieu, Paris.

## DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

### Collection grand in-18 à 3 fr. 50 le volume

Paul ADAM . . . . .	<i>Le Triomphe des Médiocres</i>	1 vol.
Alphonse ALLAIS . . . . .	<i>Amours, délices et orgues.</i>	1 vol.
Jean AJALBERT . . . . .	<i>Celles qui passent . . . . .</i>	1 vol.
François AULOGE . . . . .	<i>La Fille du milliardaire . . . . .</i>	1 vol.
René BOYLESVE . . . . .	<i>Le Parfum des îles Borromées</i>	1 vol.
Jules CASE . . . . .	<i>La Vassale . . . . .</i>	1 vol.
Armand CHARPENTIER . . . . .	<i>L'Evangile du bonheur . . . . .</i>	1 vol.
A. CLAVEAU . . . . .	<i>Sermons laïques . . . . .</i>	1 vol.
Pierre de COULEVAIN . . . . .	<i>Noblesse Américaine . . . . .</i>	1 vol.
Robinet de CLÉRY . . . . .	<i>Les Îles Normandes . . . . .</i>	1 vol.
Nonce CASANOVA . . . . .	<i>Les Adultères vierges . . . . .</i>	1 vol.
Maurice DONNAY . . . . .	<i>L'Affranchie . . . . .</i>	1 vol.
Edmond FAZY . . . . .	<i>Les Turcs d'aujourd'hui . . . . .</i>	1 vol.
Gustave KAHN . . . . .	<i>Les Petites âmes pressées . . . . .</i>	1 vol.
Pierre de LAVERNIÈRE . . . . .	<i>Passants . . . . .</i>	1 vol.
Maurice LEBLANC . . . . .	<i>Voici des ailes . . . . .</i>	1 vol.
Camille LEMONNIER . . . . .	<i>Adam et Ève . . . . .</i>	1 vol.
Pierre MAËL . . . . .	<i>Marc et Lucienne . . . . .</i>	2 vol.
René MAIZEROTY . . . . .	<i>Des Baisers, du Sang . . . . .</i>	1 vol.
J. MARNI . . . . .	<i>Fiacres . . . . .</i>	1 vol.
Maurice MONTÉGUT . . . . .	<i>Rue des Martyrs . . . . .</i>	1 vol.
Camille MAUCLAIR . . . . .	<i>Le Soleil des Morts . . . . .</i>	1 vol.
Lucien MUHLFELD . . . . .	<i>Le Mauvais Désir . . . . .</i>	1 vol.
Georges OHNET . . . . .	<i>Roi de Paris . . . . .</i>	1 vol.
Emile POUVILLON . . . . .	<i>Le Roi de Rome . . . . .</i>	1 vol.
Jean RAMEAU . . . . .	<i>Plus que de l'amour . . . . .</i>	1 vol.
Louis de ROBERT . . . . .	<i>L'Envers d'une Courtisane</i>	1 vol.
Armand SILVESTRE . . . . .	<i>Le Petit Art d'aimer . . . . .</i>	1 vol.
J. de TALLENAY . . . . .	<i>Le Réveil de l'Âme . . . . .</i>	1 vol.
Comte LÉON TOLSTOÏ . . . . .	<i>Qu'est-ce que l'Art? . . . . .</i>	1 vol.
Pierre VALDAGNE . . . . .	<i>Variations sur le même air</i>	1 vol.
Fernand VANDÉREM . . . . .	<i>Les deux Rives . . . . .</i>	1 vol.
Jane de la VAUDÈRE . . . . .	<i>Le Sang . . . . .</i>	1 vol.
Charles VALOIS . . . . .	<i>Le Nègre des marais maudits</i>	1 vol.

Envoi franco du Catalogue complet de la Librairie PAUL OLLENDORFF.

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.